UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00583286 0

CHARLES BAUDELAIRE

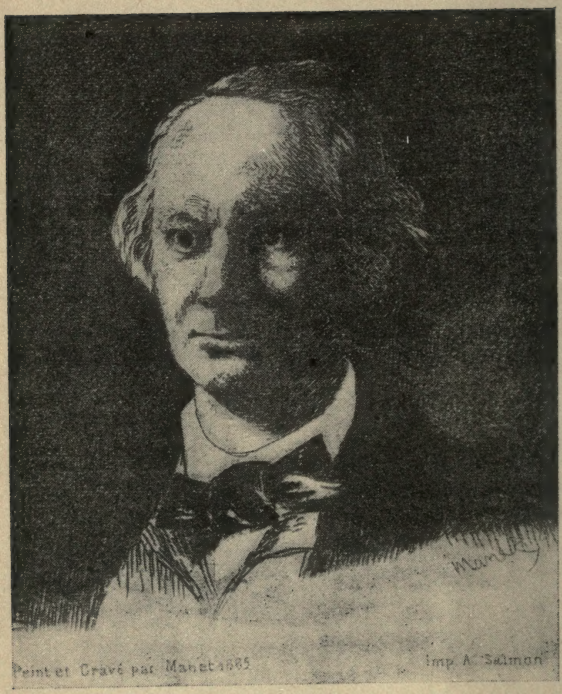
Les Fleurs du Mal

AVEC UNE ÉTUDE
SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE BAUDELAIRE
PAR CAMILLE VERGNIOL

ILLUSTRATIONS DE TONY GEORGE-ROUX
GRAVÉES PAR CH. CLÉMENT

PARIS
LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE
23-33, passage Choiseul, 23-33

Les Fleurs du Mal


Peint et Gravé par Manet 1885
Imp A. Salmon

CHARLES BAUDELAIRE

Les Fleurs du Mal

AVEC UNE ÉTUDE
SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE BAUDELAIRE
PAR CAMILLE VERGNIOL

ILLUSTRATIONS DE TONY GEORGE-ROUX
GRAVÉES PAR CH. CLÉMENT

PARIS
LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE
23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

PQ
2191
I6
1917
Up2

689502
8.12.58

LA VIE ET L'ŒUVRE DE BAUDELAIRE

I

Charles-Pierre Baudelaire est né à Paris le 9 avril 1821. Son père avait 62 ans; sa mère, 27. Il perdit son père en 1827. L'an d'après, sa mère épousa le commandant Aupick. Celui-ci, nommé lieutenant-colonel, puis général en 1830 (il devait être, par la suite, ambassadeur à Constantinople, à Londres et à Madrid), alla tenir garnison à Lyon. L'enfant fut mis au collège de la ville, en qualité d'interne. Interne également au lycée Louis-le-Grand, lorsque le général, en bon crédit auprès du duc d'Orléans, eut été rappelé à Paris (1836). Charles souffrit ce que souffrent les enfants au sang vif, à l'imagination ardente et au cœur tendre, dont la mère se remarie et qui sont tenus à l'écart de la famille. Il a écrit plus tard : « ... Batailles avec les professeurs... Lourde mélan-

colie... Sentiment de solitude, de destinée éternellement solitaire. Cependant, goût très vif de la vie et du plaisir... » Élève médiocre, peu laborieux et rebelle à la discipline, avec des élans brefs et un enthousiasme fragile, il montre du goût pour les lettres et fait des vers. Des camarades (mais il faut se défier de souvenirs notés après vingt ou trente ans, et lorsque l'objet en est devenu célèbre) le dépeignent comme « un esprit exalté, plein parfois de mysticisme et parfois d'une immoralité et d'un cynisme qui dépassaient toute mesure..., un excentrique, un cerveau à l'envers ». D'autres témoignages prouvent qu'il tint un des premiers rangs dans sa classe, — de façon à justifier le mot de son beau-père qui le présentait au proviseur : « Voici un cadeau que je viens vous faire. Voici un élève qui vous fera honneur... » ; — qu'il emporta des succès scolaires, et même un second prix de vers latins au Concours général. Il quitta le lycée dans le courant de 1839, et *peut-être* — puisqu'il le dit, mais sans détails — en fut-il renvoyé, pour des causes que l'on devine, à cet âge. Il obtint à grand'peine le baccalauréat. Tout ceci ne marque pas une rare originalité.

La suite n'est guère moins banale. Baudelaire fréquente, au quartier latin, selon son goût, parmi les obscurs cénacles littéraires. Il connaît Leconte de Lisle, Gérard de Nerval, L. Ménard, etc., et déclare qu'il veut, lui aussi, « être auteur ». Cette belle résolution achève de le brouiller avec sa famille. Le général est un honnête homme et même un brave homme. Sa femme affirme qu' « il adorait Charles ». C'est beaucoup dire, sans doute ; mais il ne l'a point du tout

négligé et rudoyé. Il prétendait, au contraire, à s'occuper de lui, à le pousser, à le faire « arriver à une haute position sociale », digne de sa naissance et de ses relations. Il fut donc fort déçu et irrité de cette résistance et il n'avait pas en vain l'habitude de l'autorité militaire. Mme Aupick aime tendrement son fils, — et l'aimera toujours, — avec un peu de pitié et de crainte. Mais elle se plie docilement à l'influence de son mari ; elle a l'âme bourgeoise et même fonctionnaire, l'esprit assez court, et indigent en somme. Elle mène, elle veut pour les siens une vie régulière. Alors, le conflit ordinaire. Les parents, humiliés, blessés, courroucés des goûts, des amitiés et des desseins du jeune homme et tâchant à l'en détourner, — et celui-ci s'obstinant et se raidissant à mesure, opposant sa « vocation » à tous les conseils de prudence, toutes les exhortations à la sagesse pratique. Piques et disputes qui s'enveniment. Puis, après une scène plus violente, et toute conciliation jugée impossible, le grand moyen. On forme une petite pacotille à Charles, — mis, d'abord, aux arrêts par son beau-père, — on l'embarque sur un navire en partance pour les Iles et l'Inde. Les voyages forment la jeunesse. Il verra du pays et reviendra à la raison (1841). Baudelaire se laissa embarquer mais n'alla pas très loin. Il montra une telle force d'inertie, un si morne ennui, une si invincible obstination à ne pas faire de commerce, et même à ne rien faire du tout, hormis de la « littérature », que le capitaine marchand profita d'une relâche à Saint-Denis de Bourbon pour le renvoyer à Bordeaux (mai 1842). Cette aventure ne fut pas tout à fait inutile. Elle fournit quelques souvenirs, quel-

ques images à Baudelaire, et suscita peut-être, ou servit, ses goûts d'exotisme. Mais il ne fit qu'entrevoir le Tropique et ne vit jamais l'Inde, quoi qu'il en ait dit et affecté de dire plus tard. La nostalgie qu'il marquait de ces pays merveilleux est purement imaginaire.

Le général et Mme Aupick reconnurent qu'il n'y avait rien à faire. Charles était majeur, au reste. Il entra en possession de l'héritage paternel, environ 75.000 fr. Il se trouvait maître enfin de se livrer à ses goûts et il se croyait riche. Il habite quai de Béthune, rue Vaneau, quai d'Anjou, à l'hôtel Pimodan (qui a repris, aujourd'hui, son nom d'hôtel Lauzun), où le rencontra Gautier. Il n'eut jamais le désir ni le sens d'une vie stable, ni de la maison. Il changea quelque cinquante fois de logement, et, vers la fin, passait presque toute la journée au café ou dans la rue, et allait demander asile, pour la nuit, à un ami. Mais, dans l'instant, il jouit de son luxe. Les brocanteurs lui ont composé un mobilier disparate, somptueux et affligeant[1], avec force « objets d'art » de rencontre, camelote et bric-à-brac, à des prix dignes d'un fils de famille et jeune poète bien renté. Il se compose lui-même une tête, un costume et une attitude. Il ne peut pas s'empêcher d'être fort gentil garçon. Le portrait de Deroy, commenté par le bon Gautier[2], montre une taille moyenne, bien prise et robuste, un large front bien modelé, « une peau ambrée, des yeux de velours », la bouche fine et ironique, de longs che-

1. Voir la Préface de Gautier aux *Fleurs du Mal,* et les *Souvenirs* de Théodore de Banville.

2. Voir aussi les Lettres ou Souvenirs de Le Vavasseur, E. Prarond, Hignard, etc.

veux crespelés et d'un noir chatoyant, une barbe légère et frisée. Dans le vêtement, il poursuit une élégance laborieuse et indiscrète : l'habit ample et flottant, le gilet à quinze boutons, la cravate aux nuances éclatantes et négligemment nouée sous un col rabattu, des escarpins ouverts comme des mules de petite maîtresse, un chapeau de soie à bords vastes et plats, en forme de cône tronqué et haut d'une coudée, — ce fameux chapeau auquel il demeura fidèle, — car l'on pense bien que le costume varia plus d'une fois, et l'habit, par exemple, devint un paletot-sac, une sorte de blouse, non moins notoire que le chapeau. Il soignait particulièrement le linge, blanc, souple et fin, qui devait être sa suprême coquetterie. Il se flattait ainsi d'avoir « le déshabillé le plus habillé et l'habillé le plus déshabillé », et se proposait pour modèle « Byron, habillé par Brummel ». Aussi bien, c'est l'époque de son « dandysme », physique et moral. Il a été pauvre, il a subi une gêne fort voisine de la misère ; il n'a jamais été bohème. Il avait la bohème en horreur, — vie, tenue et style, et tout le débraillé. Le Dandy n'est pas seulement pour lui l'être supérieur, qui doit « aspirer au sublime », et, pour cela, « ne rien faire, car être un homme utile est quelque chose de hideux ». Le Dandy est tout l'opposé des « autres hommes de lettres, pour la plupart vils piocheurs très ignorants ». Il s'évertue donc à se distinguer encore des hommes de lettres, par son attitude et son langage. Des gestes brefs, une parole lente, une voix grave, qui débite paisiblement des mots choisis et précieux ; une politesse calculée, raffinée, quasi cérémonieuse, qui fuit tout éclat et

tout excès. Tout cela est un peu ridicule et bien puéril, mais pas beaucoup plus que les mœurs du temps, où les artistes et les écrivains avaient grand soin de se séparer du commun, par n'importe quel moyen. Tout cela, au reste, n'empêchait pas Baudelaire d'avoir vingt-cinq ans. Il ne peut se contraindre assez, ou assez longtemps, pour refouler toujours le naturel. Il mène la vie qui lui plaît. Il est jeune, il a de l'entrain, il est gai. Il aime les longues promenades en joyeuse compagnie ; il aime les controverses esthétiques, où il écoute plus qu'il ne parle ; il aime les bons repas à la *Tour d'Argent*, ou sous les tonnelles des guinguettes de banlieue. Il fait des vers, sans autre dessein et autre joie que d'en faire, car il ne les publie pas, et, toujours modeste, ou discret, ou mystérieux, il ne les lit, « d'une voix monotone et impérieuse », que si on l'en prie avec instances. Mais on sait qu'il a une vingtaine de pièces, qu'il retouche et polit sans cesse. Il est heureux (1842-45).

Ce bonheur ne dura guère. En deux ans, Baudelaire avait dissipé plus de la moitié de son patrimoine. Il fût mort de faim plutôt que de demander aide à sa famille. Mais le général Aupick, qui triomphait d'avoir trop prévu ce qui arrivait, lui infligea un conseil judiciaire (le brave, l'excellent homme que fut Me Ancelle). Le poète vécut dès lors du maigre revenu d'une trentaine de mille francs, toujours écorné ou dépensé par avance, auquel s'ajoutent le produit plus maigre encore de sa plume[1], et, sur la fin, les sommes assez

1. Vers 1865, faisant le calcul de ce que lui avaient rapporté ses œuvres, — vers et prose, — il n'arrivait pas à 15.000 fr. Il n'a jamais sollicité d'emploi, ni de sinécures. Mais on le voit demander

fortes que lui fit tenir, assez souvent, sa mère. C'est la gêne, et ce sera bientôt le dénûment, que n'allège, ni ne dissimule, la fierté qui les porte. Baudelaire se débat parmi les emprunts, billets, protêts, rongé par les usuriers. Sa correspondance est toute pleine de ces luttes. Mais comme ses besoins sont modiques, — et qu'en dépit de son dandysme et de ses artifices il a gardé un fonds d'ordre et de décence bourgeoise, — il s'accommode de cette indigence. En vingt ans, il ne dépasse pas dix mille francs de dettes, avec le constant souci et le très sincère désir de les payer, sans tarder. Il a d'autres misères et d'autres tares. Il s'est acoquiné avec Jeanne Duval, — la *Vénus noire,* — dénuée de tout charme et agrément apparents, sotte, fausse et méchante. Elle le trompe à la journée, elle lui tire tout l'argent qu'elle peut; il la méprise et la rudoie, mais il lui revient toujours, soit qu'il la prenne avec lui, soit qu'il paye ses mois d'hôpital. Sa santé s'altère. A vingt-sept ans, les tempes se dénudent et s'argentent; — et, quant au moral, il essaie — ou fait semblant — de se suicider. Pourtant, il travaille. Il a le goût de l'art, formé dans les ateliers de l'hôtel Pimodan, des connaissances techniques, un joli talent d'amateur, fantasque et macabre. Il publie un *Salon* en 1845, ce qui lui vaut d'entrer au *Corsaire,* où il donne des chroniques et des fantaisies, justement dignes d'oubli. Entre temps, il ajoute quelques pièces ou quelques vers à son volume, qui s'appelle, à ce moment, les *Limbes*. Il semble donc en bonne voie.

de petites avances à la Société des Gens de Lettres : 100 fr., — 80, — deux louis, — et avec force excuses et promesses. Quelle pitié !

Mais non. La Révolution de 1848 le jette dans la politique, et, du premier coup, il va à l'extrême, naturellement. Lui qui, l'année précédente, flétrissait le parti républicain comme « l'ennemi acharné des Beaux-Arts et des Belles-Lettres », il traverse une crise aiguë de démocratie, à forme socialo-humanitaire. Il se lie avec Proudhon, fraye avec les innombrables tribuns de réunions publiques. Aux journées de Février, des amis le voient mêlé à la foule qui pille les boutiques d'armuriers, brandissant un fusil à deux coups, « pour tuer le général Aupick ». D'autres le rencontrent au Palais-Royal, où il gesticule, tonne, prêche la banqueroute et réclame « la mort des tyrans ». Ce dernier propos est possible, le premier certain. L'accès dure assez longtemps pour le lancer dans les velléités électorales et les campagnes de presse. En 1851, il rédige un journal de Châteauroux, et voici le début de son premier article : « Lorsque Marat, cet homme doux, et Robespierre, cet homme propre, demandaient, celui-là, 300.000 têtes, celui-ci, la permanence de la guillotine, ils obéissaient à l'inéluctable logique de leur système... » Les abonnés blêmissent, braves gens qui ne savaient pas ce que c'est que mystifier le lecteur. Baudelaire fut congédié sur l'heure, ravi de cette bonne plaisanterie, et guéri, non seulement de la politique, mais de la démocratie. Il sauta à l'autre bord, et ne cessa plus de proclamer son horreur et sa haine de la République, de la libre pensée, de l'humanitarisme, « toute cette sottise et cette canaille ». Au surplus, « il se f... du genre humain ». Il finit par se reconnaître et déclarer catholique et grand admirateur des Jésuites. Il fut catholi-

que de la même façon qu'il avait été démocrate. Mais, à la différence de la République, la religion — et non pas du tout la foi — devait lui fournir des souvenirs et des sensations, que l'on retrouve — sans plus — dans son œuvre.

De cette crise, il tomba dans une autre. — « En 1846-47, dit-il, j'eus connaissance de quelques fragments d'Edgar Poe. J'éprouvai une commotion singulière. Je trouvai — croyez-moi, si vous voulez — des poèmes et des nouvelles dont j'avais eu la pensée, mais vague et confuse, mal ordonnée, et que Poe avait su combiner et mener à la perfection... » Il en conçut une admiration frénétique. Il se voua tout entier à la gloire de Poe, impatient de le révéler au public, comme un bonheur et un bienfait. Il en devient exact et ponctuel. Il travaille assidûment. C'est la seule période où il ait *travaillé,* le seul sujet qui l'ait fait travailler, et jusqu'à la fin. Traduction excellente, tant les deux hommes — Poe, avec une imagination bien autrement riche et puissante — sont en parfaite communion de goûts et de sensations. Il savait l'anglais dès l'enfance. Pour se rendre mieux maître du texte, pour s'assimiler le savoureux dialecte populaire, il allait l'apprendre dans les tavernes anglaises, buvant le gin et le whisky avec les grooms et les lads. Il est payé de sa ferveur, car cette traduction l'a mis en vue. Il place, de divers côtés, des articles de critique et des *Petits Poèmes en Prose*. En 1856, la *Revue des Deux-Mondes* publie dix-huit poésies. Oh ! choisies parmi les moins pernicieuses, avec toute sorte de réserves et d'atténuations qui frisent le désaveu ! Mais cet acte de hardiesse — car ce n'est rien de moins

que cela — de la *Revue* était une consécration. Baudelaire rencontre enfin l'éditeur intelligent et lettré, d'esprit ouvert et de goût sûr, dont ont rêvé tous les poètes, — et même quelques prosateurs. En juillet 1857, Poulet-Malassis publie les *Fleurs du Mal*[1].

On sait — et l'on verra plus loin — le succès du livre, succès de scandale, et ses suites judiciaires. Il n'en faudrait pas plus aujourd'hui pour être *lancé* (je veux dire : pas plus de scandale, et non de talent). Ce succès, en effet, ne révèle pas seulement Baudelaire au grand public ; il le stimule lui-même. Il s'échauffe, se remplit la tête de projets et de promesses, et, par exemple, jure « de réparer seize ans de fainéantise ». Il écrit... des titres de romans, des ébauches de scénarios dramatiques. En attendant, et comme la seconde édition des *Fleurs du Mal* vient de paraître, avec trente-cinq pièces nouvelles (février 1861), il imagine une candidature à l'Académie française. Ce n'est point, cette fois, une mystification. Rien de plus sérieux et de plus juste, selon lui. Car, s'il déclare, « ... en posant cette candidature inouïe, prendre plaisir à se faire *bouc* pour tous les infortunés hommes de lettres », c'est seulement après l'avoir retirée. Par malheur, il fut le seul à lui donner de l'importance. Tandis que les hommes graves, vertueux et officiels, s'indignaient d'une si forte impertinence, les camarades, les *Jeunes,* — que Baudelaire n'aimait pas, qu'il raillait et redoutait[2], — se répandaient en

1. Ce titre est d'Hippolyte Babou.

2. A Sainte-Beuve, qui lui signale un article de *l'Art,* et le presse de revenir se mettre à la tête « des Jeunes », pour qui il serait « une

brocards sur le transfuge. Sainte-Beuve, qui l'a toujours défendu, et parfois aidé, mais sans jamais se découvrir ni se compromettre, — Sainte-Beuve, pour qui Baudelaire a toujours professé une amitié respectueuse et reconnaissante, réussit, avec Vigny, à le détourner de ce projet.

Baudelaire était de la meilleure foi du monde en faisant serment de travailler et réparer le temps perdu. La plupart de ceux qui n'ont rien fait ne sont pas moins sincères, et ne doutent aucunement de leur volonté au moment où ils l'affirment. Mais, pour lui, c'était trop tard. Sa volonté en complet désarroi, sa raison allait chanceler. Il n'a plus rien de son petit avoir. Il produit peu et est chichement rémunéré. Il n'a plus de crédit, et passe des journées à la poursuite d'un écu. Avec la misère, froide, nue, âpre, sans foyer, sans amis, sans réconfort, — c'est aussi l'usure et bientôt la ruine, c'est la certitude morale de l'impuissance et le désespoir intime. Autour de lui, on ne s'y trompe pas. A peine a-t-il dépassé quarante ans, et il paraît un vieillard. Les Goncourt le peignent « ... sans cravate, le col nu, la tête rasée..., une tête de maniaque..., vraie toilette de guillotiné ». Cela est vu et rendu... par les Goncourt. Mais un mot doit être juste, puisque des amis le reprennent : le Guillotiné. D'autres, sous de longs cheveux blancs, d'un blanc sale et broussailleux, le donnent pour un fantôme, un

autorité, un oracle, un poète consultant », Baudelaire répond (de Bruxelles, mai 1866) : « Ces jeunes gens ne manquent pas de talent. Mais que de folies ! que d'inexactitudes ! Quelles exagérations ! Quel manque de précision !... Pour dire la vérité, ils me font une peur de chien. Je n'aime rien tant que d'être seul... » Les *Jeunes* ne lui ont pas tenu rancune.

vieillard maudit, le Juif errant. D'autres disent: le Prêtre, et ce surnom — comme aussi le Guillotiné — ne devait pas lui déplaire. Il avait la lèvre pateline, le nez gourmand. Il se piquait d'onction ecclésiastique et demandait: « N'est-ce pas que je ressemble à un évêque?... à un évêque damné?... » Il est sec, tranchant, intolérant, frénétique dans les discussions, — ou prostré dans un farouche et hagard silence. Il multiplie ses propos biscornus, il exaspère sa manie de l'étrange. — « Avez-vous mangé de la cervelle de petit garçon?... C'est excellent. Ça ressemble à du cerneau... » Extravagances puériles, si elles n'étaient, avant tout, pitoyables, car il écrit le 23 janvier 1862: « ... J'ai toujours le vertige, et, aujourd'hui, j'ai subi un singulier avertissement. J'ai senti passer sur moi le vent de l'aile de l'imbécillité... »

Tout à coup, une idée le saisit et bientôt le possède: fuir Paris. On lui dit, ou il s'imagine, qu'en Belgique il gagnera de l'argent, à faire des conférences ou des lectures publiques. Il arrive à Bruxelles en avril 1864. Avant cinq mois, il est las, excédé, écœuré de la Belgique, « ... pays où l'on ne voit pas le feu, où les arbres sont noirs et où les fleurs n'ont aucun parfum ». Et le froid! Et la pluie! Et la sottise et « la puanteur belge »!... Il médite de se venger par un livre cruel. Mais « tout est contre lui, ... victime de sa sympathie pour les Jésuites ». Comme ses conférences ne lui ont pas été payées au prix fixé, et qu'il a dû les interrompre à la troisième, faute de public, — Camille Lemonnier, qui y assistait, dit qu'il n'y compta pas cinquante auditeurs, — il n'a de ressources que l'argent que lui envoie sa mère, enfin

veuve (1857), et prise de la plus tendre pitié. Il n'a plus de quoi acheter du tabac, ni payer le ressemelage de ses chaussures. Il s'obstine, pourtant, à demeurer à Bruxelles, sans donner de raisons bien plausibles, et il écrit, — hélas ! je choisis cette lettre parmi beaucoup d'autres, non moins désolantes : « ... Un certain état soporeux qui me fait douter de « mes facultés. Au bout de trois ou quatre heures de « travail, je ne suis plus bon à rien... Tout à l'heure, « j'ai été obligé d'interrompre cette lettre pour me « jeter sur mon lit, et cela est un grand travail, car je « crains toujours d'entraîner avec moi les meubles « auxquels je m'accroche... J'ai été saisi d'une névralgie « à la tête, qui dure depuis plus de quinze jours. « Vous savez que cela rend bête et fou... Pour pou- « voir écrire aujourd'hui, j'ai été obligé de m'emmail- « loter la tête dans un bourrelet que j'imbibe, d'heure « en heure, d'eau sédative. J'ai eu du vague dans la « tête, du brouillard et de la distraction... Cela tient « à une longue série de crises, et aussi à l'usage de « l'opium, de la digitale, de la belladone... Un méde- « cin que j'avais fait venir ignorait que j'avais fait, « autrefois, un long usage de l'opium. C'est pourquoi « j'ai été obligé de doubler et de quadrupler les « doses... Reprise de crises nerveuses, de vertiges, « de nausées et de culbutes. Il a fallu que je me « tienne le dos pendant trois jours ; car, même « accroupi par terre, je tomberais, la tête emportant « le corps... » — Le malheureux !... Il va sans dire que la médecine ne comprend rien, et prescrit... des bains et de l'eau de Vichy. Et Baudelaire n'a même pas de quoi les payer...

Au milieu de mars 1866, comme il visitait l'église Saint-Loup, à Namur, en compagnie de Poulet-Malassis et de Félicien Rops, Baudelaire eut un étourdissement et tomba sur une marche. Il dit et crut peut-être que le pied lui avait manqué. On le ramena à Bruxelles. Le lendemain, la mémoire vacillait, et, au bout de trois semaines, Poulet-Malassis écrivait : « ... Depuis « six mois, tout l'ensemble du système nerveux était « fort compromis. Il a négligé de tenir compte de « symptômes et avertissements graves, ... et continué « à user et abuser d'excitants... On ne mettait plus « d'eau-de-vie sur la table, chez moi, pour qu'il n'en « bût pas. Vertiges, ataraxie *(sic)* du côté droit, bras « et jambe... Puis, il y a eu vendredi huit jours, la « paralysie du côté droit s'est déclarée, en même « temps que le ramollissement du cerveau... Il baisse « à vue d'œil. Avant-hier, il confondait les mots pour « exprimer les idées les plus simples. Hier, il ne pou- « vait pas parler du tout... » Les médecins y comprenaient moins encore, naturellement, et Baudelaire est tout fier d'avoir une maladie inconnue, extraordinaire, vraiment unique.

On fut obligé de le placer dans une infirmerie et d'aviser sa mère. La pauvre femme s'était mise, ou remise, à l'aimer, pour tout le temps et toute la tendresse qui lui avaient manqué, comme son fils, comme un malade, comme « un tout petit enfant ». Elle obtint, non sans peine, de Baudelaire, qu'il se laissât ramener à Paris (juillet 1866). A sa vue, quelle douleur pour ses amis, qu'il accueillait d'un regard furieux ou d'un rire sauvage ! Le cerveau était déjà pris, le côté droit frappé d'hémiplégie, et la langue n'articulait plus que quelques

mots, des sons plutôt. Avec ces regards égarés ou fixes, avec ce teint livide et terreux, comment se méprendre et espérer? On espéra pourtant, parce que le repos et des soins énergiques permirent à Baudelaire de s'asseoir à la table commune, de recevoir ses amis, d'aller dîner chez eux. Ces maladies-là ont des *régressions* inattendues, brèves et inexorables. Au milieu de 1867, plus d'illusion possible. Baudelaire aima encore la musique, et de charitables amies venaient lui jouer ce *Tannhäuser* qu'il avait vaillamment défendu, lui dixième en France. Il aima encore les fleurs, — et, dans les jardins de la maison de santé (rue du Dôme, à Passy), il avait des yeux brillants et des cris gourmands devant les dahlias et les tulipes, aux pétales métalliques, aux couleurs éclatantes, devant les plantes grasses, aux formes de bêtes étranges, hérissées et velues, — car ses goûts d'homme survivaient dans l'animal, et c'est un argument, peut-être, pour sa sincérité. Il aima encore la propreté, et, si l'on peut dire, l'élégance, — et il laissait peigner sa chevelure et sa barbe blanches, autour de son pauvre visage halluciné. Puis il ne voulut plus de mouvement, plus de bruit, plus de paroles, plus de soins; immobile, assoupi, tout le reste de vie, sinon de pensée, réfugié dans les yeux; d'ailleurs paisible, inoffensif et doux. Il s'éteignit le 31 août, dans les bras de sa mère, heureuse de l'illusion qu'il l'avait *reconnue* jusqu'à son dernier souffle. Le corps fut conduit à Saint-Honoré d'Eylau, puis au cimetière Montparnasse, dans le caveau où reposait le général Aupick (quel sujet pour une *Fleur du Mal!*). Soixante personnes à peine avaient entrepris ce pèlerinage lointain, dans le Paris désert et aride des

vacances. Sainte-Beuve s'était excusé, Flaubert était absent, Coppée souffrant, et l'on ne pouvait compter sur Gautier, vu « son jour de feuilleton ». Banville et Asselineau parlèrent, — et, comme il faisait très chaud et qu'un orage éclata, la cérémonie fut écourtée, et l'assistance, en hâte, se dispersa.

II

Baudelaire a publié les *Fleurs du Mal,* les *Petits Poèmes en Prose,* les *Paradis artificiels,* l'*Art romantique* et les *Curiosités esthétiques* (recueils d'articles divers, et principalement d'art et de littérature), quatre volumes de traductions d'Edgar Poe. On a publié, depuis sa mort, les *Pièces condamnées,* les *Épaves,* des *Poésies inédites,* une autre suite d'articles, une *Correspondance* assez copieuse, des notes éparses, des fragments de journaux intimes, dont les plus importants sont les *Fusées* et *Mon Cœur mis à nu.* Sans doute eût-il mieux valu, pour Baudelaire comme pour tant d'autres, ne pas divulguer toutes les ébauches, tous les brouillons, toutes les miettes. L'admiration, et la piété même, sont parfois bien fâcheuses. Tout cela ne constitue pas une œuvre considérable. Mais elle est bien plus courte encore. Pour la littérature et l'histoire, Baudelaire est, et demeurera, l'auteur des *Fleurs du Mal.*

Les *Fleurs du Mal* parurent le 11 juillet 1857. Le livre était tiré à 1300 exemplaires, ce qui est beaucoup pour le temps et pour l'œuvre d'un poète, et à

peu près inconnu. Comme on le sait, il fit scandale, et l'auteur, l'éditeur et l'imprimeur furent poursuivis, de compagnie, en police correctionnelle. C'était, pour un volume de vers, la première fois depuis la Restauration. Encore Béranger n'avait-il été visé et frappé que pour ses opinions et tendances politiques. Faut-il attribuer les poursuites à l'article de Gustave Burdin, dans *le Figaro* ? Baudelaire le dit et semble le croire. Mais on peut penser, après le procès de *Madame Bovary,* que le parquet, vigilant gardien des bonnes mœurs, n'avait nul besoin d'être stimulé. Baudelaire s'attendait-il à ces poursuites ? Il n'osait peut-être pas l'espérer. Mais il escomptait « un bel éreintage général ». Il protesta énergiquement, au nom de la liberté de pensée, de l'art, de la beauté. Il se plaignit qu'en incriminant treize pièces sur soixante on dénaturât l'esprit et la portée du livre. Il sollicita l'intervention de Sainte-Beuve, qui se contenta de lui indiquer quelques arguments pour la défense. La plaidoirie de Me Chaix-d'Est-Ange (fils) fut-elle maladroite, ou si le jugement était concerté d'avance ? Il retint et frappa six pièces, condamna l'auteur à 300 fr. d'amende, l'éditeur à 100 fr., avec suppression des six poèmes. Voici le considérant décisif de la sentence : « ... Attendu que l'intention de l'auteur... ne saurait détruire l'effet funeste des tableaux qu'il présente au lecteur, et qui... conduisent nécessairement à l'excitation des sens, par un réalisme grossier et offensant pour la pudeur[1]... » Au reste, le ministère public avait marqué de l'indulgence,

1. Ces six pièces sont : *les Bijoux, le Léthè, A Celle qui est trop gaie, Lesbos, Femmes damnées (Delphine et Hippolyte), les Métamor-*

reconnu « l'effort du style », et ne requit pas le paiement de l'amende.

Au sortir de l'audience, comme Asselineau lui demandait s'il espérait d'être acquitté, Baudelaire aurait répondu : « Acquitté !... J'attendais qu'on me fît réparation d'honneur !... » Il se montra tout particulièrement irrité du reproche de *réalisme*. Il n'a cessé de s'élever, bien entendu, contre les accusations et blâmes jetés à son livre, ne s'étant jamais soucié de se disculper lui-même. Il a toujours dénié aux juges le droit de rendre un écrivain responsable des idées exprimées et des mœurs peintes dans ses ouvrages, et le droit même de prononcer sur des ouvrages[1]. Mais lui, qu'en pensait-il tout au fond ? Il dit dans ses *Notes et Documents pour mon avocat :* « Le livre doit être jugé « dans son ensemble, et alors il en ressort une terrible « moralité... Je ne m'adresse pas à la foule. Je pour- « rais faire une bibliothèque des livres modernes non « poursuivis, *et qui ne respirent pas, comme le mien,* « *l'horreur du mal...* Je répète qu'un livre doit être « jugé dans son ensemble. A un blasphème j'opposerai « des élancements vers le ciel ; à une obscénité, des « fleurs platoniques... Livre destiné à représenter « *l'agitation de l'esprit dans le mal...* » Mais ce sont là des artifices de plaidoirie. Il a écrit (à Me Ancelle) : « ...Faut-il vous dire, à vous qui ne l'avez pas plus « deviné que les autres, que, dans ce livre atroce, j'ai « mis toute ma pensée, tout mon cœur, toute ma reli-

phoses du Vampire. — Le Tribunal était présidé par Dupaty. Procureur impérial, Pinard, le futur ministre ; un des juges, le célèbre Delesvaux (20 août 1857).

1. Projet de préface pour la 2e édition des *Fleurs du Mal.*

« gion (travestie), toute ma haine? *Il est vrai que j'écri-*
« *rai le contraire, que je jurerai mes grands dieux que*
« *c'est un livre d'art pur, de singerie, de jonglerie; — et*
« *je mentirai comme un arracheur de dents!...* » Mais c'est en mars 1866; il est déjà malade, et quand disait-il la vérité? Toujours sans doute, mais une vérité toujours relative, passagère et différente. Il a rencontré plus juste en disant, à la même date: « On commencera peut-être à les comprendre *(les Fleurs du Mal)* dans quelques années. »

Outre ses amis[1], Baudelaire a eu, de son vivant, des admirateurs et peut-être des fanatiques. G. Burdin dit qu'il est « depuis une quinzaine d'années un « poète immense, pour un petit cercle d'individus, qui « le saluent dieu, ou à peu près... ». On a vu que, dix ans plus tard, Sainte-Beuve lui signale un très élogieux article de *l'Art* (qui pourrait bien être de Verlaine). Ces « individus » — *les Jeunes* — étaient des hommes de lettres, des artistes, des étudiants. On aimerait à les connaître. Mais ils étaient peu nombreux, sans crédit, sans plume. Banville et Asselineau exceptés, les éloges donnés aux *Fleurs du Mal* et à Baudelaire sont assez tièdes en somme, et l'on y distingue un fond de prudence et quelque embarras. Des quatre articles favorables au livre, lors du procès, ceux de Barbey d'Aurevilly et d'Asselineau furent supprimés par la direction du journal. Celui d'Ed. Thierry est

1. Des amis très sincères et très fidèles, qui l'ont aimé pour lui-même et malgré lui, qui ont secouru sa détresse, vanté son œuvre et défendu sa mémoire, et c'est un grand honneur pour eux, comme pour Baudelaire. Les noms de Poulet-Malassis, Ancelle, Asselineau, Stevens, Rops, Manet, Champfleury, Banville, Vitu, etc., ne peuvent être séparés du sien.

tout imprégné de la circonspection d'un homme qui brigue la direction du Théâtre-Français. Pour Dulamon, il faut bien reconnaître que son autorité est mince et son nom oublié. Flaubert écrit : « Vous avez trouvé moyen de rajeunir le romantisme. Vous ne ressemblez à personne. L'originalité de votre style découle de la conception. J'aime votre âpreté, avec les délicatesses de langage... Ce qui me plaît surtout dans votre livre, c'est que l'art y prédomine. Vous êtes résistant comme le marbre, et pénétrant comme un brouillard d'Angleterre... » Cela n'a pas dû beaucoup fatiguer l'auteur de *Madame Bovary,* qui ne goûta jamais d'autres vers que ceux de Louis Bouilhet, et c'est déjà, mais en plus mauvais, les formules épistolaires de Victor Hugo. Au jour de sa mort même, malgré trois ou quatre articles sympathiques ou apitoyés, malgré les éloges pas trop mesurés de Gautier, de Janin et de Saint-Victor, dans leurs feuilletons du lundi, — la presse, en majorité, est ironique, malveillante ou sévère. « Il paraît, dit Asselineau, que la pomme est « à un certain M. Vallès, dans *la Situation.* Je n'ai pas « lu l'article, mais je sais, par Monselet, qu'il est « ignoble », — ce qui n'étonnera personne. L'étude de Leconte de Lisle *(Revue Européenne,* déc. 1861) avait été olympienne et vague. Il n'aimait pas les *Fleurs du Mal,* sans doute, et, certainement, n'y comprenait rien. Il a dit de Baudelaire, au reste : « C'était un bon « garçon, qui affectait un rictus atroce, et un écrivain « classique qui se barattait la cervelle pour trouver « de l'étrange. » Et Gautier, lui-même, dans sa célèbre Préface de 1868, que de réticences, que de réserves, que de circonlocutions atténuantes !

L'hostilité, par contre, éclata tout de suite, et lança, dès l'abord, les accusations et les injures qu'on n'a guère fait depuis que répéter. L'article de G. Burdin contient la substance, et les mots mêmes de cent autres : « ... On ne vit jamais gâter si follement « d'aussi brillantes qualités. Il y a des moments où « l'on doute de l'état mental de M. Baudelaire ; il y en a « où l'on n'en doute plus. C'est, la plupart du temps, « la répétition monotone et préméditée des mêmes « mots, des mêmes pensées. L'odieux y coudoie « l'ignoble; le repoussant s'y allie à l'infect. Ce « livre est un hôpital ouvert à toutes les démences « de l'esprit, à toutes les putridités du cœur. Rien ne « peut justifier un homme de plus de trente ans d'avoir « donné la publicité du livre à de semblables mons- « truosités. » De ce jour jusqu'aux nôtres, les *Fleurs du Mal* n'ont pas seulement subi des critiques sévères et ardentes, suscité des adversaires éloquents et passionnés. Rien de plus naturel et légitime que de ne pas aimer un livre, et celui-ci particulièrement. Le dire et le démontrer, c'est le moindre droit du critique, c'est son strict devoir, — à condition qu'il admette l'opinion toute contraire. Mais il me semble que, trop souvent, la réprobation a visé l'homme à travers l'œuvre. Et comme, d'autre part, les *Fleurs du Mal* ont leurs admirateurs, leurs dévots et leurs fanatiques, comme la louange, si elle se fit jour plus tard et fut longtemps timide, a fini par égaler et même dépasser le blâme, il se trouve qu'aucun volume de vers n'a déchaîné des controverses plus violentes ni rencontré des opinions plus contraires. Comme, enfin, je ne me flatte pas de rien apporter de nouveau sur

le sujet, et que mon propre jugement n'a de valeur que pour moi seul, je vais présenter les arguments de l'attaque et de la défense, par les textes même. C'est, au surplus, la meilleure façon de bien connaître « la Question Baudelaire ».

*
* *

J.-J. Weiss[1] est un esprit fin, délicat, juste et modéré. Il n'a point de parti pris, il s'échauffe rarement. Et certes il ne nie pas toute qualité et ne refuse pas tout éloge. Il reconnaît « l'habileté plastique et la « puissance de l'expression, l'instinct de la forme et « de la sculpture, une prosodie érudite, une facture « sonore, une science peu commune de la langue... » Mais comme il reprend vite ce qu'il vient de donner ! « M. Baudelaire est au fond de l'ornière sur laquelle « penche M. Flaubert[2]. En parfait comédien, il a dû « façonner son esprit à tous les sophismes et à toutes « les corruptions. S'il lui reste un sentiment quelcon- « que, ce n'est pas la fatigue du vice, c'est un plaisir « de dépravation, au milieu de choses qui soulèvent « le cœur. Il ramasse *(sic)* les sentines et les égouts. « Il souille la Grâce, la Beauté, l'Amour, la Jeunesse, « la Fraîcheur, et d'*une voix rauque d'orgie* et pourtant « guillerette(!) il s'écrie : Voilà l'Homme !... — Pas « de goût, beaucoup de fatras, des imaginations in-

1. *Revue Contemporaine,* janvier 1858.

2. Il n'est pas indifférent, il est tout à fait caractéristique de rapprocher ces deux noms. — C'est moi qui souligne.

« croyables, que l'ignoble n'exempte pas du ridicule... « Le vers... ressemble assez bien à une toupie qui « ronflerait dans le ruisseau... Et M. Baudelaire a des « lecteurs ! Et on l'admire ! Et on le prône ! Et il faut « le discuter comme un événement !... »

Ce petit morceau n'est déjà pas mal. Mais ce n'est rien. Pontmartin[1] frémit d'une sainte colère : « ...Les « *Fleurs du Mal* sont une hideuse gageure... Ce jeune « homme a écrit avec inconscience ce poème du « charnier, de la pourriture et du lupanar... Lors- « qu'une littérature en est là..., il ne reste plus qu'une « sensation et qu'une forme. (Remarquez cette phrase « que Pontmartin a jetée là sans y prendre garde). — « Des vers..., où l'image grotesque ou répulsive abou- « tit presque constamment à un trait d'immoralité « profonde, ou d'une grossière licence... » — Et ceci, qui répond à ce que j'indiquais tout à l'heure et qui n'est plus de la critique : « Cette gravure (le portrait « de Baudelaire, par Nargeot) nous montre un visage « hagard, sinistre, ravagé, méchant ; le visage d'un « héros de cour d'assises, ou d'un pensionnaire de « Bicêtre... Les *Fleurs du Mal* se sont épanouies sur sa « figure... »

Je transcris fidèlement. Encore Pontmartin est-il non seulement royaliste et catholique militant, — ce qui l'autorise à refuser à Baudelaire d'être « ... un spiritualiste, un idéaliste exalté, et même catholique et chrétien » ; en quoi, pour le dire tout de suite, il a pleinement raison, — mais un critique de combat et de parti pris, et il ne s'en cache point. Ed. Schérer[2],

1. *Nouveaux Samedis*, mars 1868.
2. *Etudes critiques*, tome IV, 1869 ; t. VIII, 1882.

doctrinaire et empesé, est protestant et républicain. Moins irascible, il est plus tranchant et plus dur. « ... Baudelaire se complaît dans les images nauséa-« bondes. Le lecteur se bouche le nez ; la page pue. « Ce n'est pas un écrivain... Les images sont presque « toujours impropres (et Schérer en donne comme « exemple : *regard perçant comme une vrille !*)... Partout, « l'impuissance et le vide. *Il ne sait même pas la gram-« maire*. Il manquait d'esprit autant que d'âme. *Ce n'est « pas un artiste, ce n'est pas un poète*. Rien, chez lui, de « simple, de sincère, d'humain... Baudelaire est un « signe, non seulement de décadence dans les lettres, « mais d'abaissement dans les intelligences... » Et treize ans plus tard, après tout le temps de mûrir et peser sa pensée, Schérer revient à la charge : « ... Baude-« laire n'a rien : ni le cœur, ni l'esprit, ni l'idée, ni le « mot, ni la raison, ni la fantaisie, ni la verve, ni même « la facture. Il est grotesque d'impuissance. Son titre « unique est d'avoir contribué à créer l'esthétique de « la débauche, le poème du mauvais lieu. Il n'est pas « de réputation plus surfaite que celle des *Fleurs du « Mal*... Le baudelairisme est la littérature d'une géné-« ration au sang vicié et au tempérament ruiné. »

Il est vrai que, vers ce temps-là justement, la réaction, — la réparation, si l'on veut, — que Baudelaire avait peut-être entrevue, commençait de se produire. Il avait des admirateurs plus ou moins conscients, des imitateurs plus ou moins habiles, des disciples plus ou moins fidèles, mais tous ardents et pugnaces. Pour « les Jeunes », il devenait le Poète, il allait devenir le Maître. Cet enthousiasme ne laissait pas de troubler certains esprits attentifs et sincères, des nouveaux

venus, libres de traditions et d'engagements, qui se piquaient, avant tout, de comprendre. M. Paul Bourget est de ces esprits-là, et l'un des meilleurs. Il reconnaît, autour de lui, l'influence grandissante et décisive de Baudelaire, « celui, peut-être, qui exerce la plus trouble séduction sur une âme contemporaine[1] ». Il en est frappé, il cherche à en démêler les causes. Il n'en est plus à nier ou chicaner le talent de Baudelaire, et, loin de là, il subit lui-même, un peu, cette séduction. Il juge la lecture des *Fleurs du Mal* « inépuisable en « révélations... par ses vers mystérieux et câlins, iro- « niques à demi, à demi plaintifs ». Il le défend d'être « malsain »[2]. Cependant, il résiste, et s'inquiète, et s'afflige et censure lui aussi. Baudelaire est « un des cas les plus réussis de névrose ». Il est un homme de décadence, et qui le sait, et qui, au lieu de réagir, ou de le déplorer, comme Musset, s'en est paré, réjoui, « et, pour ainsi dire, honoré. Mieux encore : « ... Il « recherche, avec on ne sait quel parti pris de bra- « vade, et jusqu'à la fanfaronnade, tout ce qui, dans « la vie et dans l'art, paraît morbide et artificiel aux « natures plus simples... » Cette décadence, M. Bourget en reconnaît les signes les plus graves et les plus funestes dans la génération nouvelle : naturalisme,

1. *Essais de Psychologie contemporaine*, 1883.

2. Et, d'ailleurs, sain et malsain n'ont pas de sens. « ... Il n'y a ni maladie ni santé de l'âme ; il n'y a que des états psychologiques, au point de vue de l'observateur sans métaphysique, *car il n'aperçoit dans nos douleurs et dans nos facultés, dans nos vertus et dans nos vices, que des combinaisons changeantes, mais fatales et partant normales,* soumises aux lois communes de l'association des idées... » M. P. Bourget, qui a pris « de la métaphysique », signerait-il aujourd'hui cette phrase, tout imprégnée de la doctrine de Taine, le maître favori de sa jeunesse ?

pessimisme, nihilisme. Homme de principes, d'autorité et de doctrine, il en fait son principal grief contre Baudelaire, « un des éducateurs féconds de la « génération qui vient. ... Il n'est point d'éducateurs « d'âmes plus suggestifs et qui fascinent davantage... » Retenons ce trait, justement observé, et dont l'on verra les suites.

Brunetière, alors, entre en scène. Tout, en lui, répugne violemment au poète et à son œuvre. Mais il n'est pas un esprit à la remorque, ni que la mode entraîne, et cet esprit, fortement trempé, fortement armé, est accoutumé à ne juger et décider qu'à bon escient et par lui-même. Il étudie donc Baudelaire sans préjugé ni malveillance. Eh bien ! pour être sincère et libre, il n'en est que plus sévère[1]. Il commence par quelques douceurs : « Tout ce que perdra Bau- « delaire, et notamment dans l'esprit des collégiens « hystériques dont il fait la pâture, c'est en effet la « vérité, le bon sens, le goût, la sincérité littéraire, qui « le regagneront. » Et, après s'être ainsi fait la main : « Baudelaire ... est une des idoles de ce temps ; une « espèce d'idole orientale, monstrueuse et difforme... « Le pauvre homme a beau s'être agité, démené, con- « torsionné, non, je vous assure qu'il ne mérite point « sa réputation (de satanisme). Ce n'est qu'un Satan « d'hôtel garni, un Belzébuth de table d'hôte... En « réalité, Baudelaire n'a rien voulu, rien essayé, « que de se faire un nom, comme l'on dit. Il n'y a de « sincère en lui que le désir et le besoin d'étonner. « Et, pour nous, l'on ne sait de quoi s'étonner le

1. *Questions de Critique*, juin 1887.

« plus : de l'affectation prétentieuse des titres, ou de la « pauvreté des inventions ? On ne sait de quoi l'on doit « sourire : de l'apparente énormité des paradoxes, ou « de leur enfantine banalité ?... » Cela décrété pour l'ensemble, Brunetière passe au détail. Il examine les pièces les plus célèbres et les plus vantées : *Bénédiction, le Reniement de saint Pierre, Don Juan, la Charogne, Une Martyre,* etc. Et qu'y voit-il ? Des lieux communs, d'ailleurs empruntés à Vigny, Lamartine, Musset, — « des images naturellement répugnantes ou malpro- « pres, des images de sang et de lubricité ». La forme ? digne du fond ! « ... Les vers de Baudelaire suent l'ef- « fort. Ce qu'il voudrait dire, il est rare, très rare, qu'il « le dise, et, sous ses affectations de force et de vio- « lence, cet homme fut doué du génie même de la « faiblesse et de l'impropriété de l'expression. Quelle « langue ! quel style !... » S'arrêtant à *Correspondances,* et concédant, des deux quatrains, que ce sont les meilleurs vers que Baudelaire ait faits, il déclare les deux tercets « pas très éloignés du ridicule ». — Retenez ce verdict, je vous prie. — Il conclut : « ... C'est « qu'aussi bien le pauvre diable n'avait rien, ou pres- « que rien, du poète, que la rage de le devenir. Non « seulement le style, mais l'harmonie, le mouvement, « l'imagination lui manquent. Pas de vers plus péni- « bles, plus essoufflés ; pas de construction plus « laborieuse, ou de période moins aérée, si je puis « dire. » Il ne lui trouve d'excuse que d'avoir été malade, et, par là, d'avoir droit à la pitié. Voilà, je pense, un bel éreintement, et qui fit grand tapage. On pourrait croire que Brunetière y avait déchargé toute sa mauvaise humeur. Point du tout. Il redouble

en 1889[1]. « ... Après avoir encore une fois relu les « *Fleurs du Mal,* ... je n'en trouve pas les vers moins « prosaïques, ni, surtout, moins laborieux. Quelques « beautés, ou plutôt quelques curiosités, m'y parais- « sent toujours chèrement payées. Les thèmes habi- « tuels m'en déplaisent autant, ceux-ci pour leur bana- « lité, ceux-là pour leur ignominie... Je serai bien « vieux, ou je serai devenu un bien plat courtisan de « la mode et de l'opinion, quand je verrai dans Bau- « delaire un poète sincère !... » — Et voici une phrase encore qu'il convient de ne pas oublier.

Vers le même temps, Jules Lemaître s'essayait à Baudelaire[2]. Dans un tout autre esprit, et d'un tout autre ton, cela va sans dire. Lemaître, si fin, si délié, si subtil, — ou, pour finir, si profondément et admirablement *intelligent,* — n'était insensible à aucun genre de beauté ni de plaisir, et, là même, il le montre bien. La pitié, cependant, ni l'indulgence, ni cette beauté ni ce plaisir, ne le peuvent décider à l'estime ou à l'admiration. « ... J'ai senti l'impuissance et la « stérilité de cet homme, et il m'a presque irrité par « ses prétentions... Et son catholicisme ! Et son dan- « dysme ! Et son mépris de la femme ! Et son culte de « l'artificiel !... Que tout cela nous paraît, aujour- « d'hui, indigent et banal !... » Et si, comme on le verra, Lemaître ne se refuse pas au charme étrange et puissant de certains poèmes, Faguet, lui, demeure obstinément rebelle. Il se défend de parti pris. Il se défend d'incriminer, de dédaigner, de ne pas comprendre surtout, — car cet esprit, par ailleurs juste,

1. *Essais sur la Littérature contemporaine.*
2. *Les Contemporains,* 4e série, 1886.

ferme, et prodigieusement nourri, a toujours eu la suprême crainte d'avoir l'air, ou d'être accusé, de ne pas tout comprendre, — mais le naturel reparaît vite, et voici la *note* qu'il inflige[1]. Baudelaire n'a aucune imagination. Ses vers sont vagues et creux, ses épithètes banales et molles, ses images fausses, ses chevilles énormes. Point d'idée neuve ; les pièces les plus fameuses, simples lieux communs. Il est « le poète aride de la banalité ». Mauvais écrivain par surcroît, plein d'impropriétés, gaucheries, lourdeurs, platitudes. « Les violences verbales, les brutalités et les « ordures inutiles dissimulent mal l'indigence de la « pensée et la pauvreté du style. » Et le bon Faguet, qui redoutait comme médecine et peste d'être soupçonné de pédantisme, devait, d'un crayon imaginaire et symbolique, marquer 2, ou 3, sur 20, à cette mauvaise copie. Si retardataire cependant, si fidèle à ses impressions de jeunesse, et si mal informé, malgré l'apparence, de certaines évidences, — qu'il aggravait singulièrement son cas en venant le dernier, en s'obstinant à l'attaque, alors que la victoire était depuis longtemps gagnée.

Que Faguet, à soixante ans de distance, se soit exprimé presque comme J.-J. Weiss ; que nombre d'écrivains notoires, ou célèbres, ou éminents, par ailleurs d'une bonne foi, d'une loyauté et d'une indépendance sans conteste, se soient rencontrés dans une censure aussi sévère des *Fleurs du Mal,* cela vaut qu'on y réfléchisse. Imaginez ce qu'ont débité les « obscurs blasphémateurs », et ceux-là qui ne mesu-

1. *La Revue,* sept. 1910.

rent et ne jugent une œuvre d'art qu'au seul point de vue de la morale, ou de la façon qu'ils ont de concevoir la morale et de la servir. Mais le lecteur a dès longtemps deviné qu'une offensive si vive et si obstinée n'était, sans doute, qu'une riposte. Avec le temps, en effet, et les générations nouvelles, et les circonstances aussi, les *Fleurs du Mal,* et tout Baudelaire par contre-coup, avaient suscité et épuisé la louange jusqu'à l'hyperbole, l'admiration jusqu'au fanatisme. Le Poète, le Maître, devenait l'Idole, dont le temple avait ses lévites, ses prophètes, ses marchands et ses bouffons. Malgré tout ce que l'on peut supposer de charlatanisme et de balourdise, une fortune pareille, et en vérité incroyable, ne se justifie point toute par le hasard, le caprice, la crédulité. Les admirateurs conscients et sincères de Baudelaire ont eu de bonnes raisons, sans doute, de l'admirer. Voyons-les exposer ces raisons, comme on l'a vu pour les adversaires, — seul moyen de comprendre l'œuvre, ce qui est le but et la fin propre de cette étude. Ferai-je remarquer que leur pensée ne semble pas toujours très claire, et moins encore la façon dont ils l'expriment ?

*
* *

Baudelaire avait dit des *Fleurs du Mal* qu' « elles commenceraient à être comprises dans quelques années ». Il ne se trompait de guère. Je ne saurais fixer, de manière exacte, quand le mouvement s'ébau-

cha, et qui, premier, donna l'exemple. Dès 1884, M. Maurice Barrès écrivait, — à vingt-deux ans, — dans les *Taches d'Encre :* « ... C'est par *les Fleurs du* « *Mal* que nous reviendrons à la grande tradition « classique, appropriée à l'esprit moderne, ... rêvant « d'exprimer en termes clairs et nuancés des choses « obscures, et toutes les subtilités intimes. » M. Barrès parlait au nom des « Jeunes », et je n'ajouterai point que ces jeunes pouvaient être vingt-cinq ou cinquante, et qu'il existe, en tout temps, plusieurs groupes de Jeunes, également jeunes, mais n'ayant pas la même façon d'être jeunes. Et puis, l'on est toujours le jeune de quelqu'un... — Vers la même date, M. Paul Desjardins était un personnage fort actif et assez notoire. Il prétendait, non seulement à représenter la génération nouvelle, mais à l'enseigner et à la conduire, comme un grand frère aîné. Penché sur elle, et lui montrant la route, il étudiait les *Idées morales du temps présent*. Il s'était fait éducateur d'esprits, directeur de consciences, pasteur d'âmes. Taquiné par Brunetière, qui s'étonnait qu'il n'eût pas donné quelque exercice spirituel sur Baudelaire, M. Desjardins le fit sans tarder, et son témoignage n'a pas que la valeur du rôle auquel il s'employait. Baudelaire, selon lui [1], est « quelque chose d'incertain, d'infirme, de déformé; « un esprit assez commun, avec une sensibilité assez « rare ». Avec très peu d'idées, et banales, il a « une « sensation forte, exaltée, maladive, absorbant tout « l'être, ... et une imagination viciée de grand garçon « pourri dans les internats ». Il n'est pas absolument

1. *Revue Bleue,* juillet 1887.

sincère, mais pas absolument affecté non plus ; il est, par moitié, l'un et l'autre. Il n'a presque rien de complet et d'achevé. Il est infirme dans sa pensée, son cœur et son corps. Voilà pour rassurer les conservateurs, comme le « demi-christianisme » de Baudelaire. Le néo-christianisme, fait de beaucoup de morale, d'un peu de pratiques, et de presque rien de dogme, était le thème favori, la substance de la doctrine que s'efforçait à répandre notre prieur laïque. Mais M. Desjardins, qui n'ignorait point ce que sentait et pensait son jeune auditoire, déclare nettement : « Et pour-« tant Baudelaire tient une grande place dans notre « histoire intellectuelle. Il n'a rien créé dans le do-« maine de la pensée ; ni doctrine, ni idéal. Il n'a « même pas apporté d'émotions nouvelles. *Mais il re-« présente à merveille un état de la conscience moderne.* « État singulier, incohérent, maladif ; sens exaspérés, « parfums troublants de christianisme ; inquiétude de « l'individu qui sent son isolement et son impuissance, « s'en épouvante et s'en glorifie ; ambitions vastes et « avortements piteux ; mélange de sincérité brutale et « de vain désir de paraître ; impuissance à exprimer « ce qu'on n'est pas maître de ne pas sentir, — *voilà « une histoire intérieure que nous connaissons mieux que par « ouï-dire. C'est pour cela, peut-être, que certains jeunes « gens adorent Baudelaire ; ils se reconnaissent et s'aiment « en lui.* »

Ceci était fort bien vu et dit, sauf erreur, pour la première fois. Il faut aussi le dire, et y insister, tout de suite. Le *Baudelairisme* n'a pas été seulement une secte, ni une manie littéraire. Il a été encore, et davantage à mon avis, « un état de la conscience mo-

derne », — un état d'esprit, et des sens et des nerfs. Il a même été un parti social. D'où vient-il ? Comment et quand s'est-il formé ? C'est le propre de tous les courants et mouvements. Les causes en sont nombreuses, complexes et profondes, — mais il faudrait établir d'abord les causes de ces causes. Je ne suis pas sûr que l'on en doive voir la cause, ou l'explication, première, dans les événements de 1870-71, l'ébranlement général qui en résulta, les espérances et les rêves qu'ils suscitèrent, l'avortement de ces rêves et le renoncement à ces espérances, — avec tout ce qui en jaillit de découragement, de dégoût et d'inertie, — de négation exaspérée et puérile, — de colère mal déguisée sous une cynique fanfaronnade d'indifférence, — de révolte contre toute tradition et autorité, — d'enthousiasme agressif, comme une sorte de devise et de défi, pour tout ce qui est hors la morale, hors la règle, hors la société, — et le goût furieux enfin du sophisme et du paradoxe, en toute chose et sous toute forme. Entre 1885 et 1890 (j'ai eu vingt-cinq ans vers ce temps-là et je ne l'ai pas oublié), la jeunesse française, désemparée et rebutée, se jeta, à tête troublée et volonté perdue, dans le naturalisme, le wagnérisme, le pessimisme, le symbolisme, et d'autres, et le baudelairisme aussi. — « Mais, direz-vous, pessimisme à part, — encore est-il de surface et principalement, sinon entièrement, littéraire, — il n'y a guère, ou rien de cela, dans Baudelaire. » — Il est vrai. Mais il y a beaucoup de tout cela dans le Baudelairisme, et beaucoup de choses encore, que l'on ne saura jamais.

Baudelaire avait donc désormais cause gagnée. Le

conservateur de Bonnières[1], et le libéral M. Spronck[2], tous deux encore attachés à des principes, ou à des habitudes, l'admirent profondément. Pour G. Rodenbach[3], il est « essentiellement un poète catholique, le dépositaire fidèle du dogme, le dénonciateur éloquent du péché ». Catholique intégral, qui accepte les doctrines politiques et sociales de l'Église, mais catholique autoritaire, avec une âme sombre et hautaine d'inquisiteur d'Espagne. Catholique, par le rôle prêté à Satan, l'éternel Tentateur, et à la Femme, l'éternel instrument de tentation. Catholique, mais pécheur, qui rougit de son péché tout en s'y complaisant, qui en souffre et le déteste, mais s'y plonge, mais s'y roule, y trouvant le plus sûr moyen d'oublier, « de sortir de soi-même et de la vie ». Le Vin, l'Opium, le Jeu, le Voyage, etc., sont d'autres moyens, — les *Paradis artificiels,* — et, plus que tous, la Mort, oubli et consolation suprêmes. — Exégèse ingénieuse, et qui a pour unique défaut d'être radicalement fausse, dès l'origine. Que Baudelaire ait aimé, pour les sensations qu'il en recevait, pour les souvenirs et les rêveries qu'il en retirait, le côté extérieur du culte : églises, tableaux, chants, musique, encens, costumes, et liturgie même, tout le décor, cela ne fait point de doute, et non plus qu'il soit mystique à sa manière. Mais trouver en lui, et dans son œuvre, si peu que ce soit de catholicisme, ou de christianisme, c'est n'y rien comprendre.

En 1892, Baudelaire paraît assez fermement établi

1. *Mémoires d'aujourd'hui* (1886).
2. *Les Artistes littéraires* (1889).
3. *L'Elite,* 1893.

dans la gloire pour que l'idée soit lancée de lui dresser une statue. A part quelques voix discordantes, — encore en est-il dont le ton a singulièrement baissé, — le projet rencontre un applaudissement unanime et chaleureux. Leconte de Lisle, Renan, Sully Prudhomme, Heredia, Coppée, Alexandre Dumas fils, tous les « Maîtres » patentés, protestent de leur admiration. — « Baudelaire, dit Verlaine, fut mon plus cher fanatisme. » Mirbeau l'appelle « le plus profond des poètes », — et M. Mæterlinck, « le plus pur de nos maîtres, *et le père spirituel de notre génération* ». Pour Huysmans, pour Stuart Merrill, pour Jean Moréas, pour Valeriano Pico et pour d'autres Roumains, Siciliens, Crétois, Cosaques et Groënlandais, il est « le plus exquis, subtil et suggestif poète français de ce siècle ». — Remarquez, avec Mæterlinck et Rodenbach tout à l'heure, et tant d'autres auparavant ou par la suite, cet engouement des étrangers, qui, si bien qu'ils les connaissent et si sincèrement qu'ils les aiment, demeurent cependant fermés, par quelque côté, à l'âme et à la littérature françaises. — Et le directeur de la *Plume* résumait ainsi cette enquête : « Incontestablement, Baude-« laire est le père intellectuel de la littérature pré-« sente. Son spiritualisme un peu maladif, son mysti-« cisme consolateur, son souci constant de la forme, du « mot rare et précis, de la musique des phrases, se re-« trouvent, avec plus de sincérité, dans l'expression « des sentiments éprouvés chez les poètes de ces dix « dernières années... » Mais il aboutit à cette conclusion inattendue : « A l'heure actuelle (nov. 1892), l'in-« fluence de Baudelaire est moindre et ne pourrait

« être qu'inféconde. Il y a autre chose à faire qu'à « pasticher un genre qui, si parfait qu'il soit, n'en est « pas moins archi-usé. »

Affirmation surprenante, en effet, et copieusement démentie. Le symbolisme, qui, parce qu'il niait tous les maîtres et rejetait toutes les traditions, avait besoin d'un précurseur, se saisit de Baudelaire. Il a très bien vu toutes les raisons qu'il avait de se réclamer de lui, très bien exposé, ou imaginé, toutes les raisons qui font de Baudelaire son « père spirituel », et qui ne seront peut-être pas aussi manifestes à tout le monde. Et comme, enfin, il y a des symbolistes intelligents, ils ont eu soin de répudier les excès, les simulacres et les pastiches du Baudelairisme[1].

Jules Lafforgue[2] loue d'abord Baudelaire « d'avoir « été le premier à se raconter sur un mode modéré « de confessionnal, et à ne pas prendre l'air inspiré; « le premier qui ne soit pas triomphant et superbe, « mais s'accuse, montre ses plaies; le premier qui « ait apporté dans notre littérature l'ennui dans la

1. Il est bien vrai que la plupart des poètes contemporains ont subi l'influence de Baudelaire. De quelle façon, et jusqu'à quel point, ce serait toute une autre étude. Si Verlaine, et Moréas, et Samain, et d'autres, lui doivent certaines choses, dans quelle mesure sont-ils ses débiteurs, et n'ont-ils pas leur originalité propre ? On ne peut les appeler ses *disciples,* non plus que Villiers de l'Isle-Adam, — ni Mallarmé qui s'enfonça, et même se perdit, dans les nuées, — ni M. Henri de Régnier, qui ne tarda pas à se dégager, pour ne rien tirer que de lui-même. Richepin n'emprunta qu'une certaine truculence du verbe. Rimbaud n'a fait que passer. Rollinat exagère à plaisir. M. de Montesquiou, maladroitement et péniblement, copie. Mais Baudelaire n'est pas plus responsable des pastiches et des caricatures, que Racine des « tragédies » de Hofman ou de Sauvigny.

2. *Mélanges posthumes,* 1903.

« volupté, le spleen, la maladie et la damnation ici-
« bas; le premier enfin qui ait rompu avec le public.
« Le premier, Baudelaire s'est dit : La *poésie est chose*
« *d'initiés*. Le public n'entre pas ici... » Et pour combien d'écrivains, et de lecteurs, l'admiration de Baudelaire ne sera-t-elle une façon d'appartenir à l'élite, un brevet de suprématie intellectuelle ? Mais comment Lafforgue peut-il dire : « ...Jamais il ne se bat les « flancs, jamais il n'insiste ni ne charge » ? Si vous lisez ceci : « ... Baudelaire a trouvé le miaulement nocturne, « singulier, langoureux, désespéré... Par haine du « bourgeois imbécile, voltairien et vénal, il est spiri- « tualiste, onctueux, prélat parfumé, jésuite impie, « satanique, succube, douillet, créole et automnal », songez que Lafforgue s'amuse et qu'il s'agit de *notes*. Mais lisez mieux la suite : « Ni grand cœur, ni grand « esprit; *mais quels nerfs plaintifs !* Les angoisses méta- « physiques ne le touchent pas. Il a fait des poésies « sans sujet appréciable, vagues et sans raison comme « un battement d'éventail, éphémères et équivoques « comme un maquillage, et qui font dire au bourgeois « qui vient de lire : Et après ?... »

Gustave Kahn[1], depuis trente ans sur la brèche, reste le champion ardent, fidèle et désintéressé du symbolisme. Il met autant de piété à exalter le Maître, que de rude franchise à dauber sur ses prétendus disciples, imitateurs forcenés et grotesques, — en quoi il se rencontre avec Lafforgue[2]. « *Baudelaire cherche*

1. *Symbolistes et Décadents*, *Nouvelle Revue*, 1902.

2. « ...Il faut dire que les Baudelairistes officiels n'ont guère mieux compris l'effort du Maître que ses adversaires... Le Baudelairisme pur se borne à exagérer le faire de Baudelaire, et, par cette

« *la beauté dans l'intensité,* tandis que les autres la « cherchent dans l'agrément. Il n'exprime que des « choses rares. Il a ce qu'il faut par-dessus tout dans « un poème : *l'intensité et la musique*. Aussi... son art « fait-il partie des racines profondes de l'art nou- « veau. »

Et G. Kahn, bien informé certes, annonce, lui aussi, le prochain déclin du Baudelairisme. Il se trompait. L'imitation, et même *l'inspiration,* de Baudelaire, sont devenues moins sensibles, assurément. Tous ceux qui ne savent et ne peuvent que refaire, ou calquer, se sont jetés sur un modèle moins suranné. Un redoutable rival s'est dressé, Verlaine, — qui se donnait, et que beaucoup tiennent, pour le fils spirituel de Baudelaire, mais dont on pourrait prouver, à la fois, que c'est un fils égal au père, sinon supérieur même, — ou bien qu'il appartient à peine à la famille. Verlaine a détourné nombre de Baudelairiens en exercice, et attiré beaucoup de ceux qui le seraient devenus sans doute. La gloire de l'un n'a pas éteint la gloire de l'autre, mais elle l'a un peu voilée. Si l'on me pardonne cette liberté, je dirai que Verlaine a joué un méchant tour à Baudelaire. Si la plus grande part des oraisons et de l'encens est allée au nouveau dieu, l'ancien n'en a pas moins conservé son culte et ses

déformation, à transcrire les qualités en défauts... Baudelaire mal lu n'engendre rien de fort ni de fécond. La beauté de sa forme se livre à ses cerveaux sans résonance, sans vibration, impuissants à le saisir... » (G. Khan.)

« ... Le premier, il parla de Paris en damné de la capitale. Les disciples ont étalé Paris comme des provinciaux ahuris d'un tour de boulevard et lassés de la tyrannie de leurs brasseries... Tous ses élèves ont glissé dans le paroxysme, dans l'horrible plat, comme des carabins d'estaminet. » (J. Lafforgue.)

mages. M. André Suarès, par exemple, de qui je ne sais s'il accepterait d'être rangé parmi les néo-symbolistes, puisqu'on l'a institué, à son tour, chef de groupe et qu'il s'est, tout seul, établi prophète. Nul n'a mieux parlé de Baudelaire, peut-être ; nul n'a trouvé plus de raisons de l'aimer, et ne les a mieux exprimées. C'est, — avec la date[1], — c'est ce qui donne un prix singulier à ses scolies, auxquelles je vais faire une large place.

Et d'abord, axiome essentiel : « Puisque le Poète, « entre tous les hommes, est celui qui crée son objet, « nul ne fut plus poète que Baudelaire... Il fut plus « artiste en vers qu'on ne l'avait été, avant lui, depuis « Racine... » Là, M. Suarès se rencontre avec M. Gide, — et ici avec J. Lafforgue : « ...Pour la première fois « dans la poésie, l'objet de Baudelaire n'a pas été de « décrire une action, de conter une fable, d'imposer une « opinion, de peindre un pays ou une époque, ou cette « part de soi-même qui est commune au poète et à « tous les hommes... Il a été le moins public des « poètes. *Il s'est pris lui-même pour objet,* en ce qu'il « avait de plus caché et de plus rare... (mais, en vérité, « a-t-il donc été, vraiment, le premier à le faire?...) Il « a laissé une œuvre, vivante et brève, qui est un rac- « courci de l'Homme, avec toutes ses passions, ses « folies, ses goûts, ses caprices... Voilà l'étrange mer- « veille de Baudelaire, et comment *il a coulé une poésie « nouvelle dans les formes de l'ancienne... Il est une façon « de sentir avant Baudelaire et une façon de sentir après « lui...* (de sentir, ou d'exprimer ses sensations?...)

1. *Sur la Vie,* 1912.

« Tout vient de la force qu'il a mise dans la révélation « de l'homme intérieur... Verlaine excepté, Baudelaire « est le plus vivant de nos poètes. Il a presque toutes « les vertus classiques, et il les a renouvelées toutes « par le sentiment. A quoi mesurer la vie d'un poète? « *A l'émotion qu'il nous donne, et s'il reste de plain-pied* « *avec ce qui nous émeut*... Toute poésie capable d'émo- « tion ne se propose que de donner la forme à la vie « intérieure. Or, quand la vie intérieure prend la forme « classique et française, elle se fait universelle... »

Que tout cela appartienne en propre à Baudelaire, et à lui seul, on en pourrait discuter amplement. Tout poète, à un certain moment, et dans certaines conjonctures, est le plus grand poète pour quelques-uns de ses lecteurs. L'émotion est personnelle par définition, et donc changeante à l'infini, — et d'un livre, comme d'un paysage, comme de tant d'autres choses, il est possible de dire, aussi justement, qu'il est un état d'âme. Mais je me trompe fort, ou M. Suarès vient de définir là, et de la façon la plus heureuse, le charme qu'exerce Baudelaire sur ses dévots, et la communion qui s'établit entre eux. Il lui donne encore comme moyen d'action « le sens musical », et il y insiste avec raison : « ... Wagner et Baudelaire, voilà, peut-être, « les deux hommes qui ont le plus pesé, qu'on le « sache ou non, sur l'art de poésie en ces dernières « années. » Oui bien, peut-être?... Cependant, si Baudelaire a aimé *le Tannhäuser* et eut le grand courage de le défendre, il n'a rien du tout de *wagnérien,* dans le sens ici donné au mot. Des phrases telles que voici ne produiront pas, sans doute, sur le lecteur, l'impression qu'en attend M. Suarès : « ... Œuvre

« sombre comme une nef tendue de velours noir, « qui mène à une pierre tombale, dans l'abside... — « Si Baudelaire était égal à lui-même, dans ce qu'il a « de plus beau, il serait le frère de Dante... » Mais « il achève : « ... Baudelaire n'est *poète qu'à l'occasion* « *de ses émotions*. Ce qu'il appelle les *Fleurs du Mal,* « c'est la flore secrète de ses sentiments sous le cli- « mat de son imagination. »

Par son âge, M. André Suarès fait partie de la génération qui s'enivra de symbolisme. Elle avait encore la tête toute troublée et le cœur rongé de pessimisme, qui, pour beaucoup, ne fut qu'une étiquette voilant mal un égoïsme féroce, une cynique lâcheté, un renoncement définitif. Nous en voyons trop d'exemples aujourd'hui. Comment Baudelaire, qui, non content de mépriser la démocratie, le suffrage universel, le journalisme, etc., de toute la force d'un esprit libre et honnête, a publié mainte fois son horreur du progrès, des lumières, du peuple, de l'humanité, etc., etc., — comment a-t-il gagné l'enthousiasme d'une jeunesse qui fit de ces pauvres turlutaines l'évangile de la religion de l'avenir, fondée sur la fraternité, l'amour, la suppression des frontières et des patries ?... Il en eût été, pour le moins, fort étonné. Mais la génération suivante, n'y avait-il pas apparence de supposer qu'elle était ouvertement hostile au Baudelairisme ? Car enfin, s'il est bien loin de contenir tout ce que ses adeptes y ont versé, le Baudelairisme implique le repliement sur soi-même, la poursuite des sensations et des jouissances individuelles, l'impuissance, la lassitude, l'inertie. Or, que nous affirme-t-on et que semble-t-il bien, en effet, sans trop de complaisance?

Que les Jeunes, les vrais jeunes, ceux qui avaient de vingt à vingt-cinq ans aux environs de 1910, — et même un peu avant, car il y en a qui ont vingt-cinq ans jusqu'à cinquante, — répudiant l'égoïsme, l'inquiétude et la veulerie précédente, veulent de l'action, de l'action, et encore de l'action. Au lieu de « se baratter la cervelle », se meurtrir le cœur et mettre les nerfs à vif, ils retroussent leur ceinture et éprouvent leurs muscles. Leurs aînés s'étiolaient dans une paresse inutile et lâche; ils veulent vivre. C'est bien la grande et joyeuse nouveauté qu'attestaient les Enquêtes sur « la France qui vient »... Il est hors de doute que cette jeunesse soit résolue à vivre et à agir. Elle le montre assez en ce moment, et de quelle merveilleuse façon, avec quelle ardeur, quelle énergie, quel dévouement sublimes !... Ce sera la rançon, hélas ! si lourde et si cruelle, de tant d'indifférence, d'appétit furieux de jouissance, d'argent et de pouvoir, de tant de mensonge, de sottise et de pleutrerie. Je ne vois pas, cependant, que cette même jeunesse ait répudié Baudelaire, ou relégué seulement au second plan. Je vois même tout le contraire.

M. André Gide n'est peut-être un homme important que pour quelques centaines d'amis et de lecteurs. Mais il a du crédit; on l'écoute, on le suit. Il représente un groupe et une opinion, et cette opinion vaut d'être connue, — sous réserve de la façon dont M. Gide l'exprime[1].

Ce n'est point le spleen, en effet, ni la mélancolie, que la génération nouvelle goûte en Baudelaire, mais

1. *Nouvelle Revue Française,* nov. 1910. L'article est une réponse à celui de Faguet.

tout autre chose. « Ce qui fit paraître, en son temps, « l'œuvre de Baudelaire inquiétante et malsaine, est « précisément ce qui la maintient aujourd'hui si jeune « et toujours si poignante... » — Laissez M. Gide s'expliquer : — « Baudelaire, le premier, d'une manière « consciente et réfléchie, a fait de cette perfection « secrète (de la forme) le but et la raison de ses poè- « mes. Et c'est pourquoi la poésie, — et non seulement « la française, mais l'allemande et l'anglaise, tout aussi « bien, — la poésie européenne, après les *Fleurs du Mal*, « n'a plus pu se retrouver la même. Il y avait, dans ce « petit livre, bien autre chose et bien plus que l'apport « d'une idée nouvelle, ou même de beaucoup d'idées. « La poésie, désormais, ne s'adressait plus aux mêmes « portes de l'intelligence et se proposait un autre « objet... » Il en résulte, si l'on comprend bien, que la jeune génération ne retient de Baudelaire que la plastique, et M. Gide insiste, en effet, sur la « musicalité » de l'œuvre. « *Musical !* Veuille ce mot, ici, « n'exprimer point seulement la caresse fluide ou le « choc harmonieux des sonorités verbales, par où le « vers peut plaire même à l'étranger musicien qui n'en « comprendra pas le sens ; mais aussi bien le choix « certain de l'expression, dicté, non plus seulement « par la logique, et qui échappe à la logique, par quoi « le poète-musicien arrive à fixer, aussi exactement « que le ferait une définition, l'émotion essentielle- « ment indéfinissable... » Soufflons un peu, M. Gide étant seul habitué à remuer ses phrases avec aisance, et armons-nous pour ce passage encore : « ... Nous « ne sommes pas obligés de comprendre. Il est certain « que la poésie de Baudelaire — et c'est là ce qui

« fait sa puissance — sait quêter du lecteur une « sorte de connivence, qu'elle l'invite à la collabora- « tion. L'apparente impropriété des termes, qui irritera « tant certains critiques, cette savante imprécision dont « Racine usait déjà en maître, et dont Verlaine fera « une des conditions de la Poésie, — cet espacement, « ce laps entre l'image et l'idée, entre le mot et la « chose, est précisément le lieu que l'émotion va « pouvoir venir habiter. Et si rien n'est plus compro- « mettant que cette permission de ne plus parler net, « c'est bien précisément parce que le seul vrai poète « y réussit... »

Et certains prosateurs mieux encore, car il en est qu'il faudrait traduire. Mais M. Gide, s'il ajoute que Baudelaire est « le premier artiste en poésie », — s'il va jusqu'à le louer de « quelque emphase subite et rare, parce qu'elle n'est pas sincère et c'est ce qui permet au reste de l'être » (voilà qui est commode et qui pourrait mener loin !), — M. Gide est tenu à la sécheresse d'un critique et à la gravité d'un chef d'école. M. Jacques Rivière, en revanche, le dernier en date, ou en âge, de ce trop long cortège, psalmodie des cantiques, ravi en extase comme Eliacin à l'autel [1]. « ... *Il* avait une âme. Il la portait dans sa vie. Elle « était présente quand survenait une souffrance ou « quelque volupté. Elle était prête à tout ressentir. « Rentré chez lui, il la laissait se délivrer. Elle racon- « tait ses épreuves. Elle faisait son examen de con- « science. Et voici que ce n'est plus elle seulement « qui s'accuse, mais mon âme aussi et la vôtre... »

1. *Nouvelle Revue Française*, sept. 1910.

Vous voyez le ton, et comme Stendhal avait raison de se rafraîchir en lisant le Code civil. Sachez encore que « chaque poème est le doux corps précis d'un sentiment unique. Les vers se posent sur lui comme un vêtement qui le ferait vivre... » Sachez que ce vers

Le printemps adorable a perdu son odeur

est « chargé de tout le remords du monde »[1], mais demandez-vous s'il y a là, après tout, plus d'excès et de ridicule que dans Schérer et Pontmartin... Et retenez ceci : « ... Je reçois, sans pouvoir m'en défendre, « tous les sentiments qu'il plaît à cette grande âme de « déverser en moi... *C'est toute notre âme,* avec la vio- « lence insoupçonnée de ses amours diverses, *que* « *Baudelaire nous a rendue à nous-même sensible...* »

Ainsi, aux côtés de M. Gide qui semble ne conserver que la forme, M. J. Rivière revendique le fond et la substance. Que l'on mette en doute, après cela, l'autorité toujours vivante et souveraine de Baudelaire ! Ne l'a-t-on pas sentie, subtile et tyrannique, au cours de tous ces témoignages ? Ne se trahit-elle pas chez ceux qui se réservent, qui se défient, qui s'arment et résistent même ?... M. P. Bourget le laisse entendre assez clairement. Brunetière, Lemaître, Faguet, ont beau être professeurs, voire pédagogues (mais Lemaître si peu, en vérité !) et de culture toute classique et traditionnelle, — ce Baudelairisme, dont ils signalent et combattent les ravages, on voit bien tout de même qu'ils en sont investis, et, non pas

1. « Baudelaire a chanté la seule passion que le XIXe siècle pût éprouver avec sincérité : le remords. » — P. Claudel.

émus sans doute, mais, comme l'on dit aujourd'hui, impressionnés. N'est-il pas remarquable, et caractéristique, que l'on puisse penser et parler de Baudelaire, à la fois comme J.-J. Weiss et André Suarès, comme Brunetière et J. Rivière?... Ne l'est-il pas, que ce même Brunetière, parti en guerre avec la véhémence que l'on sait, qui avait redoublé ses coups, qui n'était pas homme à rétracter ses opinions ni regretter ses plus rudes attaques, — que Brunetière ait, non pas fait amende honorable si l'on veut, mais rendu hommage, lui aussi, au poète si durement traité?... Brunetière, qui écrivait en 1889 : « Je se« rai bien vieux, ou je serai devenu un bien plat cour« tisan de l'opinion, quand je verrai dans *Baudelaire* un « poète sincère », écrivait pas plus tard que septembre 1892[1] : « Nous nous garderons bien de dis« puter au poète son talent, non plus qu'aux *Fleurs du* « *Mal* leur place, et leur part d'influence, depuis une « trentaine d'années, dans le mouvement de la litté« rature... *Baudelaire n'en a pas moins dégagé quelque* « *chose d'absolument original, et* les Fleurs du Mal — « *on peut m'en croire si je l'avoue — n'en constituent* « *pas moins un livre unique dans la littérature fran*« *çaise*... Là est le secret de son influence, comme « aussi de l'intérêt qu'il faut qu'on prenne à son « œuvre... » — Et, l'année suivante, en mai 1893, dans la quinzième leçon du cours professé à la Sorbonne, et réuni sous le titre de : *Évolution de la Poésie lyrique en France au* XIX*e siècle,* — si Brunetière déclare ne rien retirer de ses critiques ; si, faisant bon marché

1. *Nouveaux Essais sur la Littérature contemporaine.*

de « l'insincérité » et de « l'immoralité » de Baudelaire, il lui lance le plus grave et le plus âpre grief « ... d'avoir volontairement corrompu la notion même « de l'art par la théorie de l'art pour l'artificiel et la « théorie de la décadence », — il déclare avec sa loyauté accoutumée : « ... Ne pensez pas que je mé- « connaisse le talent et l'originalité de Baudelaire. « C'était un poète auquel a manqué plus d'une partie « de son art. Mais c'était un poète; et je conviens « que, pour traduire, pour transcrire certains états « de l'âme contemporaine, il a trouvé des vers inimi- « tables... » Il relit, comme exemple, une des *Fleurs du Mal,* et laquelle?... Ce sonnet des *Correspondances* qu'il avait trouvé naguère, ou du moins en partie, pleinement ridicule!... Me trompé-je?... Je crois que Baudelaire eût prisé mille fois plus cette réparation tardive, ces éloges disputés, atténués et à demi repris, que les effusions balbutiantes de M. J. Rivière.

C'est qu'en vérité Baudelaire n'a laissé personne indifférent. Elle n'est jamais banale ni périssable, l'œuvre sur laquelle on discute encore, et d'une telle ardeur, après soixante ans. J'ai confronté adversaires et admirateurs, et l'on n'ignore plus rien, je l'espère, de la controverse. Je vais maintenant faire, en quelque sorte, office de rapporteur, libre et impartial, et dresser le doit et l'avoir de Baudelaire.

III

La biographie que j'ai esquissée n'est aucunement malveillante ni tendancieuse. Je n'avais pas à coudre des anecdotes. J'ai réuni et souligné les faits selon moi propres à expliquer, ou éclairer, l'état de santé et l'état d'esprit de Baudelaire. Je suis bien loin d'accorder créance absolue à l'atavisme ainsi qu'au *milieu,* qui ne rendent jamais compte de tout, si même ils ne sont pas en conflit avec la réalité. Gardons-nous d'asservir la critique et le jugement à la médecine, qui ne peut rien, ne comprend rien, ne sait rien, et prétend cependant à tout justifier. Mais enfin prenons l'homme et l'œuvre. Examinons les faits, et recueillons ce qu'ils enseignent.

Baudelaire est né d'un mariage mal proportionné, d'un père plus que sexagénaire. Son sang renfermait-il quelque tare héréditaire et secrète? Dans son journal intime, *Fusées,* on trouve cette note : « ... Mes ancêtres, idiots ou maniaques,... tous victimes de terribles passions. » Est-ce vrai ? Il ne dit rien de plus, et, avec lui, il convient de se tenir toujours en défiance. Son demi-frère, Charles-Claude, étrange et nerveux comme lui, mais d'une nervosité aussi agitée et bruyante que la sienne se contraignait à une apparente impassibilité, mourut paralytique, et sa mère pareillement. On parle encore d'un oncle tout à fait ou à demi fou... Passons. — L'enfance, l'adoles-

cence même sont tristes assurément, et malheureuses peut-être. — Il est, ou se croit, délaissé et sacrifié. C'est le sort de beaucoup de collégiens, qui feront des hommes parfaitement sains et robustes de corps et d'esprit. Mais il se peut que chez certains, et chez lui, la blessure soit profonde et incurable. Rien à dire sur les premières années de jeunesse et de liberté. Baudelaire jouit de la vie qu'il a rêvée et voulue, de la vie « d'artiste ». Paresseux?... (il se dit, lui-même : un paresseux nerveux); désœuvré, pour le moins, cueillant les idées et les rimes quand elles viennent. Persuadé que cette oisiveté charmante durera, il prend l'habitude de ne rien faire. Point de travail régulier, point d'ordre, de méthode, ni de tâche. Puis, cet équilibre trompeur se dérange. L'argent manque, ou se fait rare. Baudelaire, s'il ne souffre pas de la vraie misère, est importuné par la gêne, hanté par la nécessité de renouveler un billet, de trouver le viatique quotidien, d'échapper aux créanciers. Sa santé n'est pas moins atteinte. Le temps coule. Il n'a presque rien produit, et il le sait. On le dit impuissant, on le dit raté, et il le craint. Il s'effraye, se décourage, se lasse ou s'irrite; il s'aigrit, il s'exaspère et se détraque un peu plus chaque jour. Il commence à chercher le « quelque chose » qui stimule ou qui endort, qui secoue ou qui hallucine, — le coup de fouet ou l'oubli, toujours plus courts, toujours plus difficiles, toujours plus dangereux. Je ne dis pas qu'il a été alcoolique; mais — l'on en a vu des témoignages formels et son propre aveu — il a toujours aimé le vin, et, de plus en plus, il a aimé l'eau-de-vie. Je ne dis pas qu'il soit allé jusqu'à la *manie* des

excitants ou stupéfiants; mais, quoique Gautier s'efforce de jeter le manteau de l'amitié sur ce travers, il a usé et abusé de l'opium, et peut-être du haschisch. L'état s'aggrave, les accès redoublent, et, tout aidant, le dénouement est celui qu'il fallait attendre. Un ami de Baudelaire nous apprend qu'il avait été, dès sa jeunesse, victime « d'un accident capital et douloureux ». Il sombra dans la paralysie générale, qui est la conséquence fatale et la fin ordinaire de ces accidents-là. Baudelaire est donc un malade, — qui a vécu dans la contagion d'autres malades (G. de Nerval, Petrus Borel, Lassailly, Al. Bertrand, sans compter la société intellectuelle d'E. Poe), — qui a ajouté lui-même à sa maladie, — qui l'a cultivée, s'y est complu, en a joué. Et son œuvre est celle d'un malade, assurément.

Pour moi, je ne crois guère aux *excès* de Baudelaire. Je doute de ses débauches étranges, de ses voluptés raffinées, à la poursuite de sensations inédites et de dépravations infernales. Je demeure persuadé qu'il n'a jamais été un amant râblé et glorieux. Son fameux *Satanisme* est tout simplement puéril, et s'y arrêter un instant serait une duperie. Son « immoralité » ? Non moins légendaire. Je ne dis point du tout que la morale est chose relative, contingente et passagère; qu'elle varie avec les époques et les pays, et, par exemple, en deçà et au delà des Pyrénées, plus encore que la vérité. Je ne dis même pas que la morale soit entièrement négligeable en littérature. Mais elle est, tout au moins, secondaire. Et nous avons vu et lu tant de choses depuis!... (ce qui n'est pas une excuse, au reste). Et je rappellerai, en pas-

sant, qu'en 1823 la critique reprochait violemment à Lamartine (c'est lui qui l'avoue) « d'être plus obscène, à lui seul, qu'Horace, Catulle et l'Arioste réunis ». Cela doit nous servir de leçon. — Je ne ferai point grand état, non plus, des « excentricités » de Baudelaire. Elles sont autant de son siècle, de son entourage, de sa vie, que de lui-même. Elles ne dépassent pas les charges d'atelier — nous dirions aujourd'hui : les *fumisteries* — par quoi le plus obscur barbouilleur ou gribouilleur s'affirmait artiste. C'était simple façon « d'étonner les sots », comme il disait, — ou, comme on l'a dit ensuite, « d'épater le bourgeois ». Facéties de Lousteau ou de Cabrion. Elles ne prouvent pas nécessairement le dérangement du cerveau, et l'on en citerait plus d'une de jeunes gens qui sont devenus des personnages graves, rassis et empesés. Mais je crois fermement, ou plutôt il me paraît certain, que Baudelaire a, tout le premier, pâti de ces bizarreries, — qu'il les a peu à peu introduites dans sa pensée et dans son œuvre, — qu'il s'est monté l'imagination, — qu'il a cherché des sujets insolites, — qu'il les a traités de manière appropriée, — qu'il s'est accoutumé (et, d'ailleurs, de bonne foi) à des idées, des visions, des sensations exceptionnelles. Déjà poussé sans doute par sa nature, il s'est façonné une *volonté* de penser, de sentir et de s'exprimer autrement que les autres; il s'est « suggestionné », se faisant ainsi sa propre victime et dupe. On le sent qui s'efforce, se travaille, s'éperonne, pour trouver du nouveau et de l'étrange. Il n'a peut-être pas besoin de « se baratter la cervelle ». C'est assez facile, lorsque l'on a résolu d'en trouver à tout prix. Il n'y a

qu'à prendre le contre-pied, non seulement des opinions unanimement reçues, mais de la vérité évidente. Mais Baudelaire ne s'est pas borné là, car c'eût été trop facile et banal, précisément. Il a raffiné sur sa manière, en mêlant adroitement (ou il le croit) les genres les plus disparates et contradictoires. Par exemple : joindre la sensualité la plus perverse à la chasteté quasi ascétique, — l'impiété la plus furieuse (révolte, blasphème, malédictions, etc.) au mysticisme le plus détaché des réalités, le plus fondu et ravi en extase spirituelle. — Par exemple : faire de Satan la grande victime de la jalousie de Dieu, — vrai Dieu lui-même de lumière et d'amour, — véritable incarnation du bien, du beau, du juste, etc. — Faire de la femme, à la fois, le Vase d'élection et la Bête de l'Apocalypse. Et ainsi de suite. C'est facile et ce n'est même pas nouveau.

Un simulateur, alors? Point nécessairement. Pourquoi? Et comment le savoir? A quels signes certains reconnaître la sincérité de l'écrivain? Qu'est-ce que la sincérité en art ?... Et qu'importe que le poète sente et éprouve véritablement ce qu'il dit, s'il le dit comme s'il l'éprouvait vraiment, et de façon assez émue pour nous émouvoir?... Veut-on, par là, entendre que Baudelaire n'aime pas la nature et le naturel; qu'il est entièrement fermé *au réel,* ce pourquoi le comparer à Flaubert est absurde? Mais c'est chose connue. Il déclare n'aimer la nature qu'arrangée, et l'éternelle jeunesse de la nature, son insolente tranquillité, l'irritent. Pour le naturel, il avoue, avec une satisfaction visible et une puérile vanité, « ... qu'en matière d'art il ne hait pas l'outrance ».

sans grande liberté ni audace. Très souvent plat, ou terne, ou impropre, — comme la rime est indigente, l'expression molle et incertaine, ou s'embarrasse encore de l'obscurité de la pensée et du défaut d'invention. Il n'est pas facile — sauf à Hugo — de dire bien ce que l'on ne sait comment dire, ou qui n'a aucun sens. Le vocabulaire emprunte nombre de termes à la peinture, à la sculpture, à la musique, à la médecine, — trait encore plus sensible chez Gautier et commun à beaucoup d'écrivains de cette période et de ce groupe. Baudelaire, d'ailleurs, avoue « un goût permanent, depuis l'enfance, de toutes les « représentations plastiques ». Les violences de ce style, parfaitement concertées et réglées au reste, paraissent aussi timides aujourd'hui que la licence de la pensée. Je n'oserai certainement pas dire qu'il semble parfois, révérence parler, un peu *pompier*. Cependant, et quoiqu'ils en donnent de bien autres raisons, je crois que la *forme* est le principal moyen d'action sur les fidèles mêmes du poète. C'est la forme qui suffit à des lecteurs moins prévenus. C'est par elle — et je dis : elle seule — qu'il est assuré de vivre. Lorsqu'il jaillit vraiment de source, le vers a une force et un éclat, une ampleur et un coloris, une fermeté et un relief, une plénitude et une résonance admirables. *Musical*... Même moins gonflé et ambitieux de sens que le fait M. Gide, ou ramené à son honnête sens ordinaire et clair, le mot est des plus justes. Baudelaire sait choisir et assembler des mots pour le ravissement de l'oreille. La cadence en est si harmonieuse que nul organe un peu délicat n'y peut demeurer insensible, même, — et je ne dis point

cela, — même si on ne les comprend pas, à la manière des *Églogues* et des *Géorgiques*.

Ne voilà-t-il pas bien des raisons qui expliquent la faveur et l'influence dont Baudelaire continue de jouir? Il en est de moins pures sans doute et qui ne s'inspirent pas uniquement de l'art. Une misanthropie, plus ou moins factice, issue d'un cœur ravagé et de nerfs malades, tendue par l'imagination et exaspérée par la volonté, — une sensibilité fiévreuse et affolée qui enfante des visions imprécises, des formes fuyantes, des ombres vaporeuses, tout un décor de rêve et de féerie, — le goût, d'ailleurs très affecté mais alors nouveau, de l'exotisme, — l'individualisme à outrance, cette admiration et ce culte du *moi* (bien antérieur à M. Barrès) qu'on peut appeler le *narcissisme,* — exercent un puissant attrait sur la jeunesse, comme le style, tout en nuances, teintes et reflets, — comme ce ragoût de volupté et de mysticisme, d'imprécations et de prières, les blasphèmes du damné et les balbutiements du petit enfant à l'âme toute blanche, dont Verlaine, infiniment plus que Baudelaire, et de manière bien plus affectée encore, s'est fait un procédé et un système. Faut-il compter que Baudelaire n'a laissé qu'un seul livre, ce qui est un gage quasi certain de sympathie chez les confrères? Faut-il faire état de « la phosphorence de la pourriture »[1], de la « verdeur marbrée des décompositions »[2], du « pétrarquisme sur l'horrible »[3], qui sont

1. Expression de Baudelaire sur E. Poe.
2. Expression de Théophile Gautier sur Baudelaire.
3. Expression de Sainte-Beuve sur Baudelaire.

Et tout cela est « du procédé »?... Bien certainement. Genre factice, apprêté, alambiqué, quintessencié, tarabiscoté. Mais c'était son droit, en somme, et ne faut-il pas considérer, en premier lieu, le parti et l'effet qu'il a tiré de ce genre et de ce procédé?...

Poète, et le plus profond, le plus subtil, le plus humain, le plus artiste des poètes? Le rénovateur de la poésie? Le créateur d'une poésie nouvelle?... On l'affirme. Qu'est-ce à dire? Si l'on appelle *don* l'abondance, la richesse, le jaillissement continu du sentiment (Musset), ou de l'image (Lamartine), ou simplement du verbe (Hugo), — car je ne crois pas l'idée nécessaire au poète, comme je ne vois pas beaucoup de poètes qui aient eu des idées, et ceux qui en ont ne sont point les meilleurs, — non, Baudelaire n'a pas le don. Il a peu d'images, et son vocabulaire, souvent magnifique et rare, est souvent banal, laborieux et plat; rhétorique et fracas de sons. Il n'a guère plus de sentiment ni de passion. Il le savait et il a pris la précaution de dire : « La sensibilité du cœur n'est pas absolument favorable au travail poétique. » Il n'a pas du tout d'idées et surtout nulle idée générale. Il le savait également et il a dit : « La vraie poésie ne doit pas être une poésie d'idées; toute intention morale et didactique doit être écartée. » Il n'a que des sensations. N'est-ce donc rien? N'est-ce pas ample et fertile matière à poésie?... — Soit! mais de qualité inférieure... — Cela ramènerait à la hiérarchie des genres, débat depuis longtemps aboli, et avec raison. Il n'y a pas de grands et de petits sujets; il n'y a que de beaux et de méchants vers. On a remarqué que la sensation dominante chez lui

est celle de l'odorat (que Brunetière appelle le plus *animal* des cinq sens), et l'on ressasse la phrase célèbre : « ... Mon âme voltige sur les parfums comme l'âme des autres hommes voltige sur la musique. » Simple détail. Mais le véritable danger, c'est que la sensation, purement passive par essence, et assez limitée, se trouve condamnée à se faire de plus en plus aiguë, violente, étrange, exceptionnelle, extravagante, — et voilà bien ce qui est arrivé.

Baudelaire n'a donc pas d'imagination, et ses plus fervents admirateurs sont obligés d'en tomber d'accord. Il invente rarement un sujet, — qui fait toujours partie du même cycle, — et, lorsqu'il en tient un, il est assez embarrassé de le traiter. Je m'imagine qu'il trouvait, ou faisait aisément, les premiers vers et le dernier, qui sont très fermes, très sonores, très expressifs, vraiment très beaux enfin. Il *partait* là-dessus, sans trop savoir comment il parviendrait au but, et presque tout de suite il s'arrêtait. Alors il peinait et ahanait, ou bien délayait, ou bien tournait court, ou divaguait même. On a remarqué que la plupart de ses pièces sont brèves. Ce n'est point une preuve; c'est peut-être un indice. Je m'imagine encore que, s'il a fait beaucoup de sonnets, c'est que le sonnet ne compte que quatorze vers. Mainte pièce, *partie* pour un bon nombre de strophes, n'a pu fournir sa carrière et s'est finalement réduite en sonnet. Encore tous ces sonnets ne se soutiennent-ils pas jusqu'au bout. On compte les pièces qui ne trébuchent pas en route; on ne peut compter celles dont le corps est farci de bourre et de remplissage.

Il y en a également dans le style. Style classique,

simples métaphores, mais singulièrement alléchantes pour les esprits invertis et les imaginations vicieuses ?... Bien plus que Schérer, et J.-J. Weiss, et même Brunetière, Baudelaire a contre lui, hélas ! un trop grand nombre de Baudelairiens. Contre lui, le *snobisme* des rimailleurs, l'engouement des métèques, les gloussements et les pâmoisons des caillettes. Mais quelle injustice de l'en déclarer coupable ! Que de fortes raisons — et qui n'appartiennent qu'à lui, celles-ci — pour justifier le charme étrange, vivace et irrésistible de son œuvre !

Au moment d'écrire cette étude, j'ai interrogé, moi aussi, quelques « jeunes ». En voici deux, d'une égale et très haute culture classique, d'un goût formé par la critique et garanti contre le risque de garder la marque d'un maître ou de céder à un entraînement irréfléchi. J'ajoute — pour *dater* ces pages — que, tous deux officiers et blessés cruellement, la guerre les ramène à Baudelaire, comme l'Université les a conduits à l'Aisne et à la Somme. L'un est d'éducation libérale, l'autre toute catholique, et ils ne se sont jamais vus. Celui-ci m'écrit : « ... Certes, j'aime Bau-« delaire... Parce que c'est un merveilleux écouteur « de sensations (le rythme de l'âme emportée par la « musique, l'alanguissement amoureux, l'attendrisse-« ment du soir, l'effritement de la vie, etc.); — parce « qu'il n'a pas traduit, mais fixé, ces sensations « obscures. Il ne les a pas soufflées avec de grands « sentiments (même sincères), ni guindées sur de « hautes pensées... » Et le premier : « ... Baudelaire « me séduit et m'enchante par la qualité éminemment « artiste de son âme, par sa sensibilité exaspérée et

« disciplinée à la fois, par son inquiétude de la sen-
« sation rare... Il est le visionnaire subtil des *Corres-*
« *pondances,* le poète de la Beauté triste... Rien de
« moins naturel, de moins naïf, de moins spontané,
« que cette poésie; mais, de cet artifice, naissent des
« plaisirs d'art nouveau et délicieux... Il a renouvelé
« la sensation. » — Et donnerai-je ce détail encore? Au moment de l'effroyable tourmente où nous vacillons, — ceux d'entre nous qui comprennent, du moins, et qui sentent, — les trois exemplaires des *Fleurs du Mal* d'un petit cabinet de lecture du quartier des Écoles sont toujours « en main », et retenus plusieurs semaines à l'avance.

Jules Lemaître a dit que Baudelaire a fait des vers « qu'on n'avait pas faits avant lui ». C'est très bien dit, mais ce n'est pas assez dire. Au milieu de tous les défauts signalés, il reste que cette œuvre, si courte et si inégale, si tourmentée et si artificielle, possède une neuve et originale beauté. On l'éprouve plus aisément qu'on ne l'exprime. C'est — elle aussi — une sensation, qui tient du rêve, du parfum, de la musique; des horizons brumeux, des espaces vides, des sons étouffés; du trouble de l'âme et de l'indécision de certains états physiologiques. C'est on ne sait quoi de vague et de lointain, et pourtant de très précis et de très proche; et c'est quelque chose qui émeut et oppresse, et soudain caresse et enivre. Et puis, ce peut être tout le contraire pour un autre lecteur... Et je me demande si, en dernière analyse, on n'aboutit pas à la banale, grandiloquente et nébuleuse formule de Victor Hugo (qui n'avait pas dû lire, lui non plus, les *Fleurs du Mal,* ou, s'il les a lues, ne les

a pas plus comprises et goûtées que Leconte de Lisle). — « *Vous créez un frisson nouveau*[1]... » Ça ne signifie pas grand'chose, mais ça se sent et comprend très bien. Il se peut qu'on ne trouve rien de mieux, et de combien d'œuvres peut-on le dire?...

Pour moi, je me tiendrai satisfait si le lecteur m'accorde de conclure justement, comme le vieux scoliaste : *Sic de poetâ scripsimus, neque amici, neque inimici.*

CAMILLE VERGNIOL.

Avril 1917.

1. Lettre écrite de Hauteville-House, le 6 octobre 1859.

LES FLEURS DU MAL

AU POÈTE IMPECCABLE

AU PARFAIT MAGICIEN ÈS LETTRES FRANÇAISES

A MON TRÈS CHER ET TRÈS VÉNÉRÉ

MAITRE ET AMI

THÉOPHILE GAUTIER

AVEC LES SENTIMENTS

DE LA PLUS PROFONDE HUMILITÉ

JE DÉDIE

CES FLEURS MALADIVES

C. B.

Au Lecteur

La sottise, l'erreur, le péché, la lésine,
Occupent nos esprits et travaillent nos corps,
Et nous alimentons nos aimables remords,
Comme les mendiants nourrissent leur vermine.

Nos péchés sont têtus, nos repentirs sont lâches;
Nous nous faisons payer grassement nos aveux,
Et nous rentrons gaîment dans le chemin bourbeux,
Croyant par de vils pleurs laver toutes nos taches.

Sur l'oreiller du mal c'est Satan Trismégiste
Qui berce longuement notre esprit enchanté,
Et le riche métal de notre volonté
Est tout vaporisé par ce savant chimiste.

C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent!
Aux objets répugnants nous trouvons des appas;
Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas,
Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent.

Ainsi qu'un débauché pauvre qui baise et mange
Le sein martyrisé d'une antique catin,
Nous volons au passage un plaisir clandestin
Que nous pressons bien fort comme une vieille orange.

Serré, fourmillant, comme un million d'helminthes,
Dans nos cerveaux ribote un peuple de Démons,
Et, quand nous respirons, la Mort dans nos poumons
Descend, fleuve invisible, avec de sourdes plaintes.

Si le viol, le poison, le poignard, l'incendie,
N'ont pas encor brodé de leurs plaisants dessins
Le canevas banal de nos piteux destins,
C'est que notre âme, hélas! n'est pas assez hardie.

Mais parmi les chacals, les panthères, les lices,
Les singes, les scorpions, les vautours, les serpents,
Les monstres glapissants, hurlants, grognants, rampants
Dans la ménagerie infâme de nos vices,

Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde!
Quoiqu'il ne pousse ni grands gestes ni grands cris,
Il ferait volontiers de la terre un débris,
Et dans un bâillement avalerait le monde;

C'est l'Ennui! — L'œil chargé d'un pleur involontaire,
Il rêve d'échafauds en fumant son houka.
Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat,
Hypocrite lecteur! mon semblable, mon frère!

Spleen et Idéal

I

Bénédiction

Lorsque, par un décret des puissances suprêmes,
Le Poète apparaît en ce monde ennuyé,
Sa mère épouvantée et pleine de blasphèmes
Crispe ses poings vers Dieu, qui la prend en pitié :

« Ah ! que n'ai-je mis bas tout un nœud de vipères,
Plutôt que de nourrir cette dérision !
Maudite soit la nuit aux plaisirs éphémères
Où mon ventre a conçu mon expiation !

« Puisque tu m'as choisie entre toutes les femmes
Pour être le dégoût de mon triste mari,
Et que je ne puis pas rejeter dans les flammes,
Comme un billet d'amour, ce monstre rabougri,

« Je ferai rejaillir ta haine qui m'accable
Sur l'instrument maudit de tes méchancetés,
Et je tordrai si bien cet arbre misérable,
Qu'il ne pourra pousser ses boutons empestés! »

Elle ravale ainsi l'écume de sa haine,
Et, ne comprenant pas les desseins éternels,
Elle-même prépare au fond de la Géhenne
Les bûchers consacrés aux crimes maternels.

Pourtant, sous la tutelle invisible d'un Ange,
L'Enfant déshérité s'enivre de soleil,
Et dans tout ce qu'il boit et dans tout ce qu'il mange
Retrouve l'ambroisie et le nectar vermeil.

Il joue avec le vent, cause avec le nuage
Et s'enivre en chantant du chemin de la croix;
Et l'Esprit qui le suit dans son pèlerinage
Pleure de le voir gai comme un oiseau des bois.

Tous ceux qu'il veut aimer l'observent avec crainte,
Ou bien, s'enhardissant de sa tranquillité,
Cherchent à qui saura lui tirer une plainte,
Et font sur lui l'essai de leur férocité.

Dans le pain et le vin destinés à sa bouche
Ils mêlent de la cendre avec d'impurs crachats;
Avec hypocrisie ils jettent ce qu'il touche,
Et s'accusent d'avoir mis leurs pieds dans ses pas.

Sa femme va criant sur les places publiques :
« Puisqu'il me trouve assez belle pour m'adorer,
Je ferai le métier des idoles antiques,
Et comme elles je veux me faire redorer ;

« Et je me soûlerai de nard, d'encens, de myrrhe,
De génuflexions, de viandes et de vins,
Pour savoir si je puis dans un cœur qui m'admire
Usurper en riant les hommages divins !

« Et, quand je m'ennuîrai de ces farces impies,
Je poserai sur lui ma frêle et forte main ;
Et mes ongles, pareils aux ongles des Harpies,
Sauront jusqu'à son cœur se frayer un chemin.

« Comme un tout jeune oiseau qui tremble et qui palpite,
J'arracherai ce cœur tout rouge de son sein,
Et, pour rassasier ma bête favorite,
Je le lui jetterai par terre avec dédain ! »

Vers le Ciel, où son œil voit un trône splendide,
Le Poète serein lève ses bras pieux,
Et les vastes éclairs de son esprit lucide
Lui dérobent l'aspect des peuples furieux :

« Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
Comme un divin remède à nos impuretés
Et comme la meilleure et la plus pure essence
Qui prépare les forts aux saintes voluptés !

« Je sais que vous gardez une place au Poète
Dans les rangs bienheureux des saintes Légions,
Et que vous l'invitez à l'éternelle fête
Des Trônes, des Vertus, des Dominations.

« Je sais que la douleur est la noblesse unique
Où ne mordront jamais la terre et les enfers,
Et qu'il faut pour tresser ma couronne mystique
Imposer tous les temps et tous les univers.

« Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre,
Les métaux inconnus, les perles de la mer,
Par votre main montés, ne pourraient pas suffire
A ce beau diadème éblouissant et clair;

« Car il ne sera fait que de pure lumière,
Puisée au foyer saint des rayons primitifs,
Et dont les yeux mortels, dans leur splendeur entière,
Ne sont que des miroirs obscurcis et plaintifs! »

II

L'Albatros

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule!
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid!
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait!

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

III

Élévation

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
Par delà le soleil, par delà les éthers,
Par delà les confins des sphères étoilées,

Mon esprit, tu te meus avec agilité,
Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,
Tu sillonnes gaîment l'immensité profonde
Avec une indicible et mâle volupté.

Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides,
Va te purifier dans l'air supérieur,
Et bois, comme une pure et divine liqueur,
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Derrière les ennuis et les vastes chagrins
Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,
Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse
S'élancer vers les champs lumineux et sereins;

Celui dont les pensers, comme des alouettes,
Vers les cieux le matin prennent un libre essor,
Qui plane sur la vie, et comprend sans effort
Le langage des fleurs et des choses muettes!

IV

Correspondances

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies;
Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

V

J'AIME le souvenir de ces époques nues
Dont Phœbus se plaisait à dorer les statues.
Alors l'homme et la femme en leur agilité
Jouissaient sans mensonge et sans anxiété,
Et, le ciel amoureux leur caressant l'échine,
Exerçaient la santé de leur noble machine.
Cybèle alors, fertile en produits généreux,
Ne trouvait point ses fils un poids trop onéreux,
Mais, louve au cœur gonflé de tendresses communes,
Abreuvait l'univers à ses tetines brunes.
L'homme, élégant, robuste et fort, avait le droit
D'être fier des beautés qui le nommaient leur roi,
Fruits purs de tout outrage et vierges de gerçures,
Dont la chair lisse et ferme appelait les morsures!

Le Poète aujourd'hui, quand il veut concevoir
Ces natives grandeurs, aux lieux où se font voir
La nudité de l'homme et celle de la femme,
Sent un froid ténébreux envelopper son âme

Devant ce noir tableau plein d'épouvantement.
O monstruosités pleurant leur vêtement!
O ridicules troncs! torses dignes des masques!
O pauvres corps tordus, maigres, ventrus ou flasques,
Que le Dieu de l'Utile, implacable et serein,
Enfants, emmaillota dans ses langes d'airain!
Et vous, femmes, hélas! pâles comme des cierges,
Que ronge et que nourrit la débauche, et vous, vierges,
Du vice maternel traînant l'hérédité
Et toutes les hideurs de la fécondité!

Nous avons, il est vrai, nations corrompues,
Aux peuples anciens des beautés inconnues :
Des visages rongés par les chancres du cœur,
Et comme qui dirait des beautés de langueur;
Mais ces inventions de nos muses tardives
N'empêcheront jamais les races maladives
De rendre à la jeunesse un hommage profond,
A la sainte jeunesse, à l'air simple, au doux front,
A l'œil limpide et clair ainsi qu'une eau courante,
Et qui va répandant sur tout, insouciante
Comme l'azur du ciel, les oiseaux et les fleurs,
Ses parfums, ses chansons et ses douces chaleurs!

VI

Les Phares

RUBENS, fleuve d'oubli, jardin de la paresse,
Oreiller de chair fraîche où l'on ne peut aimer,
Mais où la vie afflue et s'agite sans cesse,
Comme l'air dans le ciel et la mer dans la mer;

Léonard de Vinci, miroir profond et sombre,
Où des anges charmants, avec un doux souris
Tout chargé de mystère, apparaissent à l'ombre
Des glaciers et des pins qui ferment leur pays;

Rembrandt, triste hôpital tout rempli de murmures
Et d'un grand crucifix décoré seulement,
Où la prière en pleurs s'exhale des ordures,
Et d'un rayon d'hiver traversé brusquement;

Michel-Ange, lieu vague où l'on voit des Hercules
Se mêler à des Christs, et se lever tout droits
Des fantômes puissants qui dans les crépuscules
Déchirent leur suaire en étirant leurs doigts;

Colères de boxeur, impudences de faune,
Toi qui sus ramasser la beauté des goujats,
Grand cœur gonflé d'orgueil, homme débile et jaune,
Puget, mélancolique empereur des forçats;

Watteau, ce carnaval où bien des cœurs illustres,
Comme des papillons, errent en flamboyant,
Décors frais et légers éclairés par des lustres
Qui versent la folie à ce bal tournoyant;

Goya, cauchemar plein de choses inconnues,
De fœtus qu'on fait cuire au milieu des sabbats,
De vieilles au miroir, et d'enfants toutes nues
Pour tenter les démons ajustant bien leurs bas;

Delacroix, lac de sang hanté des mauvais anges,
Ombragé par un bois de sapins toujours vert,
Où, sous un ciel chagrin, des fanfares étranges
Passent, comme un soupir étouffé de Weber;

Ces malédictions, ces blasphèmes, ces plaintes,
Ces extases, ces cris, ces pleurs, ces *Te Deum*,
Sont un écho redit par mille labyrinthes;
C'est pour les cœurs mortels un divin opium!

C'est un cri répété par mille sentinelles,
Un ordre renvoyé par mille porte-voix;
C'est un phare allumé sur mille citadelles,
Un appel de chasseurs perdus dans les grands bois!

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage
Que nous puissions donner de notre dignité
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge
Et vient mourir au bord de votre éternité!

VII

La Muse malade

Ma pauvre Muse, hélas! qu'as-tu donc ce matin?
Tes yeux creux sont peuplés de visions nocturnes,
Et je vois tour à tour s'étaler sur ton teint
La folie et l'horreur, froides et taciturnes.

Le succube verdâtre et le rose lutin
T'ont-ils versé la peur et l'amour de leurs urnes?
Le cauchemar, d'un poing despotique et mutin,
T'a-t-il noyée au fond d'un fabuleux Minturnes?

Je voudrais qu'exhalant l'odeur de la santé
Ton sein de pensers forts fût toujours fréquenté,
Et que ton sang chrétien coulât à flots rythmiques

Comme les sons nombreux des syllabes antiques,
Où règnent tour à tour le père des chansons,
Phœbus, et le grand Pan, le seigneur des moissons.

VIII

La Muse vénale

O Muse de mon cœur, amante des palais,
Auras-tu, quand Janvier lâchera ses Borées,
Durant les noirs ennuis des neigeuses soirées,
Un tison pour chauffer tes deux pieds violets?

Ranimeras-tu donc tes épaules marbrées
Aux nocturnes rayons qui percent les volets?
Sentant ta bourse à sec autant que ton palais,
Récolteras-tu l'or des voûtes azurées?

Il te faut, pour gagner ton pain de chaque soir,
Comme un enfant de chœur, jouer de l'encensoir,
Chanter des *Te Deum* auxquels tu ne crois guère,

Ou, saltimbanque à jeun, étaler tes appas
Et ton rire trempé de pleurs qu'on ne voit pas,
Pour faire épanouir la rate du vulgaire.

IX

Le mauvais Moine

Les cloîtres anciens sur les grandes murailles
Étalaient en tableaux la sainte Vérité,
Dont l'effet, réchauffant les pieuses entrailles,
Tempérait la froideur de leur austérité.

En ces temps où du Christ florissaient les semailles,
Plus d'un illustre moine, aujourd'hui peu cité,
Prenant pour atelier le champ des funérailles,
Glorifiait la Mort avec simplicité.

Mon âme est un tombeau que, mauvais cénobite,
Depuis l'éternité je parcours et j'habite;
Rien n'embellit les murs de ce cloître odieux.

O moine fainéant! quand saurai-je donc faire
Du spectacle vivant de ma triste misère
Le travail de mes mains et l'amour de mes yeux?

X

L'Ennemi

Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,
Traversé çà et là par de brillants soleils;
Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage,
Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils.

Voilà que j'ai touché l'automne des idées,
Et qu'il faut employer la pelle et les râteaux
Pour rassembler à neuf les terres inondées,
Où l'eau creuse des trous grands comme des tombeaux.

Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve
Trouveront dans ce sol lavé comme une grève
Le mystique aliment qui ferait leur vigueur?

O douleur! ô douleur! Le Temps mange la vie,
Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le cœur
Du sang que nous perdons croît et se fortifie!

XI

Le Guignon

Pour soulever un poids si lourd,
Sisyphe, il faudrait ton courage!
Bien qu'on ait du cœur à l'ouvrage,
L'Art est long et le Temps est court.

Loin des sépultures célèbres,
Vers un cimetière isolé,
Mon cœur, comme un tambour voilé,
Va battant des marches funèbres.

Maint joyau dort enseveli
Dans les ténèbres et l'oubli,
Bien loin des pioches et des sondes;

Mainte fleur épanche à regret
Son parfum doux comme un secret
Dans les solitudes profondes.

XII

La Vie antérieure

J'ai longtemps habité sous de vastes portiques
Que les soleils marins teignaient de mille feux,
Et que leurs grands piliers, droits et majestueux,
Rendaient pareils, le soir, aux grottes basaltiques.

Les houles, en roulant les images des cieux,
Mêlaient d'une façon solennelle et mystique
Les tout-puissants accords de leur riche musique
Aux couleurs du couchant reflété par mes yeux.

C'est là que j'ai vécu dans les voluptés calmes,
Au milieu de l'azur, des vagues, des splendeurs
Et des esclaves nus, tout imprégnés d'odeurs,

Qui me rafraîchissaient le front avec des palmes,
Et dont l'unique soin était d'approfondir
Le secret douloureux qui me faisait languir.

XIII

Bohémiens en voyage

La tribu prophétique aux prunelles ardentes
Hier s'est mise en route, emportant ses petits
Sur son dos, ou livrant à leurs fiers appétits
Le trésor toujours prêt des mamelles pendantes.

Les hommes vont à pied sous leurs armes luisantes
Le long des chariots où les leurs sont blottis,
Promenant sur le ciel des yeux appesantis
Par le morne regret des chimères absentes.

Du fond de son réduit sablonneux, le grillon,
Les regardant passer, redouble sa chanson;
Cybèle, qui les aime, augmente ses verdures,

Fait couler le rocher et fleurir le désert
Devant ces voyageurs, pour lesquels est ouvert
L'empire familier des ténèbres futures.

XIV

L'Homme et la Mer

Homme libre, toujours tu chériras la mer!
La mer est ton miroir; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame,
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image;
Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton cœur
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :
Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes,
O mer, nul ne connaît tes richesses intimes,
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets!

Et cependant voilà des siècles innombrables
Que vous vous combattez sans pitié ni remord,
Tellement vous aimez le carnage et la mort,
O lutteurs éternels, ô frères implacables!

XV

Don Juan aux Enfers

Quand don Juan descendit vers l'onde souterraine
Et lorsqu'il eut donné son obole à Charon,
Un sombre mendiant, l'œil fier comme Antisthène,
D'un bras vengeur et fort saisit chaque aviron.

Montrant leurs seins pendants et leurs robes ouvertes,
Des femmes se tordaient sous le noir firmament,
Et, comme un grand troupeau de victimes offertes,
Derrière lui traînaient un long mugissement.

Sganarelle en riant lui réclamait ses gages,
Tandis que don Luis avec un doigt tremblant
Montrait à tous les morts errant sur les rivages
Le fils audacieux qui railla son front blanc.

Frissonnant sous son deuil, la chaste et maigre Elvire,
Près de l'époux perfide et qui fut son amant,
Semblait lui réclamer un suprême sourire
Où brillât la douceur de son premier serment.

Tout droit dans son armure, un grand homme de pierre
Se tenait à la barre et coupait le flot noir;
Mais le calme héros, courbé sur sa rapière,
Regardait le sillage et ne daignait rien voir.

XVI

Châtiment de l'Orgueil

En ces temps merveilleux où la Théologie
Fleurit avec le plus de sève et d'énergie,
On raconte qu'un jour un docteur des plus grands,
Après avoir forcé les cœurs indifférents,
Les avoir remués dans leurs profondeurs noires;
Après avoir franchi vers les célestes gloires
Des chemins singuliers à lui-même inconnus,
Où les purs Esprits seuls peut-être étaient venus,
Comme un homme monté trop haut, pris de panique,
S'écria, transporté d'un orgueil satanique :
« Jésus, petit Jésus! je t'ai poussé bien haut!
Mais, si j'avais voulu t'attaquer au défaut
De l'armure, ta honte égalerait ta gloire,
Et tu ne serais plus qu'un fœtus dérisoire! »

Immédiatement sa raison s'en alla.
L'éclat de ce soleil d'un crêpe se voila;

Tout le chaos roula dans cette intelligence,
Temple autrefois vivant, plein d'ordre et d'opulence,
Sous les plafonds duquel tant de pompe avait lui.
Le silence et la nuit s'installèrent en lui,
Comme dans un caveau dont la clef est perdue.

Dès lors il fut semblable aux bêtes de la rue,
Et, quand il s'en allait sans rien voir, à travers
Les champs, sans distinguer les étés des hivers,
Sale, inutile et laid comme une chose usée,
Il faisait des enfants la joie et la risée.

XVII

La Beauté

Je suis belle, ô mortels! comme un rêve de pierre,
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,
Est fait pour inspirer au poète un amour
Éternel et muet ainsi que la matière.

Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris;
J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes;
Je hais le mouvement qui déplace les lignes;
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

Les poètes, devant mes grandes attitudes,
Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments,
Consumeront leurs jours en d'austères études;

Car j'ai, pour fasciner ces dociles amants,
De purs miroirs qui font toutes choses plus belles :
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles!

XVIII

L'Idéal

Ce ne seront jamais ces beautés de vignettes,
Produits avariés, nés d'un siècle vaurien,
Ces pieds à brodequins, ces doigts à castagnettes,
Qui sauront satisfaire un cœur comme le mien.

Je laisse à Gavarni, poète des chloroses,
Son troupeau gazouillant de beautés d'hôpital,
Car je ne puis trouver parmi ces pâles roses
Une fleur qui ressemble à mon rouge idéal.

Ce qu'il faut à ce cœur profond comme un abîme,
C'est vous, Lady Macbeth, âme puissante au crime,
Rêve d'Eschyle éclos au climat des autans;

Ou bien toi, grande Nuit, fille de Michel-Ange,
Qui tords paisiblement dans une pose étrange
Tes appas façonnés aux bouches des Titans!

XIX

La Géante

Du temps que la Nature en sa verve puissante
Concevait chaque jour des enfants monstrueux,
J'eusse aimé vivre auprès d'une jeune géante,
Comme aux pieds d'une reine un chat voluptueux.

J'eusse aimé voir son corps fleurir avec son âme
Et grandir librement dans ses terribles jeux;
Deviner si son cœur couve une sombre flamme
Aux humides brouillards qui nagent dans ses yeux;

Parcourir à loisir ses magnifiques formes;
Ramper sur le versant de ses genoux énormes,
Et parfois en été, quand les soleils malsains,

Lasse, la font s'étendre à travers la campagne,
Dormir nonchalamment à l'ombre de ses seins,
Comme un hameau paisible au pied d'une montagne.

XX

Le Masque

STATUE ALLÉGORIQUE

DANS LE GOUT DE LA RENAISSANCE

A ERNEST CHRISTOPHE

STATUAIRE

Contemplons ce trésor de grâces florentines;
Dans l'ondulation de ce corps musculeux
L'Élégance et la Force abondent, sœurs divines.
Cette femme, morceau vraiment miraculeux,
Divinement robuste, adorablement mince,
Est faite pour trôner sur des lits somptueux
Et charmer les loisirs d'un pontife ou d'un prince.

— Aussi, vois ce souris fin et voluptueux
Où la fatuité promène son extase;
Ce long regard sournois, langoureux et moqueur;
Ce visage mignard, tout encadré de gaze,
Dont chaque trait nous dit avec un air vainqueur:

« La Volupté m'appelle et l'Amour me couronne! »
A cet être doué de tant de majesté
Vois quel charme excitant la gentillesse donne!
Approchons, et tournons autour de sa beauté.

O blasphème de l'art! ô surprise fatale!
La femme au corps divin, promettant le bonheur,
Par le haut se termine en monstre bicéphale!

Mais non! Ce n'est qu'un masque, un décor suborneur,
Ce visage éclairé d'une exquise grimace;
Et, regarde, voici, crispée atrocement,
La véritable tête, et la sincère face
Renversée à l'abri de la face qui ment.
— Pauvre grande beauté! le magnifique fleuve
De tes pleurs aboutit dans mon cœur soucieux;
Ton mensonge m'enivre, et mon âme s'abreuve
Aux flots que la Douleur fait jaillir de tes yeux!

— Mais pourquoi pleure-t-elle? Elle, beauté parfaite
Qui mettrait à ses pieds le genre humain vaincu,
Quel mal mystérieux ronge son flanc d'athlète?

— Elle pleure, insensé, parce qu'elle a vécu!
Et parce qu'elle vit! Mais ce qu'elle déplore
Surtout, ce qui la fait frémir jusqu'aux genoux,
C'est que demain, hélas! il faudra vivre encore!
Demain, après-demain et toujours! — comme nous!

XXI

Hymne à la Beauté

Viens-tu du ciel profond, ou sors-tu de l'abîme,
O Beauté? Ton regard, infernal et divin,
Verse confusément le bienfait et le crime,
Et l'on peut pour cela te comparer au vin.

Tu contiens dans ton œil le couchant et l'aurore;
Tu répands des parfums comme un soir orageux;
Tes baisers sont un philtre et ta bouche une amphore
Qui font le héros lâche et l'enfant courageux.

Sors-tu du gouffre noir, ou descends-tu des astres?
Le Démon charmé suit tes jupons comme un chien;
Tu sèmes au hasard la joie et les désastres,
Et tu gouvernes tout et ne réponds de rien.

Tu marches sur des morts, Beauté, dont tu te moques.
De tes bijoux l'Horreur n'est pas le moins charmant,
Et le Meurtre, parmi tes plus chères breloques,
Sur ton ventre orgueilleux danse amoureusement.

L'éphémère ébloui vole vers toi, chandelle,
Crépite, flambe, et dit : « Bénissons ce flambeau ! »
L'amoureux pantelant incliné sur sa belle
A l'air d'un moribond caressant son tombeau.

Que tu viennes du ciel ou de l'enfer, qu'importe,
O Beauté ! monstre énorme, effrayant, ingénu !
Si ton œil, ton souris, ton pied, m'ouvrent la porte
D'un Infini que j'aime et n'ai jamais connu ?

De Satan ou de Dieu, qu'importe ? Ange ou Sirène,
Qu'importe, si tu rends, — fée aux yeux de velours,
Rythme, parfum, lueur, ô mon unique reine ! —
L'univers moins hideux et les instants moins lourds ?

XXII

Parfum exotique

Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud d'automne,
Je respire l'odeur de ton sein chaleureux,
Je vois se dérouler des rivages heureux
Qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone;

Une île paresseuse où la nature donne
Des arbres singuliers et des fruits savoureux;
Des hommes dont le corps est mince et vigoureux,
Et des femmes dont l'œil par sa franchise étonne.

Guidé par ton odeur vers de charmants climats,
Je vois un port rempli de voiles et de mâts
Encor tout fatigués par la vague marine,

Pendant que le parfum des verts tamariniers,
Qui circule dans l'air et m'enfle la narine,
Se mêle dans mon âme au chant des mariniers.

XXIII

La Chevelure

O toison, moutonnant jusque sur l'encolure!
O boucles! O parfum chargé de nonchaloir!
Extase! Pour peupler ce soir l'alcôve obscure
Des souvenirs dormant dans cette chevelure,
Je la veux agiter dans l'air comme un mouchoir!

La langoureuse Asie et la brûlante Afrique,
Tout un monde lointain, absent, presque défunt,
Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique!
Comme d'autres esprits voguent sur la musique,
Le mien, ô mon amour! nage sur ton parfum.

J'irai là-bas où l'arbre et l'homme, pleins de sève,
Se pâment longuement sous l'ardeur des climats;
Fortes tresses, soyez la houle qui m'enlève!
Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve
De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts :

Un port retentissant où mon âme peut boire
A grands flots le parfum, le son et la couleur,
Où les vaisseaux, glissant dans l'or et dans la moire,
Ouvrent leurs vastes bras pour embrasser la gloire
D'un ciel pur où frémit l'éternelle chaleur.

Je plongerai ma tête amoureuse d'ivresse
Dans ce noir océan où l'autre est enfermé;
Là mon esprit subtil que le roulis caresse
Saura vous retrouver, ô féconde paresse,
Infinis bercements du loisir embaumé!

Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues,
Vous me rendez l'azur du ciel immense et rond;
Sur les bords duvetés de vos mèches tordues
Je m'enivre ardemment des senteurs confondues
De l'huile de coco, du musc et du goudron.

Longtemps! toujours! ma main dans ta crinière lourde
Sèmera le rubis, la perle et le saphir,
Afin qu'à mon désir tu ne sois jamais sourde!
N'es-tu pas l'oasis où je rêve, et la gourde
Où je hume à longs traits le vin du souvenir?

XXIV

Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne,
O vase de tristesse, ô grande taciturne,
Et t'aime d'autant plus, belle, que tu me fuis,
Et que tu me parais, ornement de mes nuits,
Plus ironiquement accumuler les lieues
Qui séparent mes bras des immensités bleues.

Je m'avance à l'attaque, et je grimpe aux assauts,
Comme après un cadavre un chœur de vermisseaux,
Et je chéris, ô bête implacable et cruelle,
Jusqu'à cette froideur par où tu m'es plus belle!

XXV

Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle,
Femme impure! L'ennui rend ton âme cruelle.
Pour exercer tes dents à ce jeu singulier,
Il te faut chaque jour un cœur au râtelier.
Tes yeux, illuminés ainsi que des boutiques
Ou des ifs flamboyant dans les fêtes publiques,
Usent insolemment d'un pouvoir emprunté,
Sans connaître jamais la loi de leur beauté.
Machine aveugle et sourde, en cruautés féconde!
Salutaire instrument, buveur du sang du monde,
Comment n'as-tu pas honte, et comment n'as-tu pas
Devant tous les miroirs vu pâlir tes appas?
La grandeur de ce mal où tu te crois savante
Ne t'a donc jamais fait reculer d'épouvante,
Quand la nature, grande en ses desseins cachés,
De toi se sert, ô femme, ô reine des péchés,
— De toi, vil animal, — pour pétrir un génie?

O fangeuse grandeur! sublime ignominie!

XXVI

Sed non satiata

BIZARRE déité, brune comme les nuits,
Au parfum mélangé de musc et de havane,
OEuvre de quelque obi, le Faust de la savane,
Sorcière au flanc d'ébène, enfant des noirs minuits,

Je préfère au constance, à l'opium, au nuits,
L'élixir de ta bouche où l'amour se pavane;
Quand vers toi mes désirs partent en caravane,
Tes yeux sont la citerne où boivent mes ennuis.

Par ces deux grands yeux noirs, soupiraux de ton âme,
O démon sans pitié! verse-moi moins de flamme;
Je ne suis pas le Styx pour t'embrasser neuf fois,

Hélas! et je ne puis, Mégère libertine,
Pour briser ton courage et te mettre aux abois,
Dans l'enfer de ton lit devenir Proserpine!

XXVII

Avec ses vêtements ondoyants et nacrés,
Même quand elle marche on croirait qu'elle danse,
Comme ces longs serpents que les jongleurs sacrés
Au bout de leurs bâtons agitent en cadence.

Comme le sable morne et l'azur des déserts,
Insensibles tous deux à l'humaine souffrance,
Comme les longs réseaux de la houle des mers,
Elle se développe avec indifférence.

Ses yeux polis sont faits de minéraux charmants,
Et dans cette nature étrange et symbolique
Où l'ange inviolé se mêle au sphinx antique,

Où tout n'est qu'or, acier, lumière et diamants,
Resplendit à jamais, comme un astre inutile,
La froide majesté de la femme stérile.

XXVIII

Le Serpent qui danse

Que j'aime voir, chère indolente,
De ton corps si beau,
Comme une étoile vacillante,
Miroiter la peau!

Sur ta chevelure profonde
Aux âcres parfums,
Mer odorante et vagabonde
Aux flots bleus et bruns,

Comme un navire qui s'éveille
Au vent du matin,
Mon âme rêveuse appareille
Pour un ciel lointain.

Tes yeux, où rien ne se révèle
De doux ni d'amer,
Sont deux bijoux froids où se mêle
L'or avec le fer.

A te voir marcher en cadence,
Belle d'abandon,
On dirait un serpent qui danse
Au bout d'un bâton.

Sous le fardeau de ta paresse
Ta tête d'enfant
Se balance avec la mollesse
D'un jeune éléphant,

Et ton corps se penche et s'allonge
Comme un fin vaisseau
Qui roule bord sur bord et plonge
Ses vergues dans l'eau.

Comme un flot grossi par la fonte
Des glaciers grondants,
Quand l'eau de ta bouche remonte
Au bord de tes dents,

Je crois boire un vin de Bohême,
Amer et vainqueur,
Un ciel liquide qui parsème
D'étoiles mon cœur!

XXIX

Une Charogne

Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,
Ce beau matin d'été si doux :
Au détour d'un sentier une charogne infâme
Sur un lit semé de cailloux,

Les jambes en l'air, comme une femme lubrique,
Brûlante et suant les poisons,
Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique
Son ventre plein d'exhalaisons.

Le soleil rayonnait sur cette pourriture,
Comme afin de la cuire à point
Et de rendre au centuple à la grande Nature
Tout ce qu'ensemble elle avait joint;

Et le ciel regardait la carcasse superbe
Comme une fleur s'épanouir.
La puanteur était si forte, que sur l'herbe
Vous crûtes vous évanouir.

Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride,
D'où sortaient de noirs bataillons
De larves qui coulaient comme un épais liquide
Le long de ces vivants haillons.

Tout cela descendait, montait, comme une vague,
Ou s'élançait en pétillant;
On eût dit que le corps, enflé d'un souffle vague,
Vivait en se multipliant.

Et ce monde rendait une étrange musique,
Comme l'eau courante et le vent,
Ou le grain qu'un vanneur d'un mouvement rythmique
Agite et tourne dans son van.

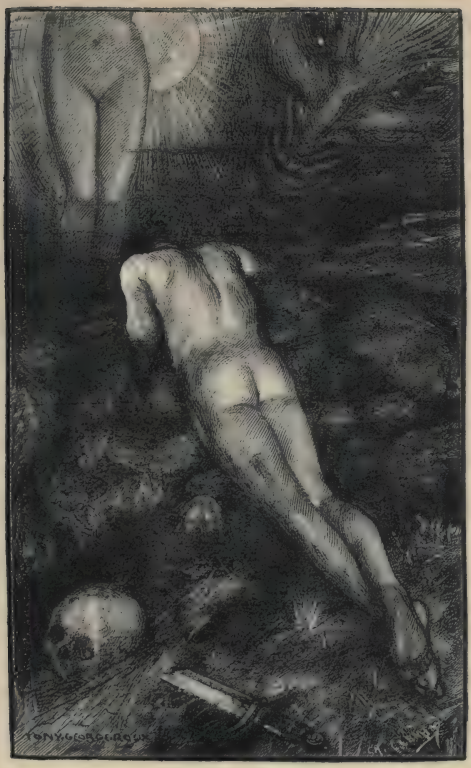
Les formes s'effaçaient et n'étaient plus qu'un rêve,
Une ébauche lente à venir
Sur la toile oubliée, et que l'artiste achève
Seulement par le souvenir.

Derrière les rochers une chienne inquiète
Nous regardait d'un œil fâché,
Épiant le moment de reprendre au squelette
Le morceau qu'elle avait lâché.

— Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,
A cette horrible infection,
Étoile de mes yeux, soleil de ma nature,
Vous, mon ange et ma passion!

Oui! telle vous serez, ô la reine des grâces,
Après les derniers sacrements,
Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses,
Moisir parmi les ossements.

Alors, ô ma beauté! dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés!



De profundis clamavi.

XXX

De profundis clamavi

J'IMPLORE ta pitié, Toi, l'unique que j'aime,
Du fond du gouffre obscur où mon cœur est tombé.
C'est un univers morne à l'horizon plombé,
Où nagent dans la nuit l'horreur et le blasphème;

Un soleil sans chaleur plane au-dessus six mois,
Et les six autres mois la nuit couvre la terre;
C'est un pays plus nu que la terre polaire;
Ni bêtes, ni ruisseaux, ni verdure, ni bois!

Or, il n'est pas d'horreur au monde qui surpasse
La froide cruauté de ce soleil de glace
Et cette immense nuit semblable au vieux Chaos;

Je jalouse le sort des plus vils animaux
Qui peuvent se plonger dans un sommeil stupide,
Tant l'écheveau du temps lentement se dévide!

XXXI

Le Vampire

Toi qui, comme un coup de couteau,
Dans mon cœur plaintif es entrée;
Toi qui, forte comme un troupeau
De démons, vins, folle et parée,

De mon esprit humilié
Faire ton lit et ton domaine;
— Infâme à qui je suis lié
Comme le forçat à la chaîne,

Comme au jeu le joueur têtu,
Comme à la bouteille l'ivrogne,
Comme aux vermines la charogne,
— Maudite, maudite sois-tu!

J'ai prié le glaive rapide
De conquérir ma liberté,
Et j'ai dit au poison perfide
De secourir ma lâcheté.

Hélas! le poison et le glaive
M'ont pris en dédain et m'ont dit :
« Tu n'es pas digne qu'on t'enlève
A ton esclavage maudit,

« Imbécile! — de son empire
Si nos efforts te délivraient,
Tes baisers ressusciteraient
Le cadavre de ton vampire! »

XXXII

Une nuit que j'étais près d'une affreuse Juive,
Comme au long d'un cadavre un cadavre étendu,
Je me pris à songer près de ce corps vendu
A la triste beauté dont mon désir se prive.

Je me représentai sa majesté native,
Son regard de vigueur et de grâces armé,
Ses cheveux qui lui font un casque parfumé
Et dont le souvenir pour l'amour me ravive.

Car j'eusse avec ferveur baisé ton noble corps,
Et depuis tes pieds frais jusqu'à tes noires tresses
Déroulé le trésor des profondes caresses,

Si, quelque soir, d'un pleur obtenu sans efforts
Tu pouvais seulement, ô reine des cruelles!
Obscurcir la splendeur de tes froides prunelles.

XXXIII

Remords posthume

Lorsque tu dormiras, ma belle ténébreuse,
Au fond d'un monument construit en marbre noir,
Et lorsque tu n'auras pour alcôve et manoir
Qu'un caveau pluvieux et qu'une fosse creuse;

Quand la pierre, opprimant ta poitrine peureuse
Et tes flancs qu'assouplit un charmant nonchaloir,
Empêchera ton cœur de battre et de vouloir,
Et tes pieds de courir leur course aventureuse,

Le tombeau, confident de mon rêve infini
(Car le tombeau toujours comprendra le poète),
Durant ces longues nuits d'où le somme est banni,

Te dira : « Que vous sert, courtisane imparfaite,
De n'avoir pas connu ce que pleurent les morts? »
— Et le ver rongera ta peau comme un remords.

XXXIV

Le Chat

Viens, mon beau chat, sur mon cœur amoureux;
Retiens les griffes de ta patte,
Et laisse-moi plonger dans tes beaux yeux,
Mêlés de métal et d'agate.

Lorsque mes doigts caressent à loisir
Ta tête et ton dos élastique,
Et que ma main s'enivre du plaisir
De palper ton corps électrique,

Je vois ma femme en esprit. Son regard,
Comme le tien, aimable bête,
Profond et froid, coupe et fend comme un dard,

Et, des pieds jusques à la tête,
Un air subtil, un dangereux parfum,
Nagent autour de son corps brun.

XXXV

Duellum

Deux guerriers ont couru l'un sur l'autre ; leurs armes
Ont éclaboussé l'air de lueurs et de sang.
— Ces jeux, ces cliquetis du fer sont les vacarmes
D'une jeunesse en proie à l'amour vagissant.

Les glaives sont brisés ! comme notre jeunesse,
Ma chère ! Mais les dents, les ongles acérés,
Vengent bientôt l'épée et la dague traîtresse.
— O fureur des cœurs mûrs par l'amour ulcérés !

Dans le ravin hanté des chats-pards et des onces
Nos héros, s'étreignant méchamment, ont roulé,
Et leur peau fleurira l'aridité des ronces.

— Ce gouffre, c'est l'enfer, de nos amis peuplé !
Roulons-y sans remords, amazone inhumaine,
Afin d'éterniser l'ardeur de notre haine !

XXXVI

Le Balcon

Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses,
O toi, tous mes plaisirs! ô toi, tous mes devoirs!
Tu te rappelleras la beauté des caresses,
La douceur du foyer et le charme des soirs,
Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses,

Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon,
Et les soirs au balcon, voilés de vapeurs roses.
Que ton sein m'était doux! que ton cœur m'était bon!
Nous avons dit souvent d'impérissables choses
Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon.

Que les soleils sont beaux dans les chaudes soirées!
Que l'espace est profond! que le cœur est puissant!
En me penchant vers toi, reine des adorées,
Je croyais respirer le parfum de ton sang.
Que les soleils sont beaux dans les chaudes soirées!

La nuit s'épaississait ainsi qu'une cloison,
Et mes yeux dans le noir devinaient tes prunelles,
Et je buvais ton souffle, ô douceur, ô poison!
Et tes pieds s'endormaient dans mes mains fraternelles.
La nuit s'épaississait ainsi qu'une cloison.

Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses,
Et revis mon passé blotti dans tes genoux.
Car à quoi bon chercher tes beautés langoureuses
Ailleurs qu'en ton cher corps et qu'en ton cœur si doux?
Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses!

Ces serments, ces parfums, ces baisers infinis,
Renaîtront-ils d'un gouffre interdit à nos sondes,
Comme montent au ciel les soleils rajeunis
Après s'être lavés au fond des mers profondes?
— O serments! ô parfums! ô baisers infinis!

XXXVII

Le Possédé

Le soleil s'est couvert d'un crêpe. Comme lui,
O Lune de ma vie! emmitoufle-toi d'ombre;
Dors ou fume à ton gré; sois muette, sois sombre,
Et plonge tout entière au gouffre de l'Ennui;

Je t'aime ainsi! Pourtant, si tu veux aujourd'hui,
Comme un astre éclipsé qui sort de la pénombre,
Te pavaner aux lieux que la Folie encombre,
C'est bien! Charmant poignard, jaillis de ton étui!

Allume ta prunelle à la flamme des lustres!
Allume le désir dans les regards des rustres!
Tout de toi m'est plaisir, morbide ou pétulant;

Sois ce que tu voudras, nuit noire, rouge aurore;
Il n'est pas une fibre en tout mon corps tremblant
Qui ne crie: O *mon cher Belzébuth, je t'adore!*

XXXVIII

Un Fantôme

I

LES TÉNÈBRES

DANS les caveaux d'insondable tristesse
Où le Destin m'a déjà relégué;
Où jamais n'entre un rayon rose et gai;
Où, seul avec la Nuit, maussade hôtesse,

Je suis comme un peintre qu'un Dieu moqueur
Condamne à peindre, hélas! sur les ténèbres;
Où, cuisinier aux appétits funèbres,
Je fais bouillir et je mange mon cœur,

Par instants brille, et s'allonge, et s'étale
Un spectre fait de grâce et de splendeur.
A sa rêveuse allure orientale,

Quand il atteint sa totale grandeur,
Je reconnais ma belle visiteuse :
C'est Elle! sombre, et pourtant lumineuse.

II

LE PARFUM

Lecteur, as-tu quelquefois respiré
Avec ivresse et lente gourmandise
Ce grain d'encens qui remplit une église,
Ou d'un sachet le musc invétéré?

Charme profond, magique, dont nous grise
Dans le présent le passé restauré!
Ainsi l'amant sur un corps adoré
Du souvenir cueille la fleur exquise.

De ses cheveux élastiques et lourds,
Vivant sachet, encensoir de l'alcôve,
Une senteur montait, sauvage et fauve,

Et des habits, mousseline ou velours,
Tout imprégnés de sa jeunesse pure,
Se dégageait un parfum de fourrure.

III

LE CADRE

Comme un beau cadre ajoute à la peinture,
Bien qu'elle soit d'un pinceau très vanté,
Je ne sais quoi d'étrange et d'enchanté
En l'isolant de l'immense nature,

Ainsi bijoux, meubles, métaux, dorure,
S'adaptaient juste à sa rare beauté;
Rien n'offusquait sa parfaite clarté,
Et tout semblait lui servir de bordure.

Même on eût dit parfois qu'elle croyait
Que tout voulait l'aimer; elle noyait
Dans les baisers du satin et du linge

Son beau corps nu, plein de frissonnements,
Et, lente ou brusque, en tous ses mouvements
Montrait la grâce enfantine du singe.

IV

LE PORTRAIT

La Maladie et la Mort font des cendres
De tout le feu qui pour nous flamboya.
De ces grands yeux si fervents et si tendres,
De cette bouche où mon cœur se noya,

De ces baisers puissants comme un dictame,
De ces transports plus vifs que des rayons,
Que reste-t-il? C'est affreux, ô mon âme!
Rien qu'un dessin fort pâle, aux trois crayons,

Qui, comme moi, meurt dans la solitude,
Et que le Temps, injurieux vieillard,
Chaque jour frotte avec son aile rude...

Noir assassin de la Vie et de l'Art,
Tu ne tueras jamais dans ma mémoire
Celle qui fut mon plaisir et ma gloire!

XXXIX

Je te donne ces vers afin que si mon nom
Aborde heureusement aux époques lointaines
Et fait rêver un soir les cervelles humaines,
Vaisseau favorisé par un grand aquilon,

Ta mémoire, pareille aux fables incertaines,
Fatigue le lecteur ainsi qu'un tympanon,
Et par un fraternel et mystique chaînon
Reste comme pendue à mes rimes hautaines,

Être maudit, à qui, de l'abîme profond
Jusqu'au plus haut du ciel, rien, hors moi, ne répond !
— O toi qui, comme une ombre à la trace éphémère,

Foules d'un pied léger et d'un regard serein
Les stupides mortels qui t'ont jugée amère,
Statue aux yeux de jais, grand ange au front d'airain !

XL

Semper eadem

D'où vous vient, disiez-vous, cette tristesse étrange,
Montant comme la mer sur le roc noir et nu? »
— Quand notre cœur a fait une fois sa vendange,
Vivre est un mal! C'est un secret de tous connu,

Une douleur très simple et non mystérieuse,
Et, comme votre joie, éclatante pour tous.
Cessez donc de chercher, ô belle curieuse!
Et, bien que votre voix soit douce, taisez-vous!

Taisez-vous, ignorante! âme toujours ravie!
Bouche au rire enfantin! Plus encor que la Vie,
La Mort nous tient souvent par des liens subtils.

Laissez, laissez mon cœur s'enivrer d'un *mensonge,*
Plonger dans vos beaux yeux comme dans un beau songe,
Et sommeiller longtemps à l'ombre de vos cils!

XLI

Tout entière

Le Démon, dans ma chambre haute,
Ce matin est venu me voir,
Et, tâchant à me prendre en faute,
Me dit : « Je voudrais bien savoir,

« Parmi toutes les belles choses
Dont est fait son enchantement,
Parmi les objets noirs ou roses
Qui composent son corps charmant,

« Quel est le plus doux. » — O mon âme!
Tu répondis à l'Abhorré :
« Puisque en Elle tout est dictame,
Rien ne peut être préféré.

« Lorsque tout me ravit, j'ignore
Si quelque chose me séduit.
Elle éblouit comme l'Aurore
Et console comme la Nuit ;

« Et l'harmonie est trop exquise,
Qui gouverne tout son beau corps,
Pour que l'impuissante analyse
En note les nombreux accords.

« O métamorphose mystique
De tous mes sens fondus en un!
Son haleine fait la musique,
Comme sa voix fait le parfum! »

XLII

Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire,
Que diras-tu, mon cœur, cœur autrefois flétri,
A la très belle, à la très bonne, à la très chère
Dont le regard divin t'a soudain refleuri ?

— Nous mettrons notre orgueil à chanter ses louanges :
Rien ne vaut la douceur de son autorité;
Sa chair spirituelle a le parfum des Anges,
Et son œil nous revêt d'un habit de clarté.

Que ce soit dans la nuit et dans la solitude,
Que ce soit dans la rue et dans la multitude,
Son fantôme dans l'air danse comme un flambeau.

Parfois il parle et dit : « Je suis belle, et j'ordonne
Que pour l'amour de moi vous n'aimiez que le Beau;
Je suis l'Ange gardien, la Muse et la Madone ! »

XLIII

Le Flambeau vivant

Ils marchent devant moi, ces Yeux pleins de lumières,
Qu'un Ange très savant a sans doute aimantés;
Ils marchent, ces divins frères qui sont mes frères,
Secouant dans mes yeux leurs feux diamantés.

Me sauvant de tout piège et de tout péché grave,
Ils conduisent mes pas dans la route du Beau;
Ils sont mes serviteurs, et je suis leur esclave;
Tout mon être obéit à ce vivant flambeau.

Charmants Yeux, vous brillez de la clarté mystique
Qu'ont les cierges brûlant en plein jour; le soleil
Rougit, mais n'éteint pas leur flamme fantastique;

Ils célèbrent la Mort, vous chantez le Réveil;
Vous marchez en chantant le réveil de mon âme,
Astres dont nul soleil ne peut flétrir la flamme!

XLIV

Réversibilité

Ange plein de gaîté, connaissez-vous l'angoisse,
La honte, les remords, les sanglots, les ennuis
Et les vagues terreurs de ces affreuses nuits
Qui compriment le cœur comme un papier qu'on froisse ?
Ange plein de gaîté, connaissez-vous l'angoisse ?

Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine,
Les poings crispés dans l'ombre et les larmes de fiel,
Quand la Vengeance bat son infernal rappel
Et de nos facultés se fait le capitaine ?
Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine ?

Ange plein de santé, connaissez-vous les Fièvres,
Qui, le long des grands murs de l'hospice blafard,
Comme des exilés, s'en vont d'un pied traînard,
Cherchant le soleil rare et remuant les lèvres ?
Ange plein de santé, connaissez-vous les Fièvres ?

Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides,
Et la peur de vieillir, et ce hideux tourment
De lire la secrète horreur du dévoûment
Dans des yeux où longtemps burent nos yeux avides ?
Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides ?

Ange plein de bonheur, de joie et de lumières,
David mourant aurait demandé la santé
Aux émanations de ton corps enchanté ;
Mais de toi je n'implore, ange, que tes prières,
Ange plein de bonheur, de joie et de lumières !

XLV

Confession

Une fois, une seule, aimable et douce femme,
A mon bras votre bras poli
S'appuya (sur le fond ténébreux de mon âme
Ce souvenir n'est point pâli);

Il était tard; ainsi qu'une médaille neuve
La pleine lune s'étalait,
Et la solennité de la nuit, comme un fleuve,
Sur Paris dormant ruisselait;

Et le long des maisons, sous les portes cochères,
Des chats passaient furtivement,
L'oreille au guet, ou bien, comme des ombres chères,
Nous accompagnaient lentement.

Tout à coup, au milieu de l'intimité libre
Éclose à la pâle clarté,
De vous, riche et sonore instrument où ne vibre
Que la radieuse gaîté,

De vous, claire et joyeuse ainsi qu'une fanfare
Dans le matin étincelant,
Une note plaintive, une note bizarre
S'échappa, tout en chancelant

Comme une enfant chétive, horrible, sombre, immonde,
Dont la famille rougirait,
Et qu'elle aurait longtemps, pour la cacher au monde,
Dans un caveau mise au secret!

Pauvre ange, elle chantait votre note criarde :
« Que rien ici-bas n'est certain,
Et que toujours, avec quelque soin qu'il se farde,
Se trahit l'égoïsme humain;

« Que c'est un dur métier que d'être belle femme,
Et que c'est le travail banal
De la danseuse folle et froide qui se pâme
Dans un sourire machinal;

« Que bâtir sur les cœurs est une chose sotte;
Que tout craque, amour et beauté,
Jusqu'à ce que l'Oubli les jette dans sa hotte
Pour les rendre à l'Éternité! »

J'ai souvent évoqué cette lune enchantée,
Ce silence et cette langueur,
Et cette confidence horrible chuchotée
Au confessionnal du cœur.

XLVI

L'Aube spirituelle

Quand chez les débauchés l'aube blanche et vermeille
Entre en société de l'idéal rongeur,
Par l'opération d'un mystère vengeur
Dans la brute assoupie un Ange se réveille.

Des Cieux Spirituels l'inaccessible azur,
Pour l'homme terrassé qui rêve encore et souffre,
S'ouvre et s'enfonce dans l'attirance du gouffre.
Ainsi, chère Déesse, Être lucide et pur,

Sur les débris fumeux des stupides orgies
Ton souvenir plus clair, plus rose, plus charmant,
A mes yeux agrandis voltige incessamment.

Le soleil a noirci la flamme des bougies;
Ainsi, toujours vainqueur, ton fantôme est pareil,
Ame resplendissante, à l'immortel Soleil!

XLVII

Harmonie du Soir

Voici venir les temps où vibrant sur sa tige
Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir;
Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir;
Valse mélancolique et langoureux vertige!

Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir;
Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige;
Valse mélancolique et langoureux vertige!
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir.

Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige,
Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir!
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir;
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...

Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir,
Du passé lumineux recueille tout vestige!
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...
Ton souvenir en moi luit comme un ostensoir!

XLVIII

Le Flacon

Il est de forts parfums pour qui toute matière
Est poreuse. On dirait qu'ils pénètrent le verre.
En ouvrant un coffret venu de l'Orient
Dont la serrure grince et rechigne en criant,

Ou dans une maison déserte quelque armoire
Pleine de l'âcre odeur des temps, poudreuse et noire,
Parfois on trouve un vieux flacon qui se souvient,
D'où jaillit toute vive une âme qui revient.

Mille pensers dormaient, chrysalides funèbres,
Frémissant doucement dans les lourdes ténèbres,
Qui dégagent leur aile et prennent leur essor,
Teintés d'azur, glacés de rose, lamés d'or.

Voilà le souvenir enivrant qui voltige
Dans l'air troublé; les yeux se ferment; le Vertige
Saisit l'âme vaincue et la pousse à deux mains
Vers un gouffre obscurci de miasmes humains;

Il la terrasse au bord d'un gouffre séculaire,
Où, Lazare odorant déchirant son suaire,
Se meut dans son réveil le cadavre spectral
D'un vieil amour ranci, charmant et sépulcral.

Ainsi, quand je serai perdu dans la mémoire
Des hommes, dans le coin d'une sinistre armoire
Quand on m'aura jeté, vieux flacon désolé,
Décrépit, poudreux, sale, abject, visqueux, fêlé,

Je serai ton cercueil, aimable pestilence!
Le témoin de ta force et de ta virulence,
Cher poison préparé par les anges! liqueur
Qui me ronge, ô la vie et la mort de mon cœur!

XLIX

Le Poison

Le vin sait revêtir le plus sordide bouge
D'un luxe miraculeux,
Et fait surgir plus d'un portique fabuleux
Dans l'or de sa vapeur rouge,
Comme un soleil couchant dans un ciel nébuleux.

L'opium agrandit ce qui n'a pas de bornes,
Allonge l'illimité,
Approfondit le temps, creuse la volupté,
Et de plaisirs noirs et mornes
Remplit l'âme au delà de sa capacité.

Tout cela ne vaut pas le poison qui découle
De tes yeux, de tes yeux verts,
Lacs où mon âme tremble et se voit à l'envers...
Mes songes viennent en foule
Pour se désaltérer à ces gouffres amers.

Tout cela ne vaut pas le terrible prodige
De ta salive qui mord,
Qui plonge dans l'oubli mon âme sans remord,
Et, charriant le vertige,
La roule défaillante aux rives de la mort!

L

Ciel brouillé

On dirait ton regard d'une vapeur couvert;
Ton œil mystérieux (est-il bleu, gris, ou vert?)
Alternativement tendre, rêveur, cruel,
Réfléchit l'indolence et la pâleur du ciel.

Tu rappelles ces jours blancs, tièdes et voilés,
Qui font se fondre en pleurs les cœurs ensorcelés,
Quand, agités d'un mal inconnu qui les tord,
Les nerfs trop éveillés raillent l'esprit qui dort.

Tu ressembles parfois à ces beaux horizons
Qu'allument les soleils des brumeuses saisons...
Comme tu resplendis, paysage mouillé
Qu'enflamment les rayons tombant d'un ciel brouillé!

O femme dangereuse, ô séduisants climats!
Adorerai-je aussi ta neige et vos frimas,
Et saurai-je tirer de l'implacable hiver
Des plaisirs plus aigus que la glace et le fer?

LI

Le Chat

I

Dans ma cervelle se promène,
Ainsi qu'en son appartement,
Un beau chat, fort, doux et charmant.
Quand il miaule, on l'entend à peine,

Tant son timbre est tendre et discret;
Mais que sa voix s'apaise ou gronde,
Elle est toujours riche et profonde.
C'est là son charme et son secret.

Cette voix, qui perle et qui filtre
Dans mon fond le plus ténébreux,
Me remplit comme un vers nombreux
Et me réjouit comme un philtre.

Elle endort les plus cruels maux
Et contient toutes les extases;
Pour dire les plus longues phrases,
Elle n'a pas besoin de mots.

Non, il n'est pas d'archet qui morde
Sur mon cœur, parfait instrument,
Et fasse plus royalement
Chanter sa plus vibrante corde,

Que ta voix, chat mystérieux,
Chat séraphique, chat étrange,
En qui tout est, comme en un ange,
Aussi subtil qu'harmonieux!

II

De sa fourrure blonde et brune
Sort un parfum si doux, qu'un soir
J'en fus embaumé, pour l'avoir
Caressée une fois, rien qu'une.

C'est l'esprit familier du lieu;
Il juge, il préside, il inspire
Toutes choses dans son empire;
Peut-être est-il fée, est-il dieu.

Quand mes yeux, vers ce chat que j'aime
Tirés comme par un aimant,
Se retournent docilement
Et que je regarde en moi-même,

Je vois avec étonnement
Le feu de ses prunelles pâles,
Clairs fanaux, vivantes opales,
Qui me contemplent fixement.

LII

Le beau Navire

Je veux te raconter, ô molle enchanteresse!
Les diverses beautés qui parent ta jeunesse;
Je veux te peindre ta beauté,
Où l'enfance s'allie à la maturité.

Quand tu vas balayant l'air de ta jupe large,
Tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le large,
Chargé de toile, et va roulant
Suivant un rythme doux, et paresseux, et lent.

Sur ton cou large et rond, sur tes épaules grasses,
Ta tête se pavane avec d'étranges grâces;
D'un air placide et triomphant
Tu passes ton chemin, majestueuse enfant.

Je veux te raconter, ô molle enchanteresse!
Les diverses beautés qui parent ta jeunesse;
Je veux te peindre ta beauté,
Où l'enfance s'allie à la maturité.

Ta gorge qui s'avance et qui pousse la moire,
Ta gorge triomphante est une belle armoire
Dont les panneaux bombés et clairs
Comme les boucliers accrochent des éclairs;

Boucliers provocants, armés de pointes roses!
Armoire à doux secrets, pleine de bonnes choses,
De vins, de parfums, de liqueurs
Qui feraient délirer les cerveaux et les cœurs!

Quand tu vas balayant l'air de ta jupe large,
Tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le large,
Chargé de toile, et va roulant
Suivant un rythme doux, et paresseux, et lent.

Tes nobles jambes, sous les volants qu'elles chassent,
Tourmentent les désirs obscurs et les agacent,
Comme deux sorcières qui font
Tourner un philtre noir dans un vase profond.

Tes bras, qui se joueraient des précoces hercules,
Sont des boas luisants les solides émules,
Faits pour serrer obstinément,
Comme pour l'imprimer dans ton cœur, ton amant.

Sur ton cou large et rond, sur tes épaules grasses,
Ta tête se pavane avec d'étranges grâces;
D'un air placide et triomphant
Tu passes ton chemin, majestueuse enfant.

LIII

L'Invitation au Voyage

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble!
Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble!
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,
Polis par les ans,

Décoreraient notre chambre;
Les plus rares fleurs
Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,
Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
A l'âme en secret
Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.
— Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or;
Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

L'Irréparable.

LIV

L'Irréparable

I

Pouvons-nous étouffer le vieux, le long Remords,
Qui vit, s'agite et se tortille,
Et se nourrit de nous comme le ver des morts,
Comme du chêne la chenille ?
Pouvons-nous étouffer l'implacable Remords ?

Dans quel philtre, dans quel vin, dans quelle tisane,
Noierons-nous ce vieil ennemi,
Destructeur et gourmand comme la courtisane,
Patient comme la fourmi ?
Dans quel philtre ? — dans quel vin ? — dans quelle tisane ?

Dis-le, belle sorcière, oh ! dis, si tu le sais,
A cet esprit comblé d'angoisse
Et pareil au mourant qu'écrasent les blessés,
Que le sabot du cheval froisse,
Dis-le, belle sorcière, oh ! dis, si tu le sais,

A cet agonisant que le loup déjà flaire
Et que surveille le corbeau,
A ce soldat brisé! s'il faut qu'il désespère
D'avoir sa croix et son tombeau,
Ce pauvre agonisant que déjà le loup flaire!

Peut-on illuminer un ciel bourbeux et noir?
Peut-on déchirer des ténèbres
Plus denses que la poix, sans matin et sans soir,
Sans astres, sans éclairs funèbres?
Peut-on illuminer un ciel bourbeux et noir?

L'Espérance qui brille aux carreaux de l'Auberge
Est soufflée, est morte à jamais!
Sans lune et sans rayons, trouver où l'on héberge
Les martyrs d'un chemin mauvais!
Le Diable a tout éteint aux carreaux de l'Auberge!

Adorable sorcière, aimes-tu les damnés?
Dis, connais-tu l'irrémissible?
Connais-tu le Remords, aux traits empoisonnés,
A qui notre cœur sert de cible?
Adorable sorcière, aimes-tu les damnés?

L'Irréparable ronge avec sa dent maudite
Notre âme, piteux monument,
Et souvent il attaque, ainsi que le termite,
Par la base le bâtiment.
L'Irréparable ronge avec sa dent maudite!

II

J'ai vu parfois, au fond d'un théâtre banal
Qu'enflammait l'orchestre sonore,
Une fée allumer dans un ciel infernal
Une miraculeuse aurore;
J'ai vu parfois au fond d'un théâtre banal

Un être qui n'était que lumière, or et gaze,
Terrasser l'énorme Satan;
Mais mon cœur, que jamais ne visite l'extase,
Est un théâtre où l'on attend
Toujours, toujours en vain, l'Être aux ailes de gaze!

LV

Causerie

Vous êtes un beau ciel d'automne, clair et rose!
Mais la tristesse en moi monte comme la mer,
Et laisse, en refluant, sur ma lèvre morose
Le souvenir cuisant de son limon amer.

—Ta main se glisse en vain sur mon sein qui se pâme;
Ce qu'elle cherche, amie, est un lieu saccagé
Par la griffe et la dent féroce de la femme.
Ne cherchez plus mon cœur; les bêtes l'ont mangé.

Mon cœur est un palais flétri par la cohue;
On s'y soûle, on s'y tue, on s'y prend aux cheveux!
— Un parfum nage autour de votre gorge nue!...

O beauté, dur fléau des âmes, tu le veux!
Avec tes yeux de feu, brillants comme des fêtes,
Calcine ces lambeaux qu'ont épargnés les bêtes!

LVI

Chant d'Automne

I

Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres;
Adieu, vive clarté de nos étés trop courts!
J'entends déjà tomber avec des chocs funèbres
Le bois retentissant sur le pavé des cours.

Tout l'hiver va rentrer dans mon être : colère,
Haine, frissons, horreur, labeur dur et forcé,
Et, comme le soleil dans son enfer polaire,
Mon cœur ne sera plus qu'un bloc rouge et glacé.

J'écoute en frémissant chaque bûche qui tombe;
L'échafaud qu'on bâtit n'a pas d'écho plus sourd.
Mon esprit est pareil à la tour qui succombe
Sous les coups du bélier infatigable et lourd.

Il me semble, bercé par ce choc monotone,
Qu'on cloue en grande hâte un cercueil quelque part...
Pour qui? — C'était hier l'été; voici l'automne!
Ce bruit mystérieux sonne comme un départ.

II

J'aime de vos longs yeux la lumière verdâtre,
Douce beauté! mais tout aujourd'hui m'est amer,
Et rien, ni votre amour, ni le boudoir, ni l'âtre,
Ne me vaut le soleil rayonnant sur la mer.

Et pourtant aimez-moi, tendre cœur! soyez mère,
Même pour un ingrat, même pour un méchant;
Amante ou sœur, soyez la douceur éphémère
D'un glorieux automne ou d'un soleil couchant.

Courte tâche! La tombe attend; elle est avide!
Ah! laissez-moi, mon front posé sur vos genoux,
Goûter, en regrettant l'été blanc et torride,
De l'arrière-saison le rayon jaune et doux!

LVII

A une Madone

EX-VOTO DANS LE GOUT ESPAGNOL

Je veux bâtir pour toi, Madone, ma maîtresse,
Un hôtel souterrain au fond de ma détresse,
Et creuser dans le coin le plus noir de mon cœur,
Loin du désir mondain et du regard moqueur,
Une niche, d'azur et d'or tout émaillée,
Où tu te dresseras, Statue émerveillée.
Avec mes Vers polis, treillis d'un pur métal
Savamment constellé de rimes de cristal,
Je ferai pour ta tête une énorme Couronne;
Et dans ma Jalousie, ô mortelle Madone,
Je saurai te tailler un Manteau, de façon
Barbare, raide et lourd, et doublé de soupçon,
Qui, comme une guérite, enfermera tes charmes;
Non de Perles brodé, mais de toutes mes Larmes!
Ta Robe, ce sera mon Désir, frémissant,
Onduleux, mon Désir qui monte et qui descend,
Aux pointes se balance, aux vallons se repose,
Et revêt d'un baiser tout ton corps blanc et rose.

Je te ferai de mon Respect de beaux Souliers
De satin, pour tes pieds divins humiliés,
Qui, les emprisonnant dans une molle étreinte,
Comme un moule fidèle en garderont l'empreinte.
Si je ne puis, malgré tout mon art diligent,
Pour Marchepied tailler une Lune d'argent,
Je mettrai le Serpent qui me mord les entrailles
Sous tes talons, afin que tu foules et railles,
Reine victorieuse et féconde en rachats,
Ce monstre tout gonflé de haine et de crachats.
Tu verras mes Pensers, rangés comme les Cierges
Devant l'autel fleuri de la Reine des Vierges,
Étoilant de reflets le plafond peint en bleu,
Te regarder toujours avec des yeux de feu;
Et comme tout en moi te chérit et t'admire,
Tout se fera Benjoin, Encens, Oliban, Myrrhe,
Et sans cesse vers toi, sommet blanc et neigeux,
En Vapeurs montera mon Esprit orageux.

Enfin, pour compléter ton rôle de Marie,
Et pour mêler l'amour avec la barbarie,
Volupté noire! des sept Péchés capitaux,
Bourreau plein de remords, je ferai sept Couteaux
Bien affilés, et, comme un jongleur insensible,
Prenant le plus profond de ton amour pour cible,
Je les planterai tous dans ton Cœur pantelant,
Dans ton Cœur sanglotant, dans ton Cœur ruisselant!

LVIII

Chanson d'après-midi

Quoique tes sourcils méchants
Te donnent un air étrange
Qui n'est pas celui d'un ange,
Sorcière aux yeux alléchants,

Je t'adore, ô ma frivole,
Ma terrible passion!
Avec la dévotion
Du prêtre pour son idole.

Le désert et la forêt
Embaument tes tresses rudes;
Ta tête a les attitudes
De l'énigme et du secret;

Sur ta chair le parfum rôde
Comme autour d'un encensoir;
Tu charmes comme le soir,
Nymphe ténébreuse et chaude.

Ah! les philtres les plus forts
Ne valent pas ta paresse,
Et tu connais la caresse
Qui fait revivre les morts!

Tes hanches sont amoureuses
De ton dos et de tes seins,
Et tu ravis les coussins
Par tes poses langoureuses.

Quelquefois, pour apaiser
Ta rage mystérieuse,
Tu prodigues, sérieuse,
La morsure et le baiser;

Tu me déchires, ma brune,
Avec un rire moqueur,
Et puis tu mets sur mon cœur
Ton œil doux comme la lune.

Sous tes souliers de satin,
Sous tes charmants pieds de soie,
Moi, je mets ma grande joie,
Mon génie et mon destin,

Mon âme par toi guérie,
Par toi, lumière et couleur!
Explosion de chaleur
Dans ma noire Sibérie!

LIX

Sisina

IMAGINEZ Diane en galant équipage,
Parcourant les forêts ou battant les halliers,
Cheveux et gorge au vent, s'enivrant de tapage,
Superbe et défiant les meilleurs cavaliers!

Avez-vous vu Théroigne, amante du carnage,
Excitant à l'assaut un peuple sans souliers,
La joue et l'œil en feu, jouant son personnage,
Et montant, sabre au poing, les royaux escaliers?

Telle la Sisina! Mais la douce guerrière
A l'âme charitable autant que meurtrière;
Son courage, affolé de poudre et de tambours,

Devant les suppliants sait mettre bas les armes,
Et son cœur, ravagé par la flamme, a toujours,
Pour qui s'en montre digne, un réservoir de larmes.

LX

Franciscæ meæ Laudes

Novis te cantabo chordis,
O novelletum quod ludis
In solitudine cordis.

Esto sertis implicata,
O femina delicata,
Per quam solvuntur peccata!

Sicut beneficum Lethe,
Hauriam oscula de te
Quæ imbuta es magnete.

Quum vitiorum tempestas
Turbabat omnes semitas,
Apparuisti, Deitas,

Velut stella salutaris
In naufragiis amaris...
Suspendam cor tuis aris!

Piscina plena virtutis,
Fons æternæ juventutis,
Labris vocem redde mutis!

Quod erat spurcum, cremasti;
Quod rudius, exæquasti;
Quod debile, confirmasti!

In fame mea taberna,
In nocte mea lucerna,
Recte me semper guberna.

Adde nunc vires viribus,
Dulce balneum suavibus
Unguentatum odoribus!

Meos circa lumbos mica,
O castitatis lorica,
Aqua tincta seraphica:

Patera gemmis corusca,
Panis salsus, mollis esca,
Divinum vinum, Francisca!

LXI

A une Dame créole

Au pays parfumé que le soleil caresse,
J'ai connu, sous un dais d'arbres tout empourprés
Et de palmiers d'où pleut sur les yeux la paresse,
Une dame créole aux charmes ignorés.

Son teint est pâle et chaud; la brune enchanteresse
A dans le col des airs noblement maniérés;
Grande et svelte en marchant comme une chasseresse,
Son sourire est tranquille et ses yeux assurés.

Si vous alliez, Madame, au vrai pays de gloire,
Sur les bords de la Seine ou de la verte Loire,
Belle, digne d'orner les antiques manoirs,

Vous feriez, à l'abri des ombreuses retraites,
Germer mille sonnets dans le cœur des poètes,
Que vos grands yeux rendraient plus soumis que vos noirs.

LXII

Mœsta et errabunda

Dis-moi, ton cœur, parfois, s'envole-t-il, Agathe,
Loin du noir océan de l'immonde cité,
Vers un autre océan où la splendeur éclate,
Bleu, clair, profond, ainsi que la virginité?
Dis-moi, ton cœur, parfois, s'envole-t-il, Agathe?

La mer, la vaste mer, console nos labeurs!
Quel démon a doté la mer, rauque chanteuse
Qu'accompagne l'immense orgue des vents grondeurs,
De cette fonction sublime de berceuse?
La mer, la vaste mer, console nos labeurs!

Emporte-moi, wagon! enlève-moi, frégate!
Loin! loin! ici la boue est faite de nos pleurs!
— Est-il vrai que parfois le triste cœur d'Agathe
Dise: « Loin des remords, des crimes, des douleurs,
Emporte-moi, wagon; enlève-moi, frégate »?

Comme vous êtes loin, paradis parfumé,
Où sous un clair azur tout n'est qu'amour et joie,
Où tout ce que l'on aime est digne d'être aimé,
Où dans la volupté pure le cœur se noie!
Comme vous êtes loin, paradis parfumé!

Mais le vert paradis des amours enfantines,
Les courses, les chansons, les baisers, les bouquets,
Les violons vibrants derrière les collines,
Avec les brocs de vin, le soir, dans les bosquets,
— Mais le vert paradis des amours enfantines,

L'innocent paradis, plein de plaisirs furtifs,
Est-il déjà plus loin que l'Inde ou que la Chine?
Peut-on le rappeler avec des cris plaintifs,
Et l'animer encor d'une voix argentine,
L'innocent paradis plein de plaisirs furtifs?

LXIII

Le Revenant

Comme les anges à l'œil fauve,
Je reviendrai dans ton alcôve
Et vers toi glisserai sans bruit
Avec les ombres de la nuit;

Et je te donnerai, ma brune,
Des baisers froids comme la lune
Et des caresses de serpent
Autour d'une fosse rampant.

Quand viendra le matin livide,
Tu trouveras ma place vide,
Où jusqu'au soir il fera froid.

Comme d'autres par la tendresse,
Sur ta vie et sur ta jeunesse,
Moi, je veux régner par l'effroi!

LXIV

Sonnet d'Automne

Ils me disent, tes yeux clairs comme le cristal :
« Pour toi, bizarre amant, quel est donc mon mérite ? »
— Sois charmante et tais-toi ! Mon cœur, que tout irrite,
Excepté la candeur de l'antique animal,

Ne veut pas te montrer son secret infernal,
Berceuse dont la main aux longs sommeils m'invite !
Ni sa noire légende avec la flamme écrite.
Je hais la passion, et l'esprit me fait mal !

Aimons-nous doucement. L'Amour dans sa guérite,
Ténébreux, embusqué, bande son arc fatal.
Je connais les engins de son vieil arsenal :

Crime, horreur et folie ! — O pâle marguerite !
Comme moi n'es-tu pas un soleil automnal,
O ma si blanche, ô ma si froide Marguerite ?

LXV

Tristesse de la Lune

Ce soir, la Lune rêve avec plus de paresse :
Ainsi qu'une beauté, sur de nombreux coussins,
Qui, d'une main distraite et légère, caresse
Avant de s'endormir le contour de ses seins,

Sur le dos satiné des molles avalanches,
Mourante, elle se livre aux longues pâmoisons,
Et promène ses yeux sur les visions blanches
Qui montent dans l'azur comme des floraisons.

Quand parfois sur ce globe, en sa langueur oisive,
Elle laisse filer une larme furtive,
Un poète pieux, ennemi du sommeil,

Dans le creux de sa main prend cette larme pâle,
Aux reflets irisés comme un fragment d'opale,
Et la met dans son cœur loin des yeux du Soleil.

LXVI

Les Chats

Les amoureux fervents et les savants austères
Aiment également, dans leur mûre saison,
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,
Qui comme eux sont frileux et comme eux sédentaires.

Amis de la science et de la volupté,
Ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres;
L'Érèbe les eût pris pour ses coursiers funèbres,
S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.

Ils prennent en songeant les nobles attitudes
Des grands sphinx allongés au fond des solitudes,
Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin;

Leurs reins féconds sont pleins d'étincelles magiques,
Et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,
Étoilent vaguement leurs prunelles mystiques.

LXVII

Les Hiboux

Sous les ifs noirs qui les abritent
Les hiboux se tiennent rangés,
Ainsi que des dieux étrangers,
Dardant leur œil rouge. Ils méditent.

Sans remuer ils se tiendront
Jusqu'à l'heure mélancolique
Où, poussant le soleil oblique,
Les ténèbres s'établiront.

Leur attitude au sage enseigne
Qu'il faut en ce monde qu'il craigne
Le tumulte et le mouvement;

L'homme ivre d'une ombre qui passe
Porte toujours le châtiment
D'avoir voulu changer de place.

LXVIII

La Pipe

Je suis la pipe d'un auteur;
On voit, à contempler ma mine
D'Abyssinienne ou de Cafrine,
Que mon maître est un grand fumeur.

Quand il est comblé de douleur,
Je fume comme la chaumine
Où se prépare la cuisine
Pour le retour du laboureur.

J'enlace et je berce son âme
Dans le réseau mobile et bleu
Qui monte de ma bouche en feu,

Et je roule un puissant dictame
Qui charme mon cœur et guérit
De ses fatigues son esprit.

LXIX

La Musique

La musique souvent me prend comme une mer !
Vers ma pâle étoile,
Sous un plafond de brume ou dans un vaste éther
Je mets à la voile ;

La poitrine en avant et les poumons gonflés
Comme de la toile,
J'escalade le dos des flots amoncelés
Que la nuit me voile ;

Je sens vibrer en moi toutes les passions
D'un vaisseau qui souffre ;
Le bon vent, la tempête et ses convulsions

Sur l'immense gouffre
Me bercent. — D'autres fois, calme plat, grand miroir
De mon désespoir !

LXX

Sépulture d'un Poète maudit

Si par une nuit lourde et sombre
Un bon chrétien, par charité,
Derrière quelque vieux décombre
Enterre votre corps vanté,

A l'heure où les chastes étoiles
Ferment leurs yeux appesantis,
L'araignée y fera ses toiles,
Et la vipère ses petits;

Vous entendrez toute l'année
Sur votre tête condamnée
Les cris lamentables des loups

Et des sorcières faméliques,
Les ébats des vieillards lubriques
Et les complots des noirs filous.

LXXI

Une Gravure fantastique

Ce spectre singulier n'a pour toute toilette,
Grotesquement campé sur son front de squelette,
Qu'un diadème affreux sentant le carnaval.
Sans éperons, sans fouet, il essouffle un cheval,
Fantôme comme lui, rosse apocalyptique,
Qui bave des naseaux comme un épileptique.
Au travers de l'espace ils s'enfoncent tous deux,
Et foulent l'infini d'un sabot hasardeux.
Le cavalier promène un sabre qui flamboie
Sur les foules sans nom que sa monture broie,
Et parcourt, comme un prince inspectant sa maison,
Le cimetière immense et froid, sans horizon,
Où gisent, aux lueurs d'un soleil blanc et terne,
Les peuples de l'histoire ancienne et moderne.

LXXII

Le Mort joyeux

Dans une terre grasse et pleine d'escargots
Je veux creuser moi-même une fosse profonde,
Où je puisse à loisir étaler mes vieux os
Et dormir dans l'oubli comme un requin dans l'onde.

Je hais les testaments et je hais les tombeaux;
Plutôt que d'implorer une larme du monde,
Vivant, j'aimerais mieux inviter les corbeaux
A saigner tous les bouts de ma carcasse immonde.

O vers! noirs compagnons sans oreille et sans yeux,
Voyez venir à vous un mort libre et joyeux!
Philosophes viveurs, fils de la pourriture,

A travers ma ruine allez donc sans remords,
Et dites-moi s'il est encor quelque torture
Pour ce vieux corps sans âme et mort parmi les morts!

LXXIII

Le Tonneau de la Haine

La Haine est le tonneau des pâles Danaïdes :
La Vengeance éperdue aux bras rouges et forts
A beau précipiter dans ses ténèbres vides
De grands seaux pleins du sang et des larmes des morts,

Le Démon fait des trous secrets à ces abîmes,
Par où fuiraient mille ans de sueurs et d'efforts,
Quand même elle saurait ranimer ses victimes,
Et pour les ressaigner ressusciter leurs corps.

La Haine est un ivrogne au fond d'une taverne,
Qui sent toujours la soif naître de la liqueur
Et se multiplier comme l'hydre de Lerne.

— Mais les buveurs heureux connaissent leur vainqueur,
Et la Haine est vouée à ce sort lamentable
De ne pouvoir jamais s'endormir sous la table.

LXXIV

La Cloche fêlée

Il est amer et doux, pendant les nuits d'hiver,
D'écouter, près du feu qui palpite et qui fume,
Les souvenirs lointains lentement s'élever
Au bruit des carillons qui chantent dans la brume.

Bienheureuse la cloche au gosier vigoureux
Qui, malgré sa vieillesse, alerte et bien portante,
Jette fidèlement son cri religieux,
Ainsi qu'un vieux soldat qui veille sous la tente!

Moi, mon âme est fêlée, et lorsque en ses ennuis
Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits,
Il arrive souvent que sa voix affaiblie

Semble le râle épais d'un blessé qu'on oublie
Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de morts,
Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts!

LXXV

Spleen

Pluviôse, irrité contre la vie entière,
De son urne à grands flots verse un froid ténébreux
Aux pâles habitants du voisin cimetière
Et la mortalité sur les faubourgs brumeux.

Mon chat sur le carreau cherchant une litière
Agite sans repos son corps maigre et galeux;
L'âme d'un vieux poète erre dans la gouttière
Avec la triste voix d'un fantôme frileux.

Le bourdon se lamente, et la bûche enfumée
Accompagne en fausset la pendule enrhumée,
Cependant qu'en un jeu plein de sales parfums,

Héritage fatal d'une vieille hydropique,
Le beau valet de cœur et la dame de pique
Causent sinistrement de leurs amours défunts.

LXXVI

Spleen

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.

Un gros meuble à tiroirs encombré de bilans,
De vers, de billets doux, de procès, de romances,
Avec de lourds cheveux roulés dans des quittances,
Cache moins de secrets que mon triste cerveau.
C'est une pyramide, un immense caveau,
Qui contient plus de morts que la fosse commune.

— Je suis un cimetière abhorré de la lune,
Où, comme des remords, se traînent de longs vers
Qui s'acharnent toujours sur mes morts les plus chers.
Je suis un vieux boudoir plein de roses fanées,
Où gît tout un fouillis de modes surannées,
Où les pastels plaintifs et les pâles Boucher,
Seuls, respirent l'odeur d'un flacon débouché.

Rien n'égale en longueur les boiteuses journées,
Quand sous les lourds flocons des neigeuses années

L'Ennui, fruit de la morne incuriosité,
Prend les proportions de l'immortalité.

— Désormais tu n'es plus, ô matière vivante!
Qu'un granit entouré d'une vague épouvante,
Assoupi dans le fond d'un Sahara brumeux!
Un vieux sphinx ignoré du monde insoucieux,
Oublié sur la carte, et dont l'humeur farouche
Ne chante qu'aux rayons du soleil qui se couche!

LXXVII

Spleen

Je suis comme le roi d'un pays pluvieux,
Riche, mais impuissant, jeune et pourtant très vieux,
Qui, de ses précepteurs méprisant les courbettes,
S'ennuie avec ses chiens comme avec d'autres bêtes.
Rien ne peut l'égayer, ni gibier, ni faucon,
Ni son peuple mourant en face du balcon.
Du bouffon favori la grotesque ballade
Ne distrait plus le front de ce cruel malade ;
Son lit fleurdelisé se transforme en tombeau,
Et les dames d'atour, pour qui tout prince est beau,
Ne savent plus trouver d'impudique toilette
Pour tirer un souris de ce jeune squelette.
Le savant qui lui fait de l'or n'a jamais pu
De son être extirper l'élément corrompu,
Et dans ces bains de sang qui des Romains nous viennent,
Et dont sur leurs vieux jours les puissants se souviennent,
Il n'a su réchauffer ce cadavre hébété
Où coule au lieu de sang l'eau verte du Léthé.

LXXVIII

Spleen

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle
Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits;

Quand la terre est changée en un cachot humide,
Où l'Espérance, comme une chauve-souris,
S'en va battant les murs de son aile timide
Et se cognant la tête à des plafonds pourris;

Quand la pluie étalant ses immenses traînées
D'une vaste prison imite les barreaux,
Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout à coup sautent avec furie
Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,
Ainsi que des esprits errants et sans patrie
Qui se mettent à geindre opiniâtrément.

— Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,
Défilent lentement dans mon âme; l'Espoir,
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

LXXIX

Obsession

Grands bois, vous m'effrayez comme des cathédrales,
Vous hurlez comme l'orgue, et dans nos cœurs maudits,
Chambres d'éternel deuil où vibrent de vieux râles,
Répondent les échos de vos *De profundis*.

Je te hais, Océan! tes bonds et tes tumultes,
Mon esprit les retrouve en lui! Ce rire amer
De l'homme vaincu, plein de sanglots et d'insultes,
Je l'entends dans le rire énorme de la mer.

Comme tu me plairais, ô Nuit! sans ces étoiles
Dont la lumière parle un langage connu!
Car je cherche le vide, et le noir, et le nu!

Mais les ténèbres sont elles-mêmes des toiles
Où vivent, jaillissant de mon œil par milliers,
Des êtres disparus aux regards familiers!

LXXX

Le Goût du Néant

Morne esprit, autrefois amoureux de la lutte,
L'Espoir, dont l'éperon attisait ton ardeur,
Ne veut plus t'enfourcher! Couche-toi sans pudeur,
Vieux cheval dont le pied à chaque obstacle butte.

Résigne-toi, mon cœur; dors ton sommeil de brute!

Esprit vaincu, fourbu! pour toi, vieux maraudeur,
L'amour n'a plus de goût, non plus que la dispute;
Adieu donc, chants du cuivre et soupirs de la flûte!
Plaisirs, ne tentez plus un cœur sombre et boudeur!

Le Printemps adorable a perdu son odeur!

Et le temps m'engloutit minute par minute,
Comme la neige immense un corps pris de raideur;
Je contemple d'en haut le globe en sa rondeur,
Et je n'y cherche plus l'abri d'une cahute!

Avalanche, veux-tu m'emporter dans ta chute?

LXXXI

Alchimie de la Douleur

L'un t'éclaire avec son ardeur,
L'autre en toi met son deuil, Nature!
Ce qui dit à l'un : « Sépulture! »
Dit à l'autre : « Vie et splendeur! »

Hermès inconnu qui m'assistes
Et qui toujours m'intimidas,
Tu me rends l'égal de Midas,
Le plus triste des alchimistes :

Par toi je change l'or en fer
Et le paradis en enfer;
Dans le suaire des nuages

Je découvre un cadavre cher,
Et sur les célestes rivages
Je bâtis de grands sarcophages.

LXXXII

Horreur sympathique

De ce ciel bizarre et livide,
Tourmenté comme ton destin,
Quels pensers dans ton âme vide
Descendent? — Réponds, libertin. »

— Insatiablement avide
De l'obscur et de l'incertain,
Je ne geindrai pas comme Ovide
Chassé du paradis latin.

Cieux déchirés comme des grèves,
En vous se mire mon orgueil!
Vos vastes nuages en deuil

Sont les corbillards de mes rêves,
Et vos lueurs sont le reflet
De l'Enfer où mon cœur se plaît!

L'Héautontimorouménos.

LXXXIII

L'Héautontimorouménos

A J. G. F.

Je te frapperai sans colère
Et sans haine, comme un boucher,
Comme Moïse le rocher!
Et je ferai de ta paupière,

Pour abreuver mon Sahara,
Jaillir les eaux de la souffrance.
Mon désir gonflé d'espérance
Sur tes pleurs salés nagera

Comme un vaisseau qui prend le large,
Et dans mon cœur qu'ils soûleront
Tes chers sanglots retentiront
Comme un tambour qui bat la charge!

Ne suis-je pas un faux accord
Dans la divine symphonie,
Grâce à la vorace Ironie
Qui me secoue et qui me mord?

Elle est dans ma voix, la criarde!
C'est tout mon sang, ce poison noir!
Je suis le sinistre miroir
Où la mégère se regarde!

Je suis la plaie et le couteau!
Je suis le soufflet et la joue!
Je suis les membres et la roue,
Et la victime et le bourreau!

Je suis de mon cœur le vampire,
Un de ces grands abandonnés
Au rire éternel condamnés,
Et qui ne peuvent plus sourire!

LXXXIV

L'Irrémédiable

I

Une Idée, une Forme, un Être
Parti de l'azur et tombé
Dans un Styx bourbeux et plombé
Où nul œil du Ciel ne pénètre;

Un Ange, imprudent voyageur
Qu'a tenté l'amour du difforme,
Au fond d'un cauchemar énorme
Se débattant comme un nageur,

Et luttant, angoisses funèbres!
Contre un gigantesque remous
Qui va chantant comme les fous
Et pirouettant dans les ténèbres;

Un malheureux ensorcelé
Dans ses tâtonnements futiles,
Pour fuir d'un lieu plein de reptiles,
Cherchant la lumière et la clé;

Un damné descendant, sans lampe,
Au bord d'un gouffre dont l'odeur
Trahit l'humide profondeur,
D'éternels escaliers sans rampe,

Où veillent les monstres visqueux
Dont les larges yeux de phosphore
Font une nuit plus noire encore
Et ne rendent visibles qu'eux;

Un navire pris dans le pôle,
Comme en un piège de cristal,
Cherchant par quel détroit fatal
Il est tombé dans cette geôle;

— Emblèmes nets, tableau parfait
D'une fortune irrémédiable,
Qui donne à penser que le Diable
Fait toujours bien tout ce qu'il fait!

II

Tête-à-tête sombre et limpide
Qu'un cœur devenu son miroir!
Puits de Vérité, clair et noir,
Où tremble une étoile livide,

Un phare ironique, infernal,
Flambeau des grâces sataniques,
Soulagement et gloire uniques,
— La conscience dans le Mal!

LXXXV

L'Horloge

HORLOGE! dieu sinistre, effrayant, impassible,
Dont le doigt nous menace et nous dit: *Souviens-toi!*
Les vibrantes Douleurs dans ton cœur plein d'effroi
Se planteront bientôt comme dans une cible;

Le Plaisir vaporeux fuira vers l'horizon
Ainsi qu'une Sylphide au fond de la coulisse;
Chaque instant te dévore un morceau du délice
A chaque homme accordé pour toute sa saison.

Trois mille six cents fois par heure, la Seconde
Chuchote: *Souviens-toi!* — Rapide avec sa voix
D'insecte, Maintenant dit: « Je suis Autrefois,
Et j'ai pompé ta vie avec ma trompe immonde! »

Remember! Souviens-toi! prodigue! *Esto memor!*
(Mon gosier de métal parle toutes les langues.)
Les minutes, mortel folâtre, sont des gangues
Qu'il ne faut pas lâcher sans en extraire l'or!

Souviens-toi que le Temps est un joueur avide
Qui gagne sans tricher, à tout coup ! c'est la loi.
Le jour décroît; la nuit augmente; *souviens-toi !*
Le gouffre a toujours soif; la clepsydre se vide.

Tantôt sonnera l'heure où le divin Hasard,
Où l'auguste Vertu, ton épouse encor vierge,
Où le Repentir même (oh ! la dernière auberge !),
Où tout te dira : « Meurs, vieux lâche ! Il est trop tard ! »

Tableaux Parisiens

LXXXVI

Paysage

Je veux, pour composer chastement mes églogues,
Coucher auprès du ciel, comme les astrologues,
Et, voisin des clochers, écouter en rêvant
Leurs hymnes solennels emportés par le vent.
Les deux mains au menton, du haut de ma mansarde
Je verrai l'atelier qui chante et qui bavarde,
Les tuyaux, les clochers, ces mâts de la cité,
Et les grands ciels qui font rêver d'éternité.

Il est doux, à travers les brumes, de voir naître
L'étoile dans l'azur, la lampe à la fenêtre,
Les fleuves de charbon monter au firmament
Et la lune verser son pâle enchantement.
Je verrai les printemps, les étés, les automnes;
Et quand viendra l'hiver aux neiges monotones,
Je fermerai partout portières et volets
Pour bâtir dans la nuit mes féeriques palais.

Alors je rêverai des horizons bleuâtres,
Des jardins, des jets d'eau pleurant dans les albâtres,
Des baisers, des oiseaux chantant soir et matin,
Et tout ce que l'Idylle a de plus enfantin.
L'Émeute, tempêtant vainement à ma vitre,
Ne fera pas lever mon front de mon pupitre;
Car je serai plongé dans cette volupté
D'évoquer le Printemps avec ma volonté,
De tirer un soleil de mon cœur et de faire
De mes pensers brûlants une tiède atmosphère.

LXXXVII

Le Soleil

Le long du vieux faubourg, où pendent aux masures
Les persiennes, abri des secrètes luxures,
Quand le soleil cruel frappe à traits redoublés
Sur la ville et les champs, sur les toits et les blés,
Je vais m'exercer seul à ma fantasque escrime,
Flairant dans tous les coins les hasards de la rime,
Trébuchant sur les mots comme sur les pavés,
Heurtant parfois des vers depuis longtemps rêvés.

Ce père nourricier, ennemi des chloroses,
Éveille dans les champs les vers comme les roses;
Il fait s'évaporer les soucis vers le ciel,
Et remplit les cerveaux et les ruches de miel.
C'est lui qui rajeunit les porteurs de béquilles
Et les rend gais et doux comme des jeunes filles,
Et commande aux moissons de croître et de mûrir
Dans le cœur immortel qui toujours veut fleurir!

Quand, ainsi qu'un poète, il descend dans les villes,
Il ennoblit le sort des choses les plus viles,
Et s'introduit en roi, sans bruit et sans valets,
Dans tous les hôpitaux et dans tous les palais.

LXXXVIII

A une Mendiante rousse

Blanche fille aux cheveux roux,
Dont la robe par ses trous
Laisse voir la pauvreté
Et la beauté,

Pour moi, poète chétif,
Ton jeune corps maladif,
Plein de taches de rousseur,
A sa douceur.

Tu portes plus galamment
Qu'une reine de roman
Ses cothurnes de velours
Tes sabots lourds.

Au lieu d'un haillon trop court,
Qu'un superbe habit de cour
Traîne à plis bruyants et longs
Sur tes talons;

En place de bas troués,
Que pour les yeux des roués
Sur ta jambe un poignard d'or
Reluise encor;

Que des nœuds mal attachés
Dévoilent pour nos péchés
Tes deux beaux seins, radieux
Comme des yeux;

Que pour te déshabiller
Tes bras se fassent prier
Et chassent à coups mutins
Les doigts lutins,

Perles de la plus belle eau,
Sonnets de maître Belleau
Par tes galants mis aux fers
Sans cesse offerts,

Valetaille de rimeurs
Te dédiant leurs primeurs
Et contemplant ton soulier
Sous l'escalier,

Maint page épris du hasard,
Maint seigneur et maint Ronsard
Épieraient pour le déduit
Ton frais réduit!

Tu compterais dans tes lits
Plus de baisers que de lis
Et rangerais sous tes lois
Plus d'un Valois!

— Cependant tu vas gueusant
Quelque vieux débris gisant
Au seuil de quelque Véfour
De carrefour;

Tu vas lorgnant en dessous
Des bijoux de vingt-neuf sous
Dont je ne puis, oh! pardon!
Te faire don.

Va donc, sans autre ornement,
Parfum, perles, diamant,
Que ta maigre nudité,
O ma beauté!

LXXXIX

Le Cygne

A VICTOR HUGO

I

ANDROMAQUE, je pense à vous! — Ce petit fleuve,
Pauvre et triste miroir où jadis resplendit
L'immense majesté de vos douleurs de veuve,
Ce Simoïs menteur qui par vos pleurs grandit,

A fécondé soudain ma mémoire fertile,
Comme je traversais le nouveau Carrousel.
— Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville
Change plus vite, hélas! que le cœur d'un mortel);

Je ne vois qu'en esprit tout ce camp de baraques,
Ces tas de chapiteaux ébauchés et de fûts,
Les herbes, les gros blocs verdis par l'eau des flaques,
Et, brillant aux carreaux, le bric-à-brac confus.

Là s'étalait jadis une ménagerie;
Là je vis un matin, à l'heure où sous les cieux
Clairs et froids le Travail s'éveille, où la voirie
Pousse un sombre ouragan dans l'air silencieux,

Un cygne qui s'était évadé de sa cage,
Et, de ses pieds palmés frottant le pavé sec,
Sur le sol raboteux traînait son blanc plumage.
Près d'un ruisseau sans eau la bête ouvrant le bec

Baignait nerveusement ses ailes dans la poudre,
Et disait, le cœur plein de son beau lac natal:
« Eau, quand donc pleuvras-tu? quand tonneras-tu, foudre? »
Je vois ce malheureux mythe étrange et fatal,

Vers le ciel quelquefois, comme l'homme d'Ovide,
Vers le ciel ironique et cruellement bleu,
Sur son cou convulsif tendant sa tête avide,
Comme s'il adressait des reproches à Dieu!

II

Paris change, mais rien dans ma mélancolie
N'a bougé! palais neufs, échafaudages, blocs,
Vieux faubourgs, tout pour moi devient allégorie,
Et mes chers souvenirs sont plus lourds que des rocs.

Aussi devant ce Louvre une image m'opprime.
Je pense à mon grand cygne, avec ses gestes fous,
Comme les exilés, ridicule et sublime,
Et rongé d'un désir sans trêve! et puis à vous,

Andromaque, des bras d'un grand époux tombée,
Vil bétail, sous la main du superbe Pyrrhus,
Auprès d'un tombeau vide en extase courbée;
Veuve d'Hector, hélas! et femme d'Hélénus!

Je pense à la négresse, amaigrie et phtisique,
Piétinant dans la boue, et cherchant, l'œil hagard,
Les cocotiers absents de la superbe Afrique
Derrière la muraille immense du brouillard;

A quiconque a perdu ce qui ne se retrouve
Jamais! jamais! à ceux qui s'abreuvent de pleurs
Et tettent la Douleur comme une bonne louve;
Aux maigres orphelins séchant comme des fleurs!

Ainsi dans la forêt où mon esprit s'exile
Un vieux Souvenir sonne à plein souffle du cor!
Je pense aux matelots oubliés dans une île,
Aux captifs, aux vaincus!... à bien d'autres encor!

XC

Les sept Vieillards

A VICTOR HUGO

FOURMILLANTE cité, cité pleine de rêves,
Où le spectre en plein jour raccroche le passant!
Les mystères partout coulent comme des sèves
Dans les canaux étroits du colosse puissant.

Un matin, cependant que dans la triste rue
Les maisons, dont la brume allongeait la hauteur,
Simulaient les deux quais d'une rivière accrue,
Et que, décor semblable à l'âme de l'acteur,

Un brouillard sale et jaune inondait tout l'espace,
Je suivais, raidissant mes nerfs comme un héros
Et discutant avec mon âme déjà lasse,
Le faubourg secoué par les lourds tombereaux.

Tout à coup, un vieillard dont les guenilles jaunes
Imitaient la couleur de ce ciel pluvieux,
Et dont l'aspect aurait fait pleuvoir les aumônes,
Sans la méchanceté qui luisait dans ses yeux,

M'apparut. On eût dit sa prunelle trempée
Dans le fiel; son regard aiguisait les frimas,
Et sa barbe à longs poils, raide comme une épée,
Se projetait, pareille à celle de Judas.

Il n'était pas voûté, mais cassé, son échine
Faisant avec sa jambe un parfait angle droit,
Si bien que son bâton, parachevant sa mine,
Lui donnait la tournure et le pas maladroit

D'un quadrupède infirme ou d'un juif à trois pattes.
Dans la neige et la boue il allait s'empêtrant,
Comme s'il écrasait des morts sous ses savates,
Hostile à l'univers plutôt qu'indifférent.

Son pareil le suivait : barbe, œil, dos, bâton, loques,
Nul trait ne distinguait, du même enfer venu,
Ce jumeau centenaire; et ces spectres baroques
Marchaient du même pas vers un but inconnu.

A quel complot infâme étais-je donc en butte,
Ou quel méchant hasard ainsi m'humiliait?
Car je comptai sept fois, de minute en minute,
Ce sinistre vieillard qui se multipliait!

Que celui-là qui rit de mon inquiétude,
Et qui n'est pas saisi d'un frisson fraternel,
Songe bien que malgré tant de décrépitude
Ces sept monstres hideux avaient l'air éternel!

Aurais-je, sans mourir, contemplé le huitième,
Sosie inexorable, ironique et fatal,
Dégoûtant Phénix, fils et père de lui-même?
— Mais je tournai le dos au cortège infernal.

Exaspéré comme un ivrogne qui voit double,
Je rentrai, je fermai ma porte, épouvanté,
Malade et morfondu, l'esprit fiévreux et trouble,
Blessé par le mystère et par l'absurdité!

Vainement ma raison voulait prendre la barre;
La tempête en jouant déroutait ses efforts,
Et mon âme dansait, dansait, vieille gabare
Sans mâts, sur une mer monstrueuse et sans bords!

XCI

Les Petites Vieilles

A VICTOR HUGO

I

Dans les plis sinueux des vieilles capitales,
Où tout, même l'horreur, tourne aux enchantements,
Je guette, obéissant à mes humeurs fatales,
Des êtres singuliers, décrépits et charmants.

Ces monstres disloqués furent jadis des femmes,
Éponine ou Laïs! — Monstres brisés, bossus
Ou tordus, aimons-les! ce sont encor des âmes.
Sous des jupons troués et sous de froids tissus

Ils rampent, flagellés par les bises iniques,
Frémissant au fracas roulant des omnibus,
Et serrant sur leur flanc, ainsi que des reliques,
Un petit sac brodé de fleurs ou de rébus;

Ils trottent, tout pareils à des marionnettes;
Se traînent, comme font les animaux blessés,
Ou dansent, sans vouloir danser, pauvres sonnettes
Où se pend un Démon sans pitié! Tout cassés

Qu'ils sont, ils ont des yeux perçants comme une vrille,
Luisants comme ces trous où l'eau dort dans la nuit;
Ils ont les yeux divins de la petite fille
Qui s'étonne et qui rit à tout ce qui reluit.

— Avez-vous observé que maints cercueils de vieilles
Sont presque aussi petits que celui d'un enfant?
La Mort savante met dans ces bières pareilles
Un symbole d'un goût bizarre et captivant,

Et lorsque j'entrevois un fantôme débile
Traversant de Paris le fourmillant tableau,
Il me semble toujours que cet être fragile
S'en va tout doucement vers un nouveau berceau,

A moins que, méditant sur la géométrie,
Je ne cherche, à l'aspect de ces membres discords,
Combien de fois il faut que l'ouvrier varie
La forme de la boîte où l'on met tous ces corps.

— Ces yeux sont des puits faits d'un million de larmes,
Des creusets qu'un métal refroidi pailleta...
Ces yeux mystérieux ont d'invincibles charmes
Pour celui que l'austère Infortune allaita!

II

De l'ancien Frascati Vestale enamourée;
Prêtresse de Thalie, hélas! dont le souffleur
Défunt, seul, sait le nom; célèbre évaporée
Que Tivoli jadis ombragea dans sa fleur,

Toutes m'enivrent! mais parmi ces êtres frêles
Il en est qui, faisant de la douleur un miel,
Ont dit au Dévouement qui leur prêtait ses ailes :
« Hippogriffe puissant, mène-moi jusqu'au ciel! »

L'une, par sa patrie au malheur exercée,
L'autre, que son époux surchargea de douleurs,
L'autre, par son enfant Madone transpercée,
Toutes auraient pu faire un fleuve avec leurs pleurs!

III

Ah! que j'en ai suivi, de ces petites vieilles!
Une, entre autres, à l'heure où le soleil tombant
Ensanglante le ciel de blessures vermeilles,
Pensive, s'asseyait à l'écart sur un banc,

Pour entendre un de ces concerts, riches de cuivre,
Dont les soldats parfois inondent nos jardins,
Et qui, dans ces soirs d'or où l'on se sent revivre,
Versent quelque héroïsme au cœur des citadins.

Celle-là droite encor, fière et sentant la règle,
Humait avidement ce chant vif et guerrier;
Son œil parfois s'ouvrait comme l'œil d'un vieil aigle;
Son front de marbre avait l'air fait pour le laurier!

IV

Telles vous cheminez, stoïques et sans plaintes,
A travers le chaos des vivantes cités,
Mères au cœur saignant, courtisanes ou saintes,
Dont autrefois les noms par tous étaient cités.

Vous qui fûtes la grâce ou qui fûtes la gloire,
Nul ne vous reconnaît! un ivrogne incivil
Vous insulte en passant d'un amour dérisoire;
Sur vos talons gambade un enfant lâche et vil.

Honteuses d'exister, ombres ratatinées,
Peureuses, le dos bas, vous côtoyez les murs;
Et nul ne vous salue, étranges destinées!
Débris d'humanité pour l'éternité mûrs!

Mais moi, moi qui de loin tendrement vous surveille,
L'œil inquiet, fixé sur vos pas incertains,
Tout comme si j'étais votre père, ô merveille!
Je goûte à votre insu des plaisirs clandestins :

Je vois s'épanouir vos passions novices;
Sombres ou lumineux, je vis vos jours perdus;
Mon cœur multiplié jouit de tous vos vices!
Mon âme resplendit de toutes vos vertus!

Ruines! ma famille! ô cerveaux congénères!
Je vous fais chaque soir un solennel adieu!
Où serez-vous demain, Èves octogénaires,
Sur qui pèse la griffe effroyable de Dieu?

XCII

Les Aveugles

Contemple-les, mon âme; ils sont vraiment affreux!
Pareils aux mannequins; vaguement ridicules;
Terribles, singuliers comme les somnambules;
Dardant on ne sait où leurs globes ténébreux.

Leurs yeux, d'où la divine étincelle est partie,
Comme s'ils regardaient au loin, restent levés
Au ciel; on ne les voit jamais vers les pavés
Pencher rêveusement leur tête appesantie.

Ils traversent ainsi le noir illimité,
Ce frère du silence éternel. O cité!
Pendant qu'autour de nous tu chantes, ris et beugles,

Éprise du plaisir jusqu'à l'atrocité,
Vois, je me traîne aussi! mais, plus qu'eux hébété,
Je dis : « Que cherchent-ils au Ciel, tous ces aveugles? »

XCIII

A une Passante

La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
Une femme passa, d'une main fastueuse
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit! — Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité?

Ailleurs, bien loin d'ici! trop tard! *jamais* peut-être!
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais!

XCIV

Le Squelette laboureur

I

Dans les planches d'anatomie
Qui traînent sur ces quais poudreux
Où maint livre cadavéreux
Dort comme une antique momie,

Dessins auxquels la gravité
Et le savoir d'un vieil artiste,
Bien que le sujet en soit triste,
Ont communiqué la Beauté,

On voit, ce qui rend plus complètes
Ces mystérieuses horreurs,
Bêchant comme des laboureurs,
Des Écorchés et des Squelettes.

II

De ce terrain que vous fouillez,
Manants résignés et funèbres,
De tout l'effort de vos vertèbres,
Ou de vos muscles dépouillés,

Dites, quelle moisson étrange,
Forçats arrachés au charnier,
Tirez-vous, et de quel fermier
Avez-vous à remplir la grange?

Voulez-vous (d'un destin trop dur
Épouvantable et clair emblème!)
Montrer que dans la fosse même
Le sommeil promis n'est pas sûr;

Qu'envers nous le Néant est traître;
Que tout, même la Mort, nous ment,
Et que sempiternellement,
Hélas! il nous faudra peut-être

Dans quelque pays inconnu
Écorcher la terre revêche
Et pousser une lourde bêche
Sous notre pied sanglant et nu?

XCV

Le Crépuscule du Soir

Voici le soir charmant, ami du criminel;
Il vient comme un complice, à pas de loup; le ciel
Se ferme lentement comme une grande alcôve,
Et l'homme impatient se change en bête fauve.

O soir, aimable soir, désiré par celui
Dont les bras, sans mentir, peuvent dire : « Aujourd'hui
Nous avons travaillé! » — C'est le soir qui soulage
Les esprits que dévore une douleur sauvage,
Le savant obstiné dont le front s'alourdit,
Et l'ouvrier courbé qui regagne son lit.

Cependant des démons malsains dans l'atmosphère
S'éveillent lourdement, comme des gens d'affaire,
Et cognent en volant les volets et l'auvent.
A travers les lueurs que tourmente le vent
La Prostitution s'allume dans les rues ;
Comme une fourmilière elle ouvre ses issues;

Partout elle se fraye un occulte chemin,
Ainsi que l'ennemi qui tente un coup de main;
Elle remue au sein de la cité de fange
Comme un ver qui dérobe à l'Homme ce qu'il mange.
On entend çà et là les cuisines siffler,
Les théâtres glapir, les orchestres ronfler;
Les tables d'hôte, dont le jeu fait les délices,
S'emplissent de catins et d'escrocs, leurs complices,
Et les voleurs, qui n'ont ni trêve ni merci,
Vont bientôt commencer leur travail, eux aussi,
Et forcer doucement les portes et les caisses
Pour vivre quelques jours et vêtir leurs maîtresses.

Recueille-toi, mon âme, en ce grave moment,
Et ferme ton oreille à ce rugissement.
C'est l'heure où les douleurs des malades s'aigrissent!
La sombre Nuit les prend à la gorge; ils finissent
Leur destinée et vont vers le gouffre commun;
L'hôpital se remplit de leurs soupirs. — Plus d'un
Ne viendra plus chercher la soupe parfumée,
Au coin du feu, le soir, auprès d'une âme aimée.

Encore la plupart n'ont-ils jamais connu
La douceur du foyer, et n'ont jamais vécu!

XCVI

Le Jeu

Dans des fauteuils fanés des courtisanes vieilles,
Pâles, le sourcil peint, l'œil câlin et fatal,
Minaudant, et faisant de leurs maigres oreilles
Tomber un cliquetis de pierre et de métal;

Autour des verts tapis des visages sans lèvre,
Des lèvres sans couleur, des mâchoires sans dent,
Et des doigts, convulsés d'une infernale fièvre,
Fouillant la poche vide ou le sein palpitant;

Sous de sales plafonds un rang de pâles lustres
Et d'énormes quinquets projetant leurs lueurs
Sur des fronts ténébreux de poètes illustres
Qui viennent gaspiller leurs sanglantes sueurs;

Voilà le noir tableau qu'en un rêve nocturne
Je vis se dérouler sous mon œil clairvoyant.
Moi-même, dans un coin de l'antre taciturne,
Je me vis accoudé, froid, muet, enviant,

Enviant de ces gens la passion tenace,
De ces vieilles putains la funèbre gaîté,
Et tout gaillardement trafiquant à ma face,
L'un de son vieil honneur, l'autre de sa beauté!

Et mon cœur s'effraya d'envier maint pauvre homme
Courant avec ferveur à l'abîme béant,
Et qui, soûl de son sang, préférerait en somme
La douleur à la mort et l'enfer au néant!

XCVII

Danse macabre

A ERNEST CHRISTOPHE

Fière, autant qu'un vivant, de sa noble stature,
Avec son gros bouquet, son mouchoir et ses gants,
Elle a la nonchalance et la désinvolture
D'une coquette maigre aux airs extravagants.

Vit-on jamais au bal une taille plus mince?
Sa robe exagérée, en sa royale ampleur,
S'écoule abondamment sur un pied sec que pince
Un soulier pomponné, joli comme une fleur.

La ruche qui se joue au bord des clavicules,
Comme un ruisseau lascif qui se frotte au rocher,
Défend pudiquement des lazzi ridicules
Les funèbres appas qu'elle tient à cacher.

Ses yeux profonds sont faits de vide et de ténèbres,
Et son crâne, de fleurs artistement coiffé,
Oscille mollement sur ses frêles vertèbres.
— O charme d'un néant follement attifé!

Aucuns t'appelleront une caricature,
Qui ne comprennent pas, amants ivres de chair,
L'élégance sans nom de l'humaine armature.
Tu réponds, grand squelette, à mon goût le plus cher!

Viens-tu troubler, avec ta puissante grimace,
La fête de la Vie? ou quelque vieux désir,
Éperonnant encor ta vilaine carcasse,
Te pousse-t-il, crédule, au sabbat du Plaisir?

Au chant des violons, aux flammes des bougies,
Espères-tu chasser un cauchemar moqueur,
Et viens-tu demander au torrent des orgies
De rafraîchir l'enfer allumé dans ton cœur?

Inépuisable puits de sottise et de fautes!
De l'antique douleur éternel alambic!
A travers le treillis recourbé de tes côtes
Je vois, errant encor, l'insatiable aspic.

Pour dire vrai, je crains que ta coquetterie
Ne trouve pas un prix digne de ses efforts;
Qui, de ces cœurs mortels, entend la raillerie?
Les charmes de l'horreur n'enivrent que les forts!

Le gouffre de tes yeux, plein d'horribles pensées,
Exhale le vertige, et les danseurs prudents
Ne contempleront pas sans d'amères nausées
Le sourire éternel de tes trente-deux dents.

Pourtant, qui n'a serré dans ses bras un squelette,
Et qui ne s'est nourri des choses du tombeau?
Qu'importe le parfum, l'habit ou la toilette?
Qui fait le dégoûté montre qu'il se croit beau.

Bayadère sans nez, irrésistible gouge,
Dis donc à ces danseurs qui font les offusqués :
« Fiers mignons, malgré l'art des poudres et du rouge,
Vous sentez tous la mort! O squelettes musqués,

« Antinoüs flétris, dandys à face glabre,
Cadavres vernissés, lovelaces chenus,
Le branle universel de la danse macabre
Vous entraîne en des lieux qui ne sont pas connus!

« Des quais froids de la Seine aux bords brûlants du Gange,
Le troupeau mortel saute et se pâme, sans voir
Dans un trou du plafond la trompette de l'Ange
Sinistrement béante ainsi qu'un tromblon noir.

« En tout climat, sous ton soleil, la Mort t'admire
En tes contorsions, risible Humanité,
Et souvent, comme toi, se parfumant de myrrhe,
Mêle son ironie à ton insanité! »

XCVIII

L'Amour du Mensonge

Quand je te vois passer, ô ma chère indolente,
Au chant des instruments qui se brise au plafond
Suspendant ton allure harmonieuse et lente,
Et promenant l'ennui de ton regard profond;

Quand je contemple, aux feux du gaz qui le colore,
Ton front pâle, embelli par un morbide attrait,
Où les torches du soir allument une aurore,
Et tes yeux attirants comme ceux d'un portrait,

Je me dis : « Qu'elle est belle ! et bizarrement fraîche !
Le souvenir massif, royale et lourde tour,
La couronne, et son cœur, meurtri comme une pêche,
Est mûr, comme son corps, pour le savant amour. »

Es-tu le fruit d'automne aux saveurs souveraines ?
Es-tu vase funèbre attendant quelques pleurs,
Parfum qui fait rêver aux oasis lointaines,
Oreiller caressant, ou corbeille de fleurs ?

Je sais qu'il est des yeux, des plus mélancoliques,
Qui ne recèlent point de secrets précieux;
Beaux écrins sans joyaux, médaillons sans reliques,
Plus vides, plus profonds que vous-mêmes, ô Cieux!

Mais ne suffit-il pas que tu sois l'apparence,
Pour réjouir un cœur qui fuit la vérité?
Qu'importe ta bêtise ou ton indifférence?
Masque ou décor, salut! J'adore ta beauté.

XCIX

Je n'ai pas oublié, voisine de la ville,
Notre blanche maison, petite mais tranquille,
Sa Pomone de plâtre et sa vieille Vénus
Dans un bosquet chétif cachant leurs membres nus,
Et le soleil, le soir, ruisselant et superbe,
Qui, derrière la vitre où se brisait sa gerbe,
Semblait, grand œil ouvert dans le ciel curieux,
Contempler nos dîners longs et silencieux,
Répandant largement ses beaux reflets de cierge
Sur la nappe frugale et les rideaux de serge.

C

La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse,
Et qui dort son sommeil sous une humble pelouse,
Nous devrions pourtant lui porter quelques fleurs.
Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs,
Et quand Octobre souffle, émondeur de vieux arbres,
Son vent mélancolique à l'entour de leurs marbres,
Certe, ils doivent trouver les vivants bien ingrats,
De dormir, comme ils font, chaudement dans leurs draps,
Tandis que, dévorés de noires songeries,
Sans compagnon de lit, sans bonnes causeries,
Vieux squelettes gelés travaillés par le ver,
Ils sentent s'égoutter les neiges de l'hiver
Et le siècle couler, sans qu'amis ni famille
Remplacent les lambeaux qui pendent à leur grille.

Lorsque la bûche siffle et chante, si, le soir,
Calme, dans le fauteuil je la voyais s'asseoir,
Si, par une nuit bleue et froide de décembre,
Je la trouvais tapie en un coin de ma chambre,

Grave, et venant du fond de son lit éternel
Couver l'enfant grandi de son œil maternel,
Que pourrais-je répondre à cette âme pieuse,
Voyant tomber des pleurs de sa paupière creuse?

CI

Brumes et Pluies

O fins d'automne, hivers, printemps trempés de boue,
Endormeuses saisons! je vous aime et vous loue
D'envelopper ainsi mon cœur et mon cerveau
D'un linceul vaporeux et d'un vague tombeau.

Dans cette grande plaine où l'autan froid se joue,
Où par les longues nuits la girouette s'enroue,
Mon âme mieux qu'au temps du tiède renouveau
Ouvrira largement ses ailes de corbeau.

Rien n'est plus doux au cœur plein de choses funèbres,
Et sur qui dès longtemps descendent les frimas,
O blafardes saisons, reines de nos climats,

Que l'aspect permanent de vos pâles ténèbres,
— Si ce n'est, par un soir sans lune, deux à deux,
D'endormir la douleur sur un lit hasardeux.

CII

Rêve parisien

A CONSTANTIN GUYS

I

De ce terrible paysage,
Que jamais œil mortel ne vit,
Ce matin encore l'image,
Vague et lointaine, me ravit.

Le sommeil est plein de miracles;
Par un caprice singulier,
J'avais banni de ces spectacles
Le végétal irrégulier,

Et, peintre fier de mon génie,
Je savourais dans mon tableau
L'enivrante monotonie
Du métal, du marbre et de l'eau.

Babel d'escaliers et d'arcades,
C'était un palais infini,
Plein de bassins et de cascades
Tombant dans l'or mat ou bruni ;

Et des cataractes pesantes,
Comme des rideaux de cristal,
Se suspendaient, éblouissantes,
A des murailles de métal.

Non d'arbres, mais de colonnades
Les étangs dormants s'entouraient,
Où de gigantesques naïades,
Comme des femmes, se miraient.

Des nappes d'eau s'épanchaient, bleues,
Entre des quais roses et verts,
Pendant des millions de lieues,
Vers les confins de l'univers ;

C'étaient des pierres inouïes
Et des flots magiques ; c'étaient
D'immenses glaces éblouies
Par tout ce qu'elles reflétaient !

Insouciants et taciturnes,
Des Ganges, dans le firmament,
Versaient le trésor de leurs urnes
Dans des gouffres de diamant.

Architecte de mes féeries,
Je faisais, à ma volonté,
Sous un tunnel de pierreries
Passer un océan dompté;

Et tout, même la couleur noire,
Semblait fourbi, clair, irisé;
Le liquide enchâssait sa gloire
Dans le rayon cristallisé.

Nul astre d'ailleurs, nuls vestiges
De soleil, même au bas du ciel,
Pour illuminer ces prodiges,
Qui brillaient d'un feu personnel!

Et sur ces mouvantes merveilles
Planait (terrible nouveauté!
Tout pour l'œil, rien pour les oreilles!)
Un silence d'éternité.

II

En rouvrant mes yeux pleins de flamme
J'ai vu l'horreur de mon taudis,
Et senti, rentrant dans mon âme,
La pointe des soucis maudits;

La pendule aux accents funèbres
Sonnait brutalement midi,
Et le ciel versait des ténèbres
Sur ce triste monde engourdi.

CIII

Le Crépuscule du Matin

La diane chantait dans les cours des casernes,
Et le vent du matin soufflait sur les lanternes.

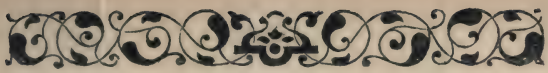
C'était l'heure où l'essaim des rêves malfaisants
Tord sur leurs oreillers les bruns adolescents;
Où, comme un œil sanglant qui palpite et qui bouge,
La lampe sur le jour fait une tache rouge;
Où l'âme, sous le poids du corps revêche et lourd,
Imite les combats de la lampe et du jour.
Comme un visage en pleurs que les brises essuient,
L'air est plein du frisson des choses qui s'enfuient,
Et l'homme est las d'écrire et la femme d'aimer.

Les maisons çà et là commençaient à fumer.
Les femmes de plaisir, la paupière livide,
Bouche ouverte, dormaient de leur sommeil stupide;
Les pauvresses, traînant leurs seins maigres et froids,
Soufflaient sur leurs tisons et soufflaient sur leurs doigts,

C'était l'heure où parmi le froid et la lésine
S'aggravent les douleurs des femmes en gésine;
Comme un sanglot coupé par un sang écumeux
Le chant du coq au loin déchirait l'air brumeux;
Une mer de brouillards baignait les édifices,
Et les agonisants dans le fond des hospices
Poussaient leur dernier râle en hoquets inégaux.
Les débauchés rentraient, brisés par leurs travaux.

L'aurore grelottante en robe rose et verte
S'avançait lentement sur la Seine déserte,
Et le sombre Paris, en se frottant les yeux,
Empoignait ses outils, vieillard laborieux.

Le Vin



CIV

L'Ame du Vin

Un soir, l'âme du vin chantait dans les bouteilles:
« Homme, vers toi je pousse, ô cher déshérité,
Sous ma prison de verre et mes cires vermeilles,
Un chant plein de lumière et de fraternité!

« Je sais combien il faut, sur la colline en flamme,
De peine, de sueur et de soleil cuisant
Pour engendrer ma vie et pour me donner l'âme;
Mais je ne serai point ingrat ni malfaisant,

« Car j'éprouve une joie immense quand je tombe
Dans le gosier d'un homme usé par ses travaux,
Et sa chaude poitrine est une douce tombe
Où je me plais bien mieux que dans mes froids caveaux.

« Entends-tu retentir les refrains des dimanches
Et l'espoir qui gazouille en mon sein palpitant?
Les coudes sur la table et retroussant tes manches,
Tu me glorifieras et tu seras content;

« J'allumerai les yeux de ta femme ravie ;
A ton fils je rendrai sa force et ses couleurs
Et serai pour ce frêle athlète de la vie
L'huile qui raffermit les muscles des lutteurs.

« En toi je tomberai, végétale ambroisie,
Grain précieux jeté par l'éternel Semeur,
Pour que de notre amour naisse la poésie
Qui jaillira vers Dieu comme une rare fleur ! »

CV

Le Vin des Chiffonniers

Souvent, à la clarté rouge d'un réverbère
Dont le vent bat la flamme et tourmente le verre,
Au cœur d'un vieux faubourg, labyrinthe fangeux
Où l'humanité grouille en ferments orageux,

On voit un chiffonnier qui vient, hochant la tête,
Buttant, et se cognant aux murs comme un poète,
Et, sans prendre souci des mouchards, ses sujets,
Epanche tout son cœur en glorieux projets.

Il prête des serments, dicte des lois sublimes,
Terrasse les méchants, relève les victimes,
Et sous le firmament comme un dais suspendu
S'enivre des splendeurs de sa propre vertu.

Oui, ces gens harcelés de chagrins de ménage,
Moulus par le travail et tourmentés par l'âge,
Ereintés et pliant sous un tas de débris,
Vomissement confus de l'énorme Paris,

Reviennent, parfumés d'une odeur de futailles,
Suivis de compagnons, blanchis dans les batailles,
Dont la moustache pend comme les vieux drapeaux.
— Les bannières, les fleurs et les arcs triomphaux

Se dressent devant eux, solennelle magie!
Et dans l'étourdissante et lumineuse orgie
Des clairons, du soleil, des cris et du tambour,
Ils apportent la gloire au peuple ivre d'amour!

C'est ainsi qu'à travers l'Humanité frivole
Le vin roule de l'or, éblouissant Pactole;
Par le gosier de l'homme il chante ses exploits
Et règne par ses dons ainsi que les vrais rois.

Pour noyer la rancœur et bercer l'indolence
De tous ces vieux maudits qui meurent en silence,
Dieu, touché de remords, avait fait le sommeil;
L'Homme ajouta le Vin, fils sacré du Soleil!

CVI

Le Vin de l'Assassin

Ma femme est morte, je suis libre!
Je puis donc boire tout mon soûl.
Lorsque je rentrais sans un sou,
Ses cris me déchiraient la fibre.

Autant qu'un roi je suis heureux;
L'air est pur, le ciel admirable...
Nous avions un été semblable
Lorsque je devins amoureux!

L'horrible soif qui me déchire
Aurait besoin pour s'assouvir
D'autant de vin qu'en peut tenir
Son tombeau; — ce n'est pas peu dire:

Je l'ai jetée au fond d'un puits,
Et j'ai même poussé sur elle
Tous les pavés de la margelle.
— Je l'oublierai si je le puis!

Au nom des serments de tendresse,
Dont rien ne peut nous délier,
Et pour nous réconcilier
Comme au beau temps de notre ivresse,

J'implorai d'elle un rendez-vous,
Le soir, sur une route obscure.
Elle y vint! — folle créature!
Nous sommes tous plus ou moins fous!

Elle était encore jolie,
Quoique bien fatiguée! et moi,
Je l'aimai trop! voilà pourquoi
Je lui dis: « Sors de cette vie! »

Nul ne peut me comprendre. Un seul
Parmi ces ivrognes stupides
Songea-t-il dans ses nuits morbides
A faire du vin un linceul?

Cette crapule invulnérable
Comme les machines de fer
Jamais, ni l'été ni l'hiver,
N'a connu l'amour véritable,

Avec ses noirs enchantements,
Son cortège infernal d'alarmes,
Ses fioles de poison, ses larmes,
Ses bruits de chaîne et d'ossements!

— Me voilà libre et solitaire!
Je serai ce soir ivre-mort;
Alors, sans peur et sans remord,
Je me coucherai sur la terre,

Et je dormirai comme un chien!
Le chariot aux lourdes roues
Chargé de pierres et de boues,
Le wagon enragé peut bien

Écraser ma tête coupable
Ou me couper par le milieu,
Je m'en moque comme de Dieu,
Du Diable ou de la Sainte Table!

CVII

Le Vin du Solitaire

Le regard singulier d'une femme galante
Qui se glisse vers nous comme le rayon blanc
Que la lune onduleuse envoie au lac tremblant,
Quand elle y veut baigner sa beauté nonchalante;

Le dernier sac d'écus dans les doigts d'un joueur;
Un baiser libertin de la maigre Adeline;
Les sons d'une musique énervante et câline,
Semblable au cri lointain de l'humaine douleur,

Tout cela ne vaut pas, ô bouteille profonde,
Les baumes pénétrants que ta panse féconde
Garde au cœur altéré du poète pieux;

Tu lui verses l'espoir, la jeunesse et la vie,
— Et l'orgueil, ce trésor de toute gueuserie,
Qui nous rend triomphants et semblables aux Dieux.

CVIII

Le Vin des Amants

Aujourd'hui l'espace est splendide!
Sans mors, sans éperons, sans bride,
Partons à cheval sur le vin
Pour un ciel féerique et divin!

Comme deux anges que torture
Une implacable calenture,
Dans le bleu cristal du matin
Suivons le mirage lointain!

Mollement balancés sur l'aile
Du tourbillon intelligent,
Dans un délire parallèle,

Ma sœur, côte à côte nageant,
Nous fuirons sans repos ni trêves
Vers le paradis de mes rêves!

Fleurs du Mal

CIX

La Destruction

Sans cesse à mes côtés s'agite le Démon,
Il nage autour de moi comme un air impalpable;
Je l'avale, et le sens qui brûle mon poumon
Et l'emplit d'un désir éternel et coupable.

Parfois il prend, sachant mon grand amour de l'Art,
La forme de la plus séduisante des femmes,
Et, sous de spécieux prétextes de cafard,
Accoutume ma lèvre à des philtres infâmes.

Il me conduit ainsi, loin du regard de Dieu,
Haletant et brisé de fatigue, au milieu
Des plaines de l'Ennui, profondes et désertes,

Et jette dans mes yeux pleins de confusion
Des vêtements souillés, des blessures ouvertes,
Et l'appareil sanglant de la Destruction!

CX

Une Martyre

DESSIN D'UN MAITRE INCONNU

Au milieu des flacons, des étoffes lamées
Et des meubles voluptueux,
Des marbres, des tableaux, des robes parfumées
Qui traînent à plis somptueux,

Dans une chambre tiède où, comme en une serre,
L'air est dangereux et fatal,
Où des bouquets mourants dans leurs cercueils de verre
Exhalent leur soupir final,

Un cadavre sans tête épanche, comme un fleuve,
Sur l'oreiller désaltéré
Un sang rouge et vivant, dont la toile s'abreuve
Avec l'avidité d'un pré.

Semblable aux visions pâles qu'enfante l'ombre
Et qui nous enchaînent les yeux,
La tête, avec l'amas de sa crinière sombre
Et de ses bijoux précieux,

Une Martyre.

Sur la table de nuit, comme une renoncule,
Repose; et, vide de pensers,
Un regard vague et blanc comme le crépuscule
S'échappe des yeux révulsés.

Sur le lit, le tronc nu sans scrupules étale
Dans le plus complet abandon
La secrète splendeur et la beauté fatale
Dont la nature lui fit don;

Un bas rosâtre, orné de coins d'or, à la jambe
Comme un souvenir est resté;
La jarretière, ainsi qu'un œil secret qui flambe,
Darde un regard diamanté.

Le singulier aspect de cette solitude
Et d'un grand portrait langoureux,
Aux yeux provocateurs comme son attitude,
Révèle un amour ténébreux,

Une coupable joie et des fêtes étranges
Pleines de baisers infernaux,
Dont se réjouissait l'essaim de mauvais anges
Nageant dans les plis des rideaux;

Et cependant, à voir la maigreur élégante
De l'épaule au contour heurté,
La hanche un peu pointue et la taille fringante
Ainsi qu'un reptile irrité,

Elle est bien jeune encor! — Son âme exaspérée
Et ses sens par l'ennui mordus
S'étaient-ils entr'ouverts à la meute altérée
Des désirs errants et perdus?

L'homme vindicatif que tu n'as pu, vivante,
Malgré tant d'amour, assouvir,
Combla-t-il sur ta chair inerte et complaisante
L'immensité de son désir?

Réponds, cadavre impur! et par tes tresses roides
Te soulevant d'un bras fiévreux,
Dis-moi, tête effrayante, a-t-il sur tes dents froides
Collé les suprêmes adieux?

— Loin du monde railleur, loin de la foule impure,
Loin des magistrats curieux,
Dors en paix, dors en paix, étrange créature,
Dans ton tombeau mystérieux;

Ton époux court le monde, et ta forme immortelle
Veille près de lui quand il dort;
Autant que toi sans doute il te sera fidèle,
Et constant jusques à la mort.

CXI

Femmes damnées

Comme un bétail pensif sur le sable couchées,
Elles tournent leurs yeux vers l'horizon des mers,
Et leurs pieds se cherchant et leurs mains rapprochées
Ont de douces langueurs et des frissons amers.

Les unes, cœurs épris de longues confidences,
Dans le fond des bosquets où jasent les ruisseaux,
Vont épelant l'amour des craintives enfances
Et creusent le bois vert des jeunes arbrisseaux;

D'autres, comme des sœurs, marchent lentes et graves
A travers les rochers pleins d'apparitions,
Où saint Antoine a vu surgir comme des laves
Les seins nus et pourprés de ses tentations;

Il en est, aux lueurs des résines croulantes,
Qui dans le creux muet des vieux antres païens
T'appellent au secours de leurs fièvres hurlantes,
O Bacchus, endormeur des remords anciens!

Et d'autres, dont la gorge aime les scapulaires,
Qui, recélant un fouet sous leurs longs vêtements,
Mêlent, dans le bois sombre et les nuits solitaires,
L'écume du plaisir aux larmes des tourments.

O vierges, ô démons, ô monstres, ô martyres,
De la réalité grands esprits contempteurs,
Chercheuses d'infini, dévotes et satyres,
Tantôt pleines de cris, tantôt pleines de pleurs,

Vous que dans votre enfer mon âme a poursuivies,
Pauvres sœurs, je vous aime autant que je vous plains,
Pour vos mornes douleurs, vos soifs inassouvies,
Et les urnes d'amour dont vos grands cœurs sont pleins!

CXII

Les deux bonnes Sœurs

La Débauche et la Mort sont deux aimables filles,
Prodigues de baisers et riches de santé,
Dont le flanc toujours vierge et drapé de guenilles
Sous l'éternel labeur n'a jamais enfanté.

Au poète sinistre, ennemi des familles,
Favori de l'enfer, courtisan mal renté,
Tombeaux et lupanars montrent sous leurs charmilles
Un lit que le remords n'a jamais fréquenté.

Et la bière et l'alcôve en blasphèmes fécondes
Nous offrent tour à tour, comme deux bonnes sœurs,
De terribles plaisirs et d'affreuses douceurs.

Quand veux-tu m'enterrer, Débauche aux bras immondes?
O Mort, quand viendras-tu, sa rivale en attraits,
Sur ses myrtes infects enter tes noirs cyprès?

CXIII

La Fontaine de Sang

Il me semble parfois que mon sang coule à flots,
Ainsi qu'une fontaine aux rythmiques sanglots.
Je l'entends bien qui coule avec un long murmure,
Mais je me tâte en vain pour trouver la blessure.

A travers la cité, comme dans un champ clos,
Il s'en va, transformant les pavés en îlots,
Désaltérant la soif de chaque créature,
Et partout colorant en rouge la nature.

J'ai demandé souvent à des vins captieux
D'endormir pour un jour la terreur qui me mine;
Le vin rend l'œil plus clair et l'oreille plus fine!

J'ai cherché dans l'amour un sommeil oublieux;
Mais l'amour n'est pour moi qu'un matelas d'aiguilles
Fait pour donner à boire à ces cruelles filles!

CXIV

Allégorie

C'est une femme belle et de riche encolure,
Qui laisse dans son vin traîner sa chevelure.
Les griffes de l'amour, les poisons du tripot,
Tout glisse et tout s'émousse au granit de sa peau.
Elle rit à la Mort et nargue la Débauche,
Ces monstres dont la main, qui toujours gratte et fauche,
Dans ses jeux destructeurs a pourtant respecté
De ce corps ferme et droit la rude majesté.
Elle marche en déesse et repose en sultane;
Elle a dans le plaisir la foi mahométane,
Et dans ses bras ouverts que remplissent ses seins,
Elle appelle des yeux la race des humains.
Elle croit, elle sait, cette vierge inféconde
Et pourtant nécessaire à la marche du monde,
Que la beauté du corps est un sublime don
Qui de toute infamie arrache le pardon.
Elle ignore l'Enfer comme le Purgatoire,
Et quand l'heure viendra d'entrer dans la Nuit noire,
Elle regardera la face de la Mort,
Ainsi qu'un nouveau-né, — sans haine et sans remord.

CXV

La Béatrice

Dans des terrains cendreux, calcinés, sans verdure,
Comme je me plaignais un jour à la nature,
Et que de ma pensée, en vaguant au hasard,
J'aiguisais lentement sur mon cœur le poignard,
Je vis en plein midi descendre sur ma tête
Un nuage funèbre et gros d'une tempête,
Qui portait un troupeau de démons vicieux,
Semblables à des nains cruels et curieux.
A me considérer froidement ils se mirent,
Et, comme des passants sur un fou qu'ils admirent,
Je les entendis rire et chuchoter entre eux,
En échangeant maint signe et maint clignement d'yeux :

« Contemplons à loisir cette caricature
Et cette ombre d'Hamlet imitant sa posture,
Le regard indécis et les cheveux au vent.
N'est-ce pas grand'pitié de voir ce bon vivant,
Ce gueux, cet histrion en vacances, ce drôle,
Parce qu'il sait jouer artistement son rôle,
Vouloir intéresser au chant de ses douleurs
Les aigles, les grillons, les ruisseaux et les fleurs,

Et même à nous, auteurs de ces vieilles rubriques,
Réciter en hurlant ses tirades publiques ? »

J'aurais pu (mon orgueil aussi haut que les monts
Domine la nuée et le cri des démons)
Détourner simplement ma tête souveraine,
Si je n'eusse pas vu parmi leur troupe obscène,
Crime qui n'a pas fait chanceler le soleil !
La reine de mon cœur au regard nonpareil,
Qui riait avec eux de ma sombre détresse
Et leur versait parfois quelque sale caresse.

CXVI

Un Voyage à Cythère

Mon cœur, comme un oiseau, voltigeait tout joyeux
Et planait librement à l'entour des cordages;
Le navire roulait sous un ciel sans nuages,
Comme un ange enivré du soleil radieux.

Quelle est cette île triste et noire? — C'est Cythère,
Nous dit-on, un pays fameux dans les chansons,
Eldorado banal de tous les vieux garçons.
Regardez! après tout, c'est une pauvre terre.

— Ile des doux secrets et des fêtes du cœur!
De l'antique Vénus le superbe fantôme
Au-dessus de tes mers plane comme un arome,
Et charge les esprits d'amour et de langueur.

Belle île aux myrtes verts, pleine de fleurs écloses,
Vénérée à jamais par toute nation,
Où les soupirs des cœurs en adoration
Roulent comme l'encens sur un jardin de roses

Ou le roucoulement éternel d'un ramier!
— Cythère n'était plus qu'un terrain des plus maigres,
Un désert rocailleux troublé par des cris aigres.
J'entrevoyais pourtant un objet singulier!

Ce n'était pas un temple aux ombres bocagères,
Où la jeune prêtresse, amoureuse des fleurs,
Allait, le corps brûlé de secrètes chaleurs,
Entrebâillant sa robe aux brises passagères;

Mais voilà qu'en rasant la côte d'assez près
Pour troubler les oiseaux avec nos voiles blanches,
Nous vîmes que c'était un gibet à trois branches,
Du ciel se détachant en noir, comme un cyprès.

De féroces oiseaux perchés sur leur pâture
Détruisaient avec rage un pendu déjà mûr,
Chacun plantant, comme un outil, son bec impur
Dans tous les coins saignants de cette pourriture;

Les yeux étaient deux trous, et du ventre effondré
Les intestins pesants lui coulaient sur les cuisses,
Et ses bourreaux, gorgés de hideuses délices,
L'avaient à coups de bec absolument châtré.

Sous les pieds, un troupeau de jaloux quadrupèdes,
Le museau relevé, tournoyait et rôdait;
Une plus grande bête au milieu s'agitait
Comme un exécuteur entouré de ses aides.

Habitant de Cythère, enfant d'un ciel si beau,
Silencieusement tu souffrais ces insultes,
En expiation de tes infâmes cultes
Et des péchés qui t'ont interdit le tombeau.

Ridicule pendu, tes douleurs sont les miennes!
Je sentis, à l'aspect de tes membres flottants,
Comme un vomissement, remonter vers mes dents
Le long fleuve de fiel des douleurs anciennes;

Devant toi, pauvre diable au souvenir si cher,
J'ai senti tous les becs et toutes les mâchoires
Des corbeaux lancinants et des panthères noires
Qui jadis aimaient tant à triturer ma chair.

— Le ciel était charmant, la mer était unie;
Pour moi tout était noir et sanglant désormais,
Hélas! et j'avais, comme en un suaire épais,
Le cœur enseveli dans cette allégorie.

Dans ton île, ô Vénus! je n'ai trouvé debout
Qu'un gibet symbolique où pendait mon image.....
— Ah! Seigneur! donnez-moi la force et le courage
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût!

L'Amour et le Crâne.

CXVII

L'Amour et le Crâne

VIEUX CUL-DE-LAMPE

L'AMOUR est assis sur le crâne
De l'Humanité,
Et sur ce trône le profane,
Au rire effronté,

Souffle gaîment des bulles rondes
Qui montent dans l'air,
Comme pour rejoindre les mondes
Au fond de l'éther.

Le globe lumineux et frêle
Prend un grand essor,
Crève et crache son âme grêle
Comme un songe d'or.

J'entends le crâne à chaque bulle
Prier et gémir :
« Ce jeu féroce et ridicule,
Quand doit-il finir ?

« Car ce que ta bouche cruelle
Éparpille en l'air,
Monstre assassin, c'est ma cervelle,
Mon sang et ma chair ! »

Révolte

CXVIII

Le Reniement de saint Pierre

Qu'est-ce que Dieu fait donc de ce flot d'anathèmes
Qui monte tous les jours vers ses chers Séraphins ?
Comme un tyran gorgé de viandes et de vins,
Il s'endort au doux bruit de nos affreux blasphèmes.

Les sanglots des martyrs et des suppliciés
Sont une symphonie enivrante sans doute,
Puisque, malgré le sang que leur volupté coûte,
Les Cieux ne s'en sont point encor rassasiés !

— Ah ! Jésus, souviens-toi du Jardin des Olives !
Dans ta simplicité tu priais à genoux
Celui qui dans son ciel riait au bruit des clous
Que d'ignobles bourreaux plantaient dans tes chairs vives,

Lorsque tu vis cracher sur ta divinité
La crapule du corps de garde et des cuisines,
Et lorsque tu sentis s'enfoncer les épines
Dans ton crâne où vivait l'immense Humanité ;

Quand de ton corps brisé la pesanteur horrible
Allongeait tes deux bras distendus, que ton sang
Et ta sueur coulaient de ton front pâlissant,
Quand tu fus devant tous posé comme une cible,

Rêvais-tu de ces jours si brillants et si beaux
Où tu vins pour remplir l'éternelle promesse,
Où tu foulais, monté sur une douce ânesse,
Des chemins tout jonchés de fleurs et de rameaux,

Où, le cœur tout gonflé d'espoir et de vaillance,
Tu fouettais tous ces vils marchands à tour de bras,
Où tu fus maître enfin? Le remords n'a-t-il pas
Pénétré dans ton flanc plus avant que la lance?

— Certes, je sortirai, quant à moi, satisfait
D'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve;
Puissé-je user du glaive et périr par le glaive!
Saint Pierre a renié Jésus,... il a bien fait!

CXIX

Abel et Caïn

I

RACE d'Abel, dors, bois et mange;
Dieu te sourit complaisamment.

Race de Caïn, dans la fange
Rampe et meurs misérablement.

Race d'Abel, ton sacrifice
Flatte le nez du Séraphin!

Race de Caïn, ton supplice
Aura-t-il jamais une fin?

Race d'Abel, vois tes semailles
Et ton bétail venir à bien;

Race de Caïn, tes entrailles
Hurlent la faim comme un vieux chien.

Race d'Abel, chauffe ton ventre
A ton foyer patriarcal;

Race de Caïn, dans ton antre
Tremble de froid, pauvre chacal!

Race d'Abel, aime et pullule!
Ton or fait aussi des petits.

Race de Caïn, cœur qui brûle,
Prends garde à ces grands appétits.

Race d'Abel, tu croîs et broutes
Comme les punaises des bois!

Race de Caïn, sur les routes
Traîne ta famille aux abois.

II

Ah! race d'Abel, ta charogne
Engraissera le sol fumant!

Race de Caïn, ta besogne
N'est pas faite suffisamment;

Race d'Abel, voici ta honte:
Le fer est vaincu par l'épieu!

Race de Caïn, au ciel monte
Et sur la terre jette Dieu!

CXX

Les Litanies de Satan

O toi, le plus savant et le plus beau des Anges,
Dieu trahi par le sort et privé de louanges,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

O Prince de l'exil, à qui l'on a fait tort,
Et qui, vaincu, toujours te redresses plus fort,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Toi qui sais tout, grand roi des choses souterraines,
Guérisseur familier des angoisses humaines,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Toi qui, même aux lépreux, aux parias maudits,
Enseignes par l'amour le goût du Paradis,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

O toi, qui de la Mort, ta vieille et forte amante,
Engendras l'Espérance, — une folle charmante!

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Toi qui fais au proscrit ce regard calme et haut
Qui damne tout un peuple autour d'un échafaud,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Toi qui sais en quels coins des terres envieuses
Le Dieu jaloux cacha les pierres précieuses,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Toi dont l'œil clair connaît les profonds arsenaux
Où dort enseveli le peuple des métaux,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Toi dont la large main cache les précipices
Au somnambule errant au bord des édifices,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Toi qui, magiquement, assouplis les vieux os
De l'ivrogne attardé foulé par les chevaux,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Toi qui, pour consoler l'homme frêle qui souffre,
Nous appris à mêler le salpêtre et le soufre,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Toi qui poses ta marque, ô complice subtil,
Sur le front du Crésus impitoyable et vil,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Toi qui mets dans les yeux et dans le cœur des filles
Le culte de la plaie et l'amour des guenilles,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Bâton des exilés, lampe des inventeurs,
Confesseur des pendus et des conspirateurs,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Père adoptif de ceux qu'en sa noire colère
Du Paradis terrestre a chassés Dieu le Père,

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

PRIÈRE

Gloire et louange à toi, Satan, dans les hauteurs
Du Ciel, où tu régnas, et dans les profondeurs
De l'Enfer, où, vaincu, tu rêves en silence!
Fais que mon âme un jour, sous l'Arbre de Science,
Près de toi se repose, à l'heure où sur ton front
Comme un Temple nouveau ses rameaux s'épandront!

La Mort

CXXI

La Mort des Amants

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,
Des divans profonds comme des tombeaux,
Et d'étranges fleurs sur des étagères,
Écloses pour nous sous des cieux plus beaux.

Usant à l'envi leurs chaleurs dernières,
Nos deux cœurs seront de vastes flambeaux,
Qui réfléchiront leurs doubles lumières
Dans nos deux esprits, ces miroirs jumeaux.

Un soir fait de rose et de bleu mystique,
Nous échangerons un éclair unique,
Comme un long sanglot, tout chargé d'adieux;

Et plus tard un Ange, entr'ouvrant les portes,
Viendra ranimer, fidèle et joyeux,
Les miroirs ternis et les flammes mortes.

CXXII

La Mort des Pauvres

C'est la Mort qui console, hélas! et qui fait vivre;
C'est le but de la vie, et c'est le seul espoir
Qui, comme un élixir, nous monte et nous enivre,
Et nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir;

A travers la tempête, et la neige, et le givre,
C'est la clarté vibrante à notre horizon noir;
C'est l'auberge fameuse inscrite sur le livre,
Où l'on pourra manger, et dormir, et s'asseoir;

C'est un Ange qui tient dans ses doigts magnétiques
Le sommeil et le don des rêves extatiques,
Et qui refait le lit des gens pauvres et nus;

C'est la gloire des Dieux, c'est le grenier mystique,
C'est la bourse du pauvre et sa patrie antique,
C'est le portique ouvert sur les Cieux inconnus!

CXXIII

La Mort des Artistes

Combien faut-il de fois secouer mes grelots
Et baiser ton front bas, morne Caricature?
Pour piquer dans le but, de mystique nature,
Combien, ô mon carquois, perdre de javelots?

Nous userons notre âme en de subtils complots,
Et nous démolirons mainte lourde armature,
Avant de contempler la grande Créature
Dont l'infernal désir nous remplit de sanglots!

Il en est qui jamais n'ont connu leur Idole,
Et ces sculpteurs damnés et marqués d'un affront,
Qui vont te martelant la poitrine et le front,

N'ont qu'un espoir, étrange et sombre Capitole!
C'est que la Mort, planant comme un soleil nouveau,
Fera s'épanouir les fleurs de leur cerveau!

CXXIV

La Fin de la Journée

Sous une lumière blafarde
Court, danse et se tord sans raison
La Vie, impudente et criarde.
Aussi, sitôt qu'à l'horizon

La nuit voluptueuse monte,
Apaisant tout, même la faim,
Effaçant tout, même la honte,
Le Poète se dit: « Enfin!

« Mon esprit, comme mes vertèbres,
Invoque ardemment le repos;
Le cœur plein de songes funèbres,

« Je vais me coucher sur le dos
Et me rouler dans vos rideaux,
O rafraîchissantes ténèbres! »

CXXV

Le Rêve d'un Curieux

A F. N.

Connais-tu, comme moi, la douleur savoureuse,
Et de toi fais-tu dire : « Oh ! l'homme singulier ! »
— J'allais mourir. C'était dans mon âme amoureuse,
Désir mêlé d'horreur, un mal particulier;

Angoisse et vif espoir, sans humeur factieuse.
Plus allait se vidant le fatal sablier,
Plus ma torture était âpre et délicieuse;
Tout mon cœur s'arrachait au monde familier.

J'étais comme l'enfant avide du spectacle,
Haïssant le rideau comme on hait un obstacle...
Enfin la vérité froide se révéla :

J'étais mort sans surprise, et la terrible aurore
M'enveloppait. — Eh quoi ! n'est-ce donc que cela !
La toile était levée et j'attendais encore.

CXXVI

Le Voyage

A MAXIME DU CAMP

I

Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes,
L'univers est égal à son vaste appétit.
Ah! que le monde est grand à la clarté des lampes!
Aux yeux du souvenir que le monde est petit!

Un matin nous partons, le cerveau plein de flamme,
Le cœur gros de rancune et de désirs amers,
Et nous allons, suivant le rythme de la lame,
Berçant notre infini sur le fini des mers :

Les uns, joyeux de fuir une patrie infâme;
D'autres, l'horreur de leurs berceaux; et quelques-uns,
Astrologues noyés dans les yeux d'une femme,
La Circé tyrannique aux dangereux parfums.

Pour n'être pas changés en bêtes, ils s'enivrent
D'espace et de lumière et de cieux embrasés;
La glace qui les mord, les soleils qui les cuivrent,
Effacent lentement la marque des baisers.

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
Pour partir; cœurs légers, semblables aux ballons,
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,
Et, sans savoir pourquoi, disent toujours : « Allons! »

Ceux-là dont les désirs ont la forme des nues,
Et qui rêvent, ainsi qu'un conscrit le canon,
De vastes voluptés, changeantes, inconnues,
Et dont l'esprit humain n'a jamais su le nom!

II

Nous imitons, horreur! la toupie et la boule
Dans leur valse et leurs bonds; même dans nos sommeils
La Curiosité nous tourmente et nous roule,
Comme un Ange cruel qui fouette des soleils.

Singulière fortune, où le but se déplace
Et, n'étant nulle part, peut être n'importe où!
Où l'Homme, dont jamais l'espérance n'est lasse,
Pour trouver le repos court toujours comme un fou!

Notre âme est un trois-mâts cherchant son Icarie;
Une voix retentit sur le pont : « Ouvre l'œil! »
Une voix de la hune, ardente et folle, crie :
« Amour... gloire... bonheur! » Enfer! c'est un écueil.

Chaque îlot signalé par l'homme de vigie
Est un Eldorado promis par le Destin;
L'Imagination qui dresse son orgie
Ne trouve qu'un récif aux clartés du matin.

O le pauvre amoureux des pays chimériques !
Faut-il le mettre aux fers, le jeter à la mer,
Ce matelot ivrogne, inventeur d'Amériques
Dont le mirage rend le gouffre plus amer ?

Tel le vieux vagabond, piétinant dans la boue,
Rêve, le nez en l'air, de brillants paradis ;
Son œil ensorcelé découvre une Capoue
Partout où la chandelle illumine un taudis.

III

Étonnants voyageurs ! quelles nobles histoires
Nous lisons dans vos yeux profonds comme les mers !
Montrez-nous les écrins de vos riches mémoires,
Ces bijoux merveilleux, faits d'astres et d'éthers.

Nous voulons voyager sans vapeur et sans voile !
Faites, pour égayer l'ennui de nos prisons,
Passer sur nos esprits, tendus comme une toile,
Vos souvenirs avec leurs cadres d'horizons.

Dites, qu'avez-vous vu ?

IV

« Nous avons vu des astres
Et des flots ; nous avons vu des sables aussi ;
Et, malgré bien des chocs et d'imprévus désastres,
Nous nous sommes souvent ennuyés, comme ici.

« La gloire du soleil sur la mer violette,
La gloire des cités dans le soleil couchant,
Allumaient dans nos cœurs une ardeur inquiète
De plonger dans un ciel au reflet alléchant.

« Les plus riches cités, les plus grands paysages,
Jamais ne contenaient l'attrait mystérieux
De ceux que le hasard fait avec les nuages,
Et toujours le désir nous rendait soucieux!

« — La jouissance ajoute au désir de la force.
Désir, vieil arbre à qui le plaisir sert d'engrais,
Cependant que grossit et durcit ton écorce,
Tes branches veulent voir le soleil de plus près!

« Grandiras-tu toujours, grand arbre plus vivace
Que le cyprès? — Pourtant nous avons, avec soin,
Cueilli quelques croquis pour votre album vorace,
Frères qui trouvez beau tout ce qui vient de loin!

« Nous avons salué des idoles à trompe,
Des trônes constellés de joyaux lumineux,
Des palais ouvragés dont la féerique pompe
Serait pour vos banquiers un rêve ruineux,

« Des costumes qui sont pour les yeux une ivresse,
Des femmes dont les dents et les ongles sont teints,
Et des jongleurs savants que le serpent caresse. »

V

Et puis, et puis encore?

VI

« O cerveaux enfantins!

« Pour ne pas oublier la chose capitale,
Nous avons vu partout, et sans l'avoir cherché,
Du haut jusques en bas de l'échelle fatale,
Le spectacle ennuyeux de l'immortel péché :

« La femme, esclave vile, orgueilleuse et stupide,
Sans rire s'adorant et s'aimant sans dégoût;
L'homme, tyran goulu, paillard, dur et cupide,
Esclave de l'esclave et ruisseau dans l'égout;

« Le bourreau qui jouit, le martyr qui sanglote;
La fête qu'assaisonne et parfume le sang;
Le poison du pouvoir énervant le despote,
Et le peuple amoureux du fouet abrutissant;

« Plusieurs religions semblables à la nôtre,
Toutes escaladant le ciel; la Sainteté,
Comme en un lit de plume un délicat se vautre,
Dans les clous et le crin cherchant la volupté;

« L'Humanité bavarde, ivre de son génie,
Et, folle maintenant comme elle était jadis,
Criant à Dieu, dans sa furibonde agonie :
« O mon semblable, ô mon maître, je te maudis! »

« Et les moins sots, hardis amants de la Démence,
Fuyant le grand troupeau parqué par le Destin,
Et se réfugiant dans l'opium immense!
— Tel est du globe entier l'éternel bulletin. »

VII

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage!
Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,
Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image :
Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui!

Faut-il partir? rester? Si tu peux rester, reste;
Pars, s'il le faut. L'un court, et l'autre se tapit
Pour tromper l'ennemi vigilant et funeste,
Le temps! Il est, hélas! des coureurs sans répit,

Comme le Juif errant et comme les apôtres,
A qui rien ne suffit, ni wagon, ni vaisseau,
Pour fuir ce rétiaire infâme; il en est d'autres
Qui savent le tuer sans quitter leur berceau.

Lorsque enfin il mettra le pied sur notre échine,
Nous pourrons espérer et crier : « En avant! »
De même qu'autrefois nous partions pour la Chine,
Les yeux fixés au large et les cheveux au vent,

Nous nous embarquerons sur la mer des Ténèbres
Avec le cœur joyeux d'un jeune passager.
Entendez-vous ces voix charmantes et funèbres
Qui chantent : « Par ici! vous qui voulez manger

« Le Lotus parfumé! c'est ici qu'on vendange
Les fruits miraculeux dont votre cœur a faim;
Venez vous enivrer de la douceur étrange
De cette après-midi qui n'a jamais de fin »?

A l'accent familier nous devinons le spectre;
Nos Pylades là-bas tendent leurs bras vers nous.
« Pour rafraîchir ton cœur nage vers ton Électre! »
Dit celle dont jadis nous baisions les genoux.

VIII

O Mort, vieux capitaine, il est temps! levons l'ancre!
Ce pays nous ennuie, ô Mort! Appareillons!
Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,
Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons!

Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte!
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe?
Au fond de l'Inconnu pour trouver du *nouveau!*

Nouvelles Fleurs du Mal

CXXVII

Épigraphe pour un Livre condamné

Lecteur paisible et bucolique,
Sombre et naïf homme de bien,
Jette ce livre saturnien,
Orgiaque et mélancolique.

Si tu n'as fait ta rhétorique
Chez Satan, le rusé doyen,
Jette! tu n'y comprendrais rien,
Ou tu me croirais hystérique.

Mais si, sans se laisser charmer,
Ton œil sait plonger dans les gouffres,
Lis-moi, pour apprendre à m'aimer;

Ame curieuse qui souffres
Et vas cherchant ton paradis,
Plains-moi!... Sinon, je te maudis!

CXXVIII

L'Examen de Minuit

La pendule, sonnant minuit,
Ironiquement nous engage
A nous rappeler quel usage
Nous fîmes du jour qui s'enfuit :
— Aujourd'hui, date fatidique,
Vendredi, treize, nous avons,
Malgré tout ce que nous savons,
Mené le train d'un hérétique.

Nous avons blasphémé Jésus,
Des Dieux le plus incontestable!
Comme un parasite à la table
De quelque monstrueux Crésus,
Nous avons, pour plaire à la brute,
Digne vassale des Démons,
Insulté ce que nous aimons
Et flatté ce qui nous rebute;

Contristé, servile bourreau,
Le faible qu'à tort on méprise ;
Salué l'énorme Bêtise,
La Bêtise au front de taureau ;
Baisé la stupide Matière
Avec grande dévotion,
Et de la putréfaction
Béni la blafarde lumière.

Enfin, nous avons, pour noyer
Le vertige dans le délire,
Nous, prêtre orgueilleux de la Lyre,
Dont la gloire est de déployer
L'ivresse des choses funèbres,
Bu sans soif et mangé sans faim !...
— Vite, soufflons la lampe, afin
De nous cacher dans les ténèbres !

CXXIX

Madrigal triste

Que m'importe que tu sois sage?
Sois belle! et sois triste! Les pleurs
Ajoutent un charme au visage,
Comme le fleuve au paysage;
L'orage rajeunit les fleurs.

Je t'aime surtout quand la joie
S'enfuit de ton front terrassé;
Quand ton cœur dans l'horreur se noie;
Quand sur ton présent se déploie
Le nuage affreux du passé.

Je t'aime quand ton grand œil verse
Une eau chaude comme le sang;
Quand, malgré ma main qui te berce,
Ton angoisse, trop lourde, perce
Comme un râle d'agonisant.

J'aspire, volupté divine!
Hymne profond, délicieux!

Tous les sanglots de ta poitrine,
Et crois que ton cœur s'illumine
Des perles que versent tes yeux !

Je sais que ton cœur, qui regorge
De vieux amours déracinés,
Flamboie encor comme une forge,
Et que tu couves sous ta gorge
Un peu de l'orgueil des damnés;

Mais tant, ma chère, que tes rêves
N'auront pas reflété l'Enfer,
Et qu'en un cauchemar sans trêves,
Songeant de poisons et de glaives,
Éprise de poudre et de fer,

N'ouvrant à chacun qu'avec crainte,
Déchiffrant le malheur partout,
Te convulsant quand l'heure tinte,
Tu n'auras pas senti l'étreinte
De l'irrésistible Dégoût,

Tu ne pourras, esclave reine
Qui ne m'aimes qu'avec effroi,
Dans l'horreur de la nuit malsaine
Me dire, l'âme de cris pleine :
« Je suis ton égale, ô mon Roi ! »

CXXX

A une Malabaraise

Tes pieds sont aussi fins que tes mains, et ta hanche
Est large à faire envie à la plus belle blanche;
A l'artiste pensif ton corps est doux et cher;
Tes grands yeux de velours sont plus noirs que ta chair.
Aux pays chauds et bleus où ton Dieu t'a fait naître
Ta tâche est d'allumer la pipe de ton maître,
De pourvoir les flacons d'eaux fraîches et d'odeurs,
De chasser loin du lit les moustiques rôdeurs,
Et, dès que le matin fait chanter les platanes,
D'acheter au bazar ananas et bananes.
Tout le jour, où tu veux, tu mènes tes pieds nus,
Et fredonnes tout bas de vieux airs inconnus;
Et quand descend le soir au manteau d'écarlate,
Tu poses doucement ton corps sur une natte,
Où tes rêves flottants sont pleins de colibris,
Et toujours, comme toi, gracieux et fleuris.
Pourquoi, l'heureuse enfant, veux-tu voir notre France,
Ce pays trop peuplé que fauche la souffrance,

Et, confiant ta vie aux bras forts des marins,
Faire de grands adieux à tes chers tamarins?
Toi, vêtue à moitié de mousselines frêles,
Frissonnante là-bas sous la neige et les grêles,
Comme tu pleurerais tes loisirs doux et francs,
Si, le corset brutal emprisonnant tes flancs,
Il te fallait glaner ton souper dans nos fanges
Et vendre le parfum de tes charmes étranges,
L'œil pensif et suivant, dans nos sales brouillards,
Des cocotiers absents les fantômes épars!

CXXXI

L'Avertisseur

Tout homme digne de ce nom
A dans le cœur un Serpent jaune,
Installé comme sur un trône,
Qui, s'il dit : « Je veux! » répond : « Non! »

Plonge tes yeux dans les yeux fixes
Des Satyresses ou des Nixes,
La Dent dit : « Pense à ton devoir! »

Fais des enfants, plante des arbres,
Polis des vers, sculpte des marbres,
La Dent dit : « Vivras-tu ce soir? »

Quoi qu'il ébauche ou qu'il espère,
L'homme ne vit pas un moment
Sans subir l'avertissement
De l'insupportable Vipère.

CXXXII

Hymne

A la très-chère, à la très-belle
Qui remplit mon cœur de clarté,
A l'ange, à l'idole immortelle,
Salut en immortalité!

Elle se répand dans ma vie
Comme un air imprégné de sel,
Et dans mon âme inassouvie
Verse le goût de l'éternel.

Sachet toujours frais qui parfume
L'atmosphère d'un cher réduit,
Encensoir oublié qui fume
En secret à travers la nuit,

Comment, amour incorruptible,
T'exprimer avec vérité?
Grain de musc qui gis, invisible,
Au fond de mon éternité!

A la très-bonne, à la très-belle
Qui fait ma joie et ma santé,
A l'ange, à l'idole immortelle,
Salut en immortalité!

CXXXIII

La Voix

Mon berceau s'adossait à la bibliothèque,
Babel sombre, où roman, science, fabliau,
Tout, la cendre latine et la poussière grecque,
Se mêlaient. J'étais haut comme un in-folio.
Deux voix me parlaient. L'une, insidieuse et ferme,
Disait : « La Terre est un gâteau plein de douceur;
Je puis (et ton plaisir serait alors sans terme!)
Te faire un appétit d'une égale grosseur. »
Et l'autre : « Viens! oh! viens voyager dans les rêves,
Au delà du possible, au delà du connu! »
Et celle-là chantait comme le vent des grèves,
Fantôme vagissant, on ne sait d'où venu,
Qui caresse l'oreille et cependant l'effraie.
Je te répondis : « Oui! douce voix! » C'est d'alors
Que date ce qu'on peut, hélas! nommer ma plaie
Et ma fatalité. Derrière les décors
De l'existence immense, au plus noir de l'abîme,
Je vois distinctement des mondes singuliers,

Et, de ma clairvoyance extatique victime,
Je traîne des serpents qui mordent mes souliers.
Et c'est depuis ce temps que, pareil aux prophètes,
J'aime si tendrement le désert et la mer;
Que je ris dans les deuils et pleure dans les fêtes,
Et trouve un goût suave au vin le plus amer;
Que je prends très souvent les faits pour des mensonges,
Et que, les yeux au ciel, je tombe dans des trous.
Mais la Voix me console et dit : « Garde tes songes;
Les sages n'en ont pas d'aussi beaux que les fous! »

CXXXIV

Le Rebelle

Un ange furieux fond du ciel comme un aigle,
Du mécréant saisit à pleins poings les cheveux,
Et dit, le secouant : « Tu connaîtras la règle!
(Car je suis ton bon Ange, entends-tu?) Je le veux!

« Sache qu'il faut aimer, sans faire la grimace,
Le pauvre, le méchant, le tortu, l'hébété,
Pour que tu puisses faire à Jésus, quand il passe,
Un tapis triomphal avec ta charité.

« Tel est l'Amour! Avant que ton cœur ne se blase,
A la gloire de Dieu rallume ton extase;
C'est la Volupté vraie aux durables appas! »

Et l'Ange, châtiant autant, ma foi! qu'il aime,
De ses poings de géant torture l'anathème;
Mais le damné répond toujours : « Je ne veux pas! »

CXXXV

Le Jet d'eau

Tes beaux yeux sont las, pauvre amante !
Reste longtemps sans les rouvrir,
Dans cette pose nonchalante
Où t'a surprise le plaisir.
Dans la cour le jet d'eau qui jase
Et ne se tait ni nuit ni jour
Entretient doucement l'extase
Où ce soir m'a plongé l'amour.

La gerbe épanouie
En mille fleurs,
Où Phœbé réjouie
Met ses couleurs,
Tombe comme une pluie
De larges pleurs.

Ainsi ton âme qu'incendie
L'éclair brûlant des voluptés
S'élance, rapide et hardie,
Vers les vastes cieux enchantés.

Puis elle s'épanche, mourante,
En un flot de triste langueur,
Qui par une invisible pente
Descend jusqu'au fond de mon cœur.

La gerbe épanouie
En mille fleurs,
Où Phœbé réjouie
Met ses couleurs,
Tombe comme une pluie
De larges pleurs.

O toi que la nuit rend si belle,
Qu'il m'est doux, penché vers tes seins,
D'écouter la plainte éternelle
Qui sanglote dans les bassins!
Lune, eau sonore, nuit bénie,
Arbres qui frissonnez autour,
Votre pure mélancolie
Est le miroir de mon amour.

La gerbe épanouie
En mille fleurs,
Où Phœbé réjouie
Met ses couleurs,
Tombe comme une pluie
De larges pleurs.

CXXXVI

Les Yeux de Berthe

Vous pouvez mépriser les yeux les plus célèbres,
Beaux yeux de mon enfant, par où filtre et s'enfuit
Je ne sais quoi de bon, de doux comme la Nuit!
Beaux yeux, versez sur moi vos charmantes ténèbres!

Grands yeux de mon enfant, arcanes adorés,
Vous ressemblez beaucoup à ces grottes magiques
Où, derrière l'amas des ombres léthargiques,
Scintillent vaguement des trésors ignorés!

Mon enfant a des yeux obscurs, profonds et vastes,
Comme toi, Nuit immense, éclairés comme toi!
Leurs feux sont ces pensers d'Amour, mêlés de Foi,
Qui pétillent au fond, voluptueux ou chastes.

CXXXVII

La Rançon

L'HOMME a, pour payer sa rançon,
Deux champs au tuf profond et riche,
Qu'il faut qu'il remue et défriche
Avec le fer de la raison;

Pour obtenir la moindre rose,
Pour extorquer quelques épis,
Des pleurs salés de son front gris
Sans cesse il faut qu'il les arrose.

L'un est l'Art, et l'autre l'Amour.
— Pour rendre le juge propice,
Lorsque de la stricte justice
Paraîtra le terrible jour,

Il faudra lui montrer des granges
Pleines de moissons, et des fleurs
Dont les formes et les couleurs
Gagnent le suffrage des Anges.

CXXXVIII

Bien loin d'ici

C'est ici la case sacrée
Où cette fille très parée,
Tranquille et toujours préparée,

D'une main éventant ses seins,
Et son coude dans les coussins,
Écoute pleurer les bassins :

C'est la chambre de Dorothée.
— La brise et l'eau chantent au loin
Leur chanson de sanglots heurtée
Pour bercer cette enfant gâtée.

Du haut en bas, avec grand soin,
Sa peau délicate est frottée
D'huile odorante et de benjoin.
— Des fleurs se pâment dans un coin.

CXXXIX

Recueillement

Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.
Tu réclamais le Soir; il descend; le voici :
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.

Pendant que des mortels la multitude vile,
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,
Va cueillir des remords dans la fête servile,
Ma Douleur, donne-moi la main; viens par ici,

Loin d'eux. Vois se pencher les défuntes Années,
Sur les balcons du ciel, en robes surannées;
Surgir du fond des eaux le Regret souriant;

Le Soleil moribond s'endormir sous une arche;
Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,
Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche.

CXL

Le Gouffre

PASCAL avait son gouffre, avec lui se mouvant.
— Hélas! tout est abîme, — action, désir, rêve,
Parole! et sur mon poil qui tout droit se relève
Mainte fois de la Peur je sens passer le vent.

En haut, en bas, partout, la profondeur, la grève,
Le silence, l'espace affreux et captivant...
Sur le fond de mes nuits Dieu de son doigt savant
Dessine un cauchemar multiforme et sans trêve.

J'ai peur du sommeil comme on a peur d'un grand trou,
Tout plein de vague horreur, menant on ne sait où;
Je ne vois qu'infini par toutes les fenêtres,

Et mon esprit, toujours du vertige hanté,
Jalouse du néant l'insensibilité.
— Ah! ne jamais sortir des Nombres et des Êtres!

CXLI

Les Plaintes d'un Icare

Les amants des prostituées
Sont heureux, dispos et repus;
Quant à moi, mes bras sont rompus
Pour avoir étreint des nuées.

C'est grâce aux astres nonpareils,
Qui tout au fond du ciel flamboient,
Que mes yeux consumés ne voient
Que des souvenirs de soleils.

En vain j'ai voulu de l'espace
Trouver la fin et le milieu;
Sous je ne sais quel œil de feu
Je sens mon aile qui se casse;

Et brûlé par l'amour du beau,
Je n'aurai pas l'honneur sublime
De donner mon nom à l'abîme
Qui me servira de tombeau.

CXLII

Le Couvercle

En quelque lieu qu'il aille, ou sur mer ou sur terre,
Sous un climat de flamme ou sous un soleil blanc,
Serviteur de Jésus, courtisan de Cythère,
Mendiant ténébreux ou Crésus rutilant,

Citadin, campagnard, vagabond, sédentaire,
Que son petit cerveau soit actif ou soit lent,
Partout l'homme subit la terreur du mystère,
Et ne regarde en haut qu'avec un œil tremblant.

En haut, le Ciel! ce mur de caveau qui l'étouffe,
Plafond illuminé pour un opéra bouffe
Où chaque histrion foule un sol ensanglanté;

Terreur du libertin, espoir du fol ermite;
Le Ciel! couvercle noir de la grande marmite
Où bout l'imperceptible et vaste Humanité.

Épaves

CXLIII

Le Coucher du Soleil romantique

Que le Soleil est beau quand tout frais il se lève,
Comme une explosion nous lançant son bonjour!
— Bienheureux celui-là qui peut avec amour
Saluer son coucher plus glorieux qu'un rêve!

Je me souviens!... J'ai vu tout, fleur, source, sillon,
Se pâmer sous son œil comme un cœur qui palpite...
— Courons vers l'horizon, il est tard, courons vite,
Pour attraper au moins un oblique rayon!

Mais je poursuis en vain le Dieu qui se retire;
L'irrésistible Nuit établit son empire,
Noire, humide, funeste et pleine de frissons;

Une odeur de tombeau dans les ténèbres nage,
Et mon pied peureux froisse, au bord du marécage,
Des crapauds imprévus et de froids limaçons.

CXLIV

A Théodore de Banville

1842

Vous avez empoigné les crins de la Déesse
Avec un tel poignet, qu'on vous eût pris, à voir
Et cet air de maîtrise et ce beau nonchaloir,
Pour un jeune ruffian terrassant sa maîtresse.

L'œil clair et plein du feu de la précocité,
Vous avez prélassé votre orgueil d'architecte
Dans des constructions dont l'audace correcte
Fait voir quelle sera votre maturité.

Poète, notre sang nous fuit par chaque pore;
Est-ce que par hasard la robe du Centaure,
Qui changeait toute veine en funèbre ruisseau,

Était teinte trois fois dans les baves subtiles
De ces vindicatifs et monstrueux reptiles
Que le petit Hercule étranglait au berceau?

CXLV

Vers pour le Portrait d'Honoré Daumier

Celui dont nous t'offrons l'image,
Et dont l'art, subtil entre tous,
Nous enseigne à rire de nous,
Celui-là, lecteur, est un sage.

C'est un satirique, un moqueur;
Mais l'énergie avec laquelle
Il peint le Mal et sa séquelle
Prouve la beauté de son cœur.

Son rire n'est pas la grimace
De Melmoth ou de Méphisto
Sous la torche de l'Alecto
Qui les brûle, mais qui nous glace :

Leur rire, hélas! de la gaîté
N'est que la douloureuse charge ;
Le sien rayonne, franc et large,
Comme un signe de sa bonté!

CXLVI

Lola de Valence

INSCRIPTION POUR LE TABLEAU D'ÉDOUARD MANET

Entre tant de beautés que partout on peut voir,
Je comprends bien, amis, que le désir balance;
Mais on voit scintiller en Lola de Valence
Le charme inattendu d'un bijou rose et noir.

CXLVII

Sur *Le Tasse en Prison* d'Eugène Delacroix

Le poète au cachot, débraillé, maladif,
Roulant un manuscrit sous son pied convulsif,
Mesure d'un regard que la terreur enflamme
L'escalier de vertige où s'abîme son âme.

Les rires enivrants dont s'emplit la prison
Vers l'étrange et l'absurde invitent sa raison;
Le Doute l'environne, et la Peur ridicule,
Hideuse et multiforme, autour de lui circule.

Ce génie enfermé dans un taudis malsain,
Ces grimaces, ces cris, ces spectres dont l'essaim
Tourbillonne, ameuté derrière son oreille,

Ce rêveur que l'horreur de son logis réveille,
Voilà bien ton emblème, Ame aux songes obscurs,
Que le Réel étouffe entre ses quatre murs!

CXLVIII

Le Calumet de Paix

IMITÉ DE LONGFELLOW

I

Or Gitche Manito*, le Maître de la Vie,
Le Puissant, descendit dans la verte prairie,
Dans l'immense prairie aux coteaux montueux;
Et là, sur les rochers de la Rouge Carrière,
Dominant tout l'espace et baigné de lumière,
Il se tenait debout, vaste et majestueux.

Alors il convoqua les peuples innombrables,
Plus nombreux que ne sont les herbes et les sables.
Avec sa main terrible il rompit un morceau
Du rocher, dont il fit une pipe superbe,
Puis, au bord du ruisseau, dans une énorme gerbe,
Pour s'en faire un tuyau, choisit un long roseau.

Pour la bourrer il prit au saule son écorce;
Et lui, le Tout-Puissant, Créateur de la Force,

* Prononcez : *Guetchi Manitou.*

Debout, il alluma, comme un divin fanal,
La Pipe de la Paix. Debout sur la Carrière
Il fumait, droit, superbe et baigné de lumière.
Or pour les nations c'était le grand signal.

Et lentement montait la divine fumée
Dans l'air doux du matin, onduleuse, embaumée.
Et d'abord ce ne fut qu'un sillon ténébreux;
Puis la vapeur se fit plus bleue et plus épaisse,
Puis blanchit; et montant, et grossissant sans cesse,
Elle alla se briser au dur plafond des cieux.

Des plus lointains sommets des Montagnes Rocheuses,
Depuis les lacs du Nord aux ondes tapageuses,
Depuis Tawasentha, le vallon sans pareil,
Jusqu'à Tuscaloosa, la forêt parfumée,
Tous virent le signal et l'immense fumée
Montant paisiblement dans le matin vermeil.

Les Prophètes disaient : « Voyez-vous cette bande
De vapeur, qui, semblable à la main qui commande,
Oscille et se détache en noir sur le soleil?
C'est Gitche Manito, le Maître de la Vie,
Qui dit aux quatre coins de l'immense prairie :
« Je vous convoque tous, guerriers, à mon Conseil ! »

Par le chemin des eaux, par la route des plaines,
Par les quatre côtés d'où soufflent les haleines
Du vent, tous les guerriers de chaque tribu, tous,

Comprenant le signal du nuage qui bouge,
Vinrent docilement à la Carrière Rouge
Où Gitche Manito leur donnait rendez-vous.

Les guerriers se tenaient sur la verte prairie,
Tous équipés en guerre, et la mine aguerrie,
Bariolés ainsi qu'un feuillage automnal;
Et la haine qui fait combattre tous les êtres,
La haine qui brûlait les yeux de leurs ancêtres
Incendiait encor leurs yeux d'un feu fatal.

Et leurs yeux étaient pleins de haine héréditaire.
Or Gitche Manito, le Maître de la Terre,
Les considérait tous avec compassion,
Comme un père très bon, ennemi du désordre,
Qui voit ses chers petits batailler et se mordre.
Tel Gitche Manito pour toute nation.

Il étendit sur eux sa puissante main droite
Pour subjuguer leur cœur et leur nature étroite,
Pour rafraîchir leur fièvre à l'ombre de sa main;
Puis il leur dit avec sa voix majestueuse,
Comparable à la voix d'une eau tumultueuse
Qui tombe et rend un son monstrueux, surhumain :

II

« O ma postérité, déplorable et chérie!
O mes fils! écoutez la divine raison.
C'est Gitche Manito, le Maître de la Vie,
Qui vous parle! celui qui dans votre patrie
A mis l'ours, le castor, le renne et le bison.

« Je vous ai fait la chasse et la pêche faciles;
Pourquoi donc le chasseur devient-il assassin?
Le marais fut par moi peuplé de volatiles;
Pourquoi n'êtes-vous pas contents, fils indociles?
Pourquoi l'homme fait-il la chasse à son voisin?

« Je suis vraiment bien las de vos horribles guerres.
Vos prières, vos vœux mêmes sont des forfaits!
Le péril est pour vous dans les humeurs contraires,
Et c'est dans l'union qu'est votre force. En frères
Vivez donc, et sachez vous maintenir en paix.

« Bientôt vous recevrez de ma main un Prophète
Qui viendra vous instruire et souffrir avec vous.
Sa parole fera de la vie une fête;
Mais si vous méprisez sa sagesse parfaite,
Pauvres enfants maudits, vous disparaîtrez tous!

« Effacez dans les flots vos couleurs meurtrières.
Les roseaux sont nombreux et le roc est épais;
Chacun en peut tirer sa pipe. Plus de guerres,
Plus de sang! Désormais vivez comme des frères,
Et tous, unis, fumez le Calumet de Paix! »

III

Et soudain tous, jetant leurs armes sur la terre,
Lavent dans le ruisseau les couleurs de la guerre
Qui luisaient sur leurs fronts cruels et triomphants.
Chacun creuse une pipe et cueille sur la rive
Un long roseau qu'avec adresse il enjolive.
Et l'Esprit souriait à ses pauvres enfants!

Chacun s'en retourna l'âme calme et ravie;
Et Gitche Manito, le Maître de la Vie,
Remonta par la porte entr'ouverte des cieux.
— A travers la vapeur splendide du nuage
Le Tout-Puissant montait, content de son ouvrage,
Immense, parfumé, sublime, radieux!

CXLIX

La Prière d'un Païen

Ah ! ne ralentis pas tes flammes,
Réchauffe mon cœur engourdi,
Volupté, torture des âmes !
Diva ! supplicem exaudi !

Déesse dans l'air répandue,
Flamme dans notre souterrain !
Exauce une âme morfondue,
Qui te consacre un chant d'airain.

Volupté, sois toujours ma reine !
Prends le masque d'une sirène
Faite de chair et de velours,

Ou verse-moi tes sommeils lourds
Dans le vin informe et mystique,
Volupté, fantôme élastique !

CL

L'Imprévu

Harpagon, qui veillait son père agonisant,
Se dit, rêveur, devant ces lèvres déjà blanches :
« Nous avons au grenier un nombre suffisant,
Ce me semble, de vieilles planches ! »

Célimène roucoule et dit : « Mon cœur est bon,
Et naturellement Dieu m'a faite très belle. »
— Son cœur ! cœur racorni, fumé comme un jambon,
Recuit à la flamme éternelle !

Un gazetier fumeux, qui se croit un flambeau,
Dit au pauvre, qu'il a noyé dans les ténèbres :
« Où donc l'aperçois-tu, ce Créateur du Beau,
Ce Redresseur que tu célèbres ? »

Mieux que tous, je connais certain voluptueux
Qui bâille nuit et jour, et se lamente et pleure,
Répétant, l'impuissant et le fat : « Oui, je veux
Être vertueux, dans une heure ! »

L'horloge, à son tour, dit à voix basse : « Il est mûr,
Le damné! J'avertis en vain la chair infecte.
L'homme est aveugle, sourd, fragile, comme un mur
Qu'habite et que ronge un insecte! »

Et puis, Quelqu'un paraît, que tous avaient nié,
Et qui leur dit, railleur et fier : « Dans mon ciboire,
Vous avez, que je crois, assez communié,
A la joyeuse Messe noire!

« Chacun de vous m'a fait un temple dans son cœur;
Vous avez, en secret, baisé ma fesse immonde.
Reconnaissez Satan à son rire vainqueur,
Énorme et laid comme le monde!

« Avez-vous donc pu croire, hypocrites surpris,
Qu'on se moque du maître, et qu'avec lui l'on triche,
Et qu'il soit naturel de recevoir deux prix,
D'aller au Ciel et d'être riche?

« Il faut que le gibier paye le vieux chasseur
Qui se morfond longtemps à l'affût de la proie.
Je vais vous emporter à travers l'épaisseur,
Compagnons de ma triste joie,

« A travers l'épaisseur de la terre et du roc,
A travers les amas confus de votre cendre,
Dans un palais aussi grand que moi, d'un seul bloc,
Et qui n'est pas de pierre tendre;

« Car il est fait avec l'universel Péché,
Et contient mon orgueil, ma douleur et ma gloire! »
— Cependant, tout en haut de l'univers juché,
Un ange sonne la victoire

De ceux dont le cœur dit : « Que béni soit ton fouet,
Seigneur! que la douleur, ô Père, soit bénie!
Mon âme dans tes mains n'est pas un vain jouet,
Et ta prudence est infinie. »

Le son de la trompette est si délicieux,
Dans les soirs solennels de célestes vendanges,
Qu'il s'infiltre comme une extase dans tous ceux
Dont elle chante les louanges.

CLI

La Lune offensée

O Lune qu'adoraient discrètement nos pères,
Du haut des pays bleus où, radieux sérail,
Les astres vont te suivre en pimpant attirail,
Ma vieille Cynthia, lampe de nos repaires,

Vois-tu les amoureux, sur leurs grabats prospères,
De leur bouche en dormant montrer le frais émail?
Le poète buter du front sur son travail?
Ou sous les gazons secs s'accoupler les vipères?

Sous ton domino jaune, et d'un pied clandestin,
Vas-tu, comme jadis, du soir jusqu'au matin,
Baiser d'Endymion les grâces surannées?

« — Je vois ta mère, enfant de ce siècle appauvri,
Qui vers son miroir penche un lourd amas d'années,
Et plâtre artistement le sein qui t'a nourri! »

Pièces condamnées

Les Bijoux

La très-chère était nue, et, connaissant mon cœur,
Elle n'avait gardé que ses bijoux sonores,
Dont le riche attirail lui donnait l'air vainqueur
Qu'ont dans leurs jours heureux les esclaves des Maures.

Quand il jette en dansant son bruit vif et moqueur,
Ce monde rayonnant de métal et de pierre
Me ravit en extase, et j'aime avec fureur
Les choses où le son se mêle à la lumière.

Elle était donc couchée, et se laissait aimer,
Et du haut du divan elle souriait d'aise
A mon amour profond et doux comme la mer
Qui vers elle montait comme vers sa falaise.

Les yeux fixés sur moi, comme un tigre dompté,
D'un air vague et rêveur elle essayait des poses,
Et la candeur unie à la lubricité
Donnait un charme neuf à ses métamorphoses.

Et son bras et sa jambe, et sa cuisse et ses reins,
Polis comme de l'huile, onduleux comme un cygne,
Passaient devant mes yeux clairvoyants et sereins;
Et son ventre et ses seins, ces grappes de ma vigne,

S'avançaient plus câlins que les anges du mal,
Pour troubler le repos où mon âme était mise,
Et pour la déranger du rocher de cristal,
Où calme et solitaire elle s'était assise.

Je croyais voir unis par un nouveau dessin
Les hanches de l'Antiope au buste d'un imberbe,
Tant sa taille faisait ressortir son bassin.
Sur ce teint fauve et brun le fard était superbe!

— Et la lampe s'étant résignée à mourir,
Comme le foyer seul illuminait la chambre,
Chaque fois qu'il poussait un flamboyant soupir,
Il inondait de sang cette peau couleur d'ambre!

Le Léthé

Viens sur mon cœur, âme cruelle et sourde,
Tigre adoré, monstre aux airs indolents;
Je veux longtemps plonger mes doigts tremblants
Dans l'épaisseur de ta crinière lourde;

Dans tes jupons remplis de ton parfum
Ensevelir ma tête endolorie,
Et respirer, comme une fleur flétrie,
Le doux relent de mon amour défunt.

Je veux dormir! dormir plutôt que vivre!
Dans un sommeil, douteux comme la mort,
J'étalerai mes baisers sans remord
Sur ton beau corps poli comme le cuivre.

Pour engloutir mes sanglots apaisés
Rien ne me vaut l'abîme de ta couche;
L'oubli puissant habite sur ta bouche,
Et le Léthé coule dans tes baisers.

A mon destin, désormais mon délice,
J'obéirai comme un prédestiné;
Martyr docile, innocent condamné,
Dont la ferveur attise le supplice,

Je sucerai, pour noyer ma rancœur,
Le népenthès et la bonne ciguë
Aux bouts charmants de cette gorge aiguë
Qui n'a jamais emprisonné de cœur.

A celle qui est trop gaie

Ta tête, ton geste, ton air
Sont beaux comme un beau paysage;
Le rire joue en ton visage
Comme un vent frais dans un ciel clair.

Le passant chagrin que tu frôles
Est ébloui par la santé
Qui jaillit comme une clarté
De tes bras et de tes épaules.

Les retentissantes couleurs
Dont tu parsèmes tes toilettes
Jettent dans l'esprit des poètes
L'image d'un ballet de fleurs.

Ces robes folles sont l'emblème
De ton esprit bariolé;
Folle dont je suis affolé,
Je te hais autant que je t'aime!

Quelquefois dans un beau jardin,
Où je traînais mon atonie,
J'ai senti comme une ironie
Le soleil déchirer mon sein;

Et le printemps et la verdure
Ont tant humilié mon cœur
Que j'ai puni sur une fleur
L'insolence de la nature.

Ainsi, je voudrais, une nuit,
Quand l'heure des voluptés sonne,
Vers les trésors de ta personne
Comme un lâche ramper sans bruit,

Pour châtier ta chair joyeuse,
Pour meurtrir ton sein pardonné,
Et faire à ton flanc étonné
Une blessure large et creuse,

Et, vertigineuse douceur!
A travers ces lèvres nouvelles,
Plus éclatantes et plus belles,
T'infuser mon venin, ma sœur!

Lesbos

MÈRE des jeux latins et des voluptés grecques,
Lesbos, où les baisers languissants ou joyeux,
Chauds comme les soleils, frais comme les pastèques,
Font l'ornement des nuits et des jours glorieux,
— Mère des jeux latins et des voluptés grecques,

Lesbos, où les baisers sont comme les cascades
Qui se jettent sans peur dans les gouffres sans fonds
Et courent, sanglotant et gloussant par saccades,
— Orageux et secrets, fourmillants et profonds;
Lesbos, où les baisers sont comme les cascades!

Lesbos où les Phrynés l'une l'autre s'attirent,
Où jamais un soupir ne resta sans écho,
A l'égal de Paphos les étoiles t'admirent,
Et Vénus à bon droit peut jalouser Sapho!
— Lesbos où les Phrynés l'une l'autre s'attirent,

Lesbos, terre des nuits chaudes et langoureuses,
Qui font qu'à leurs miroirs, stérile volupté,
Les filles aux yeux creux, de leurs corps amoureuses,
Caressent les fruits mûrs de leur nubilité,
Lesbos, terre des nuits chaudes et langoureuses,

Laisse du vieux Platon se froncer l'œil austère;
Tu tires ton pardon de l'excès des baisers,
Reine du doux empire, aimable et noble terre,
Et des raffinements toujours inépuisés.
Laisse du vieux Platon se froncer l'œil austère.

Tu tires ton pardon de l'éternel martyre
Infligé sans relâche aux cœurs ambitieux
Qu'attire loin de nous le radieux sourire
Entrevu vaguement au bord des autres cieux;
Tu tires ton pardon de l'éternel martyre!

Qui des Dieux osera, Lesbos, être ton juge,
Et condamner ton front pâli dans les travaux,
Si ses balances d'or n'ont pesé le déluge
Des larmes qu'à la mer ont versé tes ruisseaux?
Qui des Dieux osera, Lesbos, être ton juge?

Que nous veulent les lois du juste et de l'injuste?
Vierges au cœur sublime, honneur de l'archipel,
Votre religion comme une autre est auguste,
Et l'amour se rira de l'enfer et du ciel!
— Que nous veulent les lois du juste et de l'injuste?

Car Lesbos entre tous m'a choisi sur la terre
Pour chanter le secret de ses vierges en fleur,
Et je fus dès l'enfance admis au noir mystère
Des rires effrénés mêlés au sombre pleur;
Car Lesbos entre tous m'a choisi sur la terre,

Et depuis lors je veille au sommet de Leucate,
Comme une sentinelle, à l'œil perçant et sûr,
Qui guette nuit et jour brick, tartane ou frégate,
Dont les formes au loin frissonnent dans l'azur,
— Et depuis lors je veille au sommet de Leucate

Pour savoir si la mer est indulgente et bonne,
Et parmi les sanglots dont le roc retentit
Un soir ramènera vers Lesbos qui pardonne
Le cadavre adoré de Sapho qui partit
Pour savoir si la mer est indulgente et bonne!

De la mâle Sapho, l'amante et le poète,
Plus belle que Vénus par ses mornes pâleurs!
— L'œil d'azur est vaincu par l'œil noir que tachette
Le cercle ténébreux tracé par les douleurs
De la mâle Sapho, l'amante et le poète!

— Plus belle que Vénus se dressant sur le monde
Et versant les trésors de sa sérénité
Et le rayonnement de sa jeunesse blonde
Sur le vieil Océan de sa fille enchanté;
Plus belle que Vénus se dressant sur le monde!

— De Sapho qui mourut le jour de son blasphème,
Quand, insultant le rite et le culte inventé,
Elle fit son beau corps la pâture suprême
D'un brutal dont l'orgueil punit l'impiété
De Sapho qui mourut le jour de son blasphème.

Et c'est depuis ce temps que Lesbos se lamente!
Et, malgré les honneurs que lui rend l'univers,
S'enivre chaque nuit du cri de la tourmente
Que poussent vers les cieux ses rivages déserts.
Et c'est depuis ce temps que Lesbos se lamente!

Femmes damnées

A la pâle clarté des lampes languissantes,
Sur de profonds coussins tout imprégnés d'odeur,
Hippolyte rêvait aux caresses puissantes
Qui levaient le rideau de sa jeune candeur.

Elle cherchait d'un œil troublé par la tempête
De sa naïveté le ciel déjà lointain,
Ainsi qu'un voyageur qui retourne la tête
Vers les horizons bleus dépassés le matin.

De ses yeux amortis les paresseuses larmes,
L'air brisé, la stupeur, la morne volupté,
Ses bras vaincus, jetés comme de vaines armes,
Tout servait, tout parait sa fragile beauté.

Étendue à ses pieds, calme et pleine de joie,
Delphine la couvait avec des yeux ardents,
Comme un animal fort qui surveille une proie,
Après l'avoir d'abord marquée avec les dents.

Beauté forte à genoux devant la beauté frêle,
Superbe, elle humait voluptueusement
Le vin de son triomphe, et s'allongeait vers elle
Comme pour recueillir un doux remercîment.

Elle cherchait dans l'œil de sa pâle victime
Le cantique muet que chante le plaisir
Et cette gratitude infinie et sublime
Qui sort de la paupière ainsi qu'un long soupir :

« Hippolyte, cher cœur, que dis-tu de ces choses?
Comprends-tu maintenant qu'il ne faut pas offrir
L'holocauste sacré de tes premières roses
Aux souffles violents qui pourraient les flétrir?

« Mes baisers sont légers comme ces éphémères
Qui caressent le soir les grands lacs transparents,
Et ceux de ton amant creuseront leurs ornières
Comme des chariots ou des socs déchirants;

« Ils passeront sur toi comme un lourd attelage
De chevaux et de bœufs aux sabots sans pitié...
Hippolyte, ô ma sœur! tourne donc ton visage,
Toi, mon âme et mon cœur, mon tout et ma moitié,

« Tourne vers moi tes yeux pleins d'azur et d'étoiles!
Pour un de ces regards charmants, baume divin,
Des plaisirs plus obscurs je lèverai les voiles,
Et je t'endormirai dans un rêve sans fin! »

Mais Hippolyte alors, levant sa jeune tête :
« Je ne suis point ingrate et ne me repens pas,
Ma Delphine, je souffre et je suis inquiète,
Comme après un nocturne et terrible repas.

« Je sens fondre sur moi de lourdes épouvantes
Et de noirs bataillons de fantômes épars,
Qui veulent me conduire en des routes mouvantes
Qu'un horizon sanglant ferme de toutes parts.

« Avons-nous donc commis une action étrange?
Explique, si tu peux, mon trouble et mon effroi :
Je frissonne de peur quand tu me dis : mon ange!
Et cependant je sens ma bouche aller vers toi.

« Ne me regarde pas ainsi, toi, ma pensée,
Toi que j'aime à jamais, ma sœur d'élection,
Quand même tu serais une embûche dressée,
Et le commencement de ma perdition! »

Delphine secouant sa crinière tragique,
Et comme trépignant sur le trépied de fer,
L'œil fatal, répondit d'une voix despotique :
« Qui donc devant l'amour ose parler d'enfer?

« Maudit soit à jamais le rêveur inutile,
Qui voulut le premier dans sa stupidité,
S'éprenant d'un problème insoluble et stérile,
Aux choses de l'amour mêler l'honnêteté!

« Celui qui veut unir dans un accord mystique
L'ombre avec la chaleur, la nuit avec le jour,
Ne chauffera jamais son corps paralytique
A ce rouge soleil que l'on nomme l'amour!

« Va, si tu veux, chercher un fiancé stupide;
Cours offrir un cœur vierge à ses cruels baisers;
Et, pleine de remords et d'horreur, et livide,
Tu me rapporteras tes seins stigmatisés;

« On ne peut ici-bas contenter qu'un seul maître! »
Mais l'enfant, épanchant une immense douleur,
Cria soudain: « Je sens s'élargir dans mon être
Un abîme béant; cet abîme est mon cœur,

« Brûlant comme un volcan, profond comme le vide;
Rien ne rassasiera ce monstre gémissant
Et ne rafraîchira la soif de l'Euménide,
Qui, la torche à la main, le brûle jusqu'au sang.

« Que nos rideaux fermés nous séparent du monde,
Et que la lassitude amène le repos!
Je veux m'anéantir dans ta gorge profonde,
Et trouver sur ton sein la fraîcheur des tombeaux. »

Descendez, descendez, lamentables victimes,
Descendez le chemin de l'enfer éternel;
Plongez au plus profond du gouffre où tous les crimes,
Flagellés par un vent qui ne vient pas du ciel,

Bouillonnent pêle-mêle avec un bruit d'orage;
Ombres folles, courez au but de vos désirs;
Jamais vous ne pourrez assouvir votre rage,
Et votre châtiment naîtra de vos plaisirs.

Jamais un rayon frais n'éclaira vos cavernes;
Par les fentes des murs des miasmes fiévreux
Filent en s'enflammant ainsi que des lanternes
Et pénètrent vos corps de leurs parfums affreux.

L'âpre stérilité de votre jouissance
Altère votre soif et roidit votre peau,
Et le vent furibond de la concupiscence
Fait claquer votre chair ainsi qu'un vieux drapeau.

Loin des peuples vivants, errantes, condamnées,
A travers les déserts courez comme des loups;
Faites votre destin, âmes désordonnées,
Et fuyez l'infini que vous portez en vous!

Les Métamorphoses du Vampire

La femme cependant de sa bouche de fraise,
En se tordant ainsi qu'un serpent sur la braise,
Et pétrissant ses seins sur le fer de son busc,
Laissait couler ces mots tout imprégnés de musc :
« Moi, j'ai la lèvre humide, et je sais la science
De perdre au fond d'un lit l'antique conscience.
Je sèche tous les pleurs sur mes seins triomphants
Et fais rire les vieux du rire des enfants.
Je remplace, pour qui me voit nue et sans voiles,
La lune, le soleil, le ciel et les étoiles !
Je suis, mon cher savant, si docte aux voluptés,
Lorsque j'étouffe un homme en mes bras veloutés,
Ou lorsque j'abandonne aux morsures mon buste,
Timide et libertine, et fragile et robuste,
Que sur ces matelas qui se pâment d'émoi
Les Anges impuissants se damneraient pour moi ! »

Quand elle eut de mes os sucé toute la moelle,
Et que languissamment je me tournai vers elle

Pour lui rendre un baiser d'amour, je ne vis plus
Qu'une outre aux flancs gluants, toute pleine de pus!
Je fermai les deux yeux dans ma froide épouvante,
Et, quand je les rouvris à la clarté vivante,
A mes côtés, au lieu du mannequin puissant
Qui semblait avoir fait provision de sang,
Tremblaient confusément des débris de squelette,
Qui d'eux-mêmes rendaient le cri d'une girouette
Ou d'une enseigne, au bout d'une tringle de fer,
Que balance le vent pendant les nuits d'hiver.

TABLE

La Vie et l'Œuvre de Baudelaire 1

LES FLEURS DU MAL

Au Lecteur. 7

SPLEEN ET IDÉAL

I. Bénédiction. 13
II. L'Albatros 17
III. Élévation. 18
IV. Correspondances. 20
V. *J'aime le souvenir de ces époques nues* . . 21
VI. Les Phares 23
VII. La Muse malade. 26
VIII. La Muse vénale 27
IX. Le mauvais Moine. 28
X. L'Ennemi. 29
XI. Le Guignon. 30
XII. La Vie antérieure 31

XIII.	Bohémiens en voyage	32
XIV.	L'Homme et la Mer	33
XV.	Don Juan aux Enfers	34
XVI.	Châtiment de l'Orgueil	36
XVII.	La Beauté	38
XVIII.	L'Idéal	39
XIX.	La Géante	40
XX.	Le Masque	41
XXI.	Hymne à la Beauté	43
XXII.	Parfum exotique	45
XXIII.	La Chevelure	46
XXIV.	*Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne*	48
XXV.	*Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle*	49
XXVI.	Sed non satiata	50
XXVII.	*Avec ses vêtements ondoyants et nacrés*	51
XXVIII.	Le Serpent qui danse	52
XXIX.	Une Charogne	54
XXX.	De profundis clamavi	59
XXXI.	Le Vampire	60
XXXII.	*Une nuit que j'étais près d'une affreuse Juive*	62
XXXIII.	Remords posthume	63
XXXIV.	Le Chat	64
XXXV.	Duellum	65
XXXVI.	Le Balcon	66
XXXVII.	Le Possédé	68
XXXVIII.	Un Fantôme	69
XXXIX.	*Je te donne ces vers afin que si mon nom*	73
XL.	Semper eadem	74
XLI.	Tout entière	75
XLII.	*Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire*	77
XLIII.	Le Flambeau vivant	78
XLIV.	Réversibilité	79
XLV.	Confession	81
XLVI.	L'Aube spirituelle	83
XLVII.	Harmonie du Soir	84
XLVIII.	Le Flacon	85
XLIX.	Le Poison	87
L.	Ciel brouillé	89
LI.	Le Chat	90
LII.	Le beau Navire	93
LIII.	L'Invitation au Voyage	95
LIV.	L'Irréparable	99

LV. Causerie 102
LVI. Chant d'Automne 103
LVII. A une Madone 105
LVIII. Chanson d'après-midi 107
LIX. Sisina 109
LX. Franciscæ meæ Laudes 113
LXI. A une Dame créole 112
LXII. Mœsta et errabunda 110
LXIII. Le Revenant 115
LXIV. Sonnet d'Automne. 116
LXV. Tristesse de la Lune 117
LXVI. Les Chats 118
LXVII. Les Hiboux. 119
LXVIII. La Pipe 120
LXIX. La Musique. 121
LXX. Sépulture d'un Poète maudit 122
LXXI. Une Gravure fantastique 123
LXXII. Le Mort joyeux 124
LXXIII. Le Tonneau de la Haine 125
LXXIV. La Cloche fêlée 126
LXXV. Spleen 127
LXXVI. Spleen 128
LXXVII. Spleen 130
LXXVIII. Spleen 131
LXXIX. Obsession 133
LXXX. Le Goût du Néant 134
LXXXI. Alchimie de la Douleur 135
LXXXII. Horreur sympathique. 136
LXXXIII. L'Héautontimorouménos 139
LXXXIV. L'Irrémédiable. 144
LXXXV. L'Horloge 141

TABLEAUX PARISIENS

LXXXVI. Paysage 149
LXXXVII. Le Soleil 151
LXXXVIII. A une Mendiante rousse 153
LXXXIX. Le Cygne. 156
XC. Les sept Vieillards 159
XCI. Les Petites Vieilles. 162
XCII. Les Aveugles 167
XCIII. A une Passante 168

XCIV. Le Squelette laboureur 169
XCV. Le Crépuscule du Soir 171
XCVI. Le Jeu. 173
XCVII. Danse macabre 175
XCVIII. L'Amour du Mensonge. 178
XCIX. *Je n'ai pas oublié, voisine de la ville.* . . 180
C. *La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse* 181
CI. Brumes et Pluies. 183
CII. Rêve parisien 184
CIII. Le Crépuscule du Matin 188

LE VIN

CIV. L'Ame du Vin. 193
CV. Le Vin des Chiffonniers. 195
CVI. Le Vin de l'Assassin 197
CVII. Le Vin du Solitaire 200
CVIII. Le Vin des Amants 201

FLEURS DU MAL

CIX. La Destruction 205
CX. Une Martyre 206
CXI. Femmes damnées 211
CXII. Les deux bonnes Sœurs. 213
CXIII. La Fontaine de Sang 214
CXIV. Allégorie 215
CXV. La Béatrice 216
CXVI. Un Voyage à Cythère 218
CXVII. L'Amour et le Crâne 223

RÉVOLTE

CXVIII. Le Reniement de saint Pierre 227
CXIX. Abel et Caïn 229
CXX. Les Litanies de Satan. 231

LA MORT

CXXI. La Mort des Amants 237
CXXII. La Mort des Pauvres. 238
CXXIII. La Mort des Artistes 239
CXXIV. La Fin de la Journée 240
CXXV. Le Rêve d'un Curieux 221
CXXVI. Le Voyage 244

NOUVELLES FLEURS DU MAL

CXXVII. Épigraphe pour un livre condamné . . 251
CXXVIII. L'Examen de Minuit 252
CXXIX. Madrigal triste. 254
CXXX. A une Malabaraise. 256
CXXXI. L'Avertisseur 258
CXXXII. Hymne. 259
CXXXIII. La Voix 261
CXXXIV. Le Rebelle 263
CXXXV. Le Jet d'eau. 264
CXXXVI. Les Yeux de Berthe 266
CXXXVII. La Rançon 267
CXXXVIII. Bien loin d'ici. 268
CXXXIX. Recueillement. 269
CXL. Le Gouffre 270
CXLI. Les Plaintes d'un Icare 271
CXLII. Le Couvercle 272

ÉPAVES

CXLIII. Le Coucher du Soleil romantique. . . 275
CXLIV. A Théodore de Banville 276
CXLV. Vers pour un portrait d'Honoré Daumier 277
CXLVI. Lola de Valence 278
CXLVII. Sur *le Tasse en prison* d'Eugène Delacroix. 279
CXLVIII. Le Calumet de Paix 280
CXLIX. La Prière d'un Païen. 285
CL. L'Imprévu 286
CLI. La Lune offensée 289

PIÈCES CONDAMNÉES

Les Bijoux. 293
Le Léthé 295
A celle qui est trop gaie 297
Lesbos 299
Femmes damnées. 303
Les Métamorphoses du Vampire 308

Paris. — Imp. A. Lemerre, 6, rue des Bergers.

023860030

DEC 03 1991